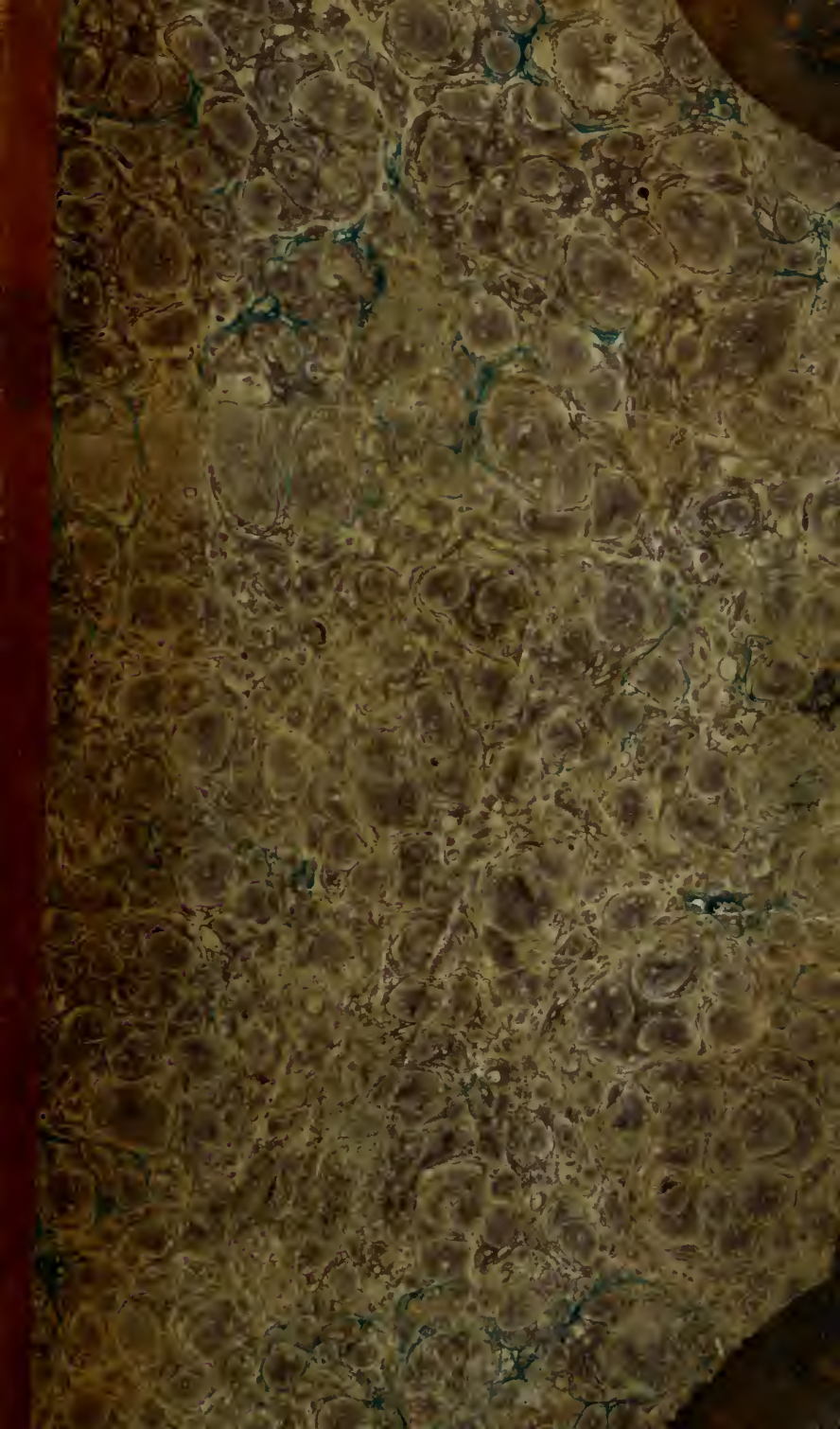

DUKE UNIVERSITY

LIBRARY

The Glenn Negley Collection
of Utopian Literature

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Duke University Libraries

http://www.archive.org/details/lecomperemathieu01dula

LE COMPERE MATHIEU.

TOME PREMIER.

LE

COMPÈRE

MATHIEU.

LE

COMPERE MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

par Dulaurens (l'abbé Henri-Joseph).

Tout ce qui eſt au-deſſus de l'intelligence du vulgaire, eſt à ſes yeux, ou ſacré, ou profane, ou abominable.

Tome I, p. 231.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXXVII.

UTOPIA
RBR
D871CO

AVIS DE L'ÉDITEUR.

IL importe fort peu au Public d'apprendre par quel hasard cet Ouvrage m'est tombé entre les mains. Il doit savoir que j'ai été plus de quatre ans dans l'irrésolution de le mettre au jour. Je puis compter sur une douzaine d'amis vertueux & éclairés. Quatre d'entr'eux vouloient que je le fisse imprimer ; quatre me poussoient à le brûler, & le reste me disoit d'en faire ce que je jugerois à propos. Un coup détermina l'affaire : & ce coup fut pour l'impression.

Voici donc cet Ouvrage tel que je l'ai reçu, non-seulement quant au Texte, mais aussi quant aux

Notes, qui ſont de différentes mains, & aſſez ſouvent mal en ordre. Si cet Ouvrage eſt bon, je prie le Lecteur bénévole, de ſavoir gré à la fortune de ſa publication : s'il eſt mauvais, & qui pis eſt, méchant, je ſuis le premier à joindre ma voix à celle des hommes zélés qui le décrieront.

LE COMPERE MATHIEU,

OU

Les Bigarrures de l'Eſprit Humain.

CHAPITRE I.

Introduction. Généalogie. Arrivée à la Flèche, & ce qui s'y paſſa.

LECTEUR, tu vas lire l'Hiſtoire de mon Compere Mathieu, la mienne, & celle de quelques autres perſonnages fameux par les différentes aventures de leur vie. Si tu ne t'intéreſſois qu'au ſort de ceux qui, graces aux vertus de quelques ancêtres illuſtres, portent un nom reſpectable dans le

monde, je te dirois que nous comptons parmi nos aïeux, des Tancredes & des Bayards ; mais si tu regardes tous les hommes pêtris du même morceau de boue, & tous également dignes de ton attention, je ne t'en imposerai pas : je t'avouerai franchement qui nous sommes : je ne te déguiserai aucun de cette multitude d'événements singuliers qui nous touchent, & dont cette Histoire est remplie.

Tu me reprocheras peut-être qu'il n'y a ni plan ni méthode dans cet Ouvrage ; que ce n'est qu'une rapsodie d'aventures sans rapports, sans liaisons, sans suites ; que mon style est tantôt trop verbeux, tantôt trop laconique, tantôt égal, tantôt rabotteux, tantôt noble & élevé, tantôt plat & trivial. — Quant aux deux premiers articles, je te répondrai que je n'ai pu décrire les événements dont il est question, que dans leur ordre naturel, ni avec d'autres circonstances que celles qui les ont accompagnées. Quant à mon style, je l'abandonne à tout ce que tu pourras en penser. J'ai toujours été un ignorant ; & je le serai vraisemblablement toute ma vie.

Mon Compere Mathieu & moi naquîmes à Domfront, petite ville de Nor-

mandie, le premier Dimanche d'Août, 1709. Son pere & le mien étoient cordonniers, mais de ces cordonniers aisés, qui, sans se reposer uniquement sur le revenu du métier, trouvent par quelque industrie secrete & particuliere, le moyen de fournir amplement à la dépense du ménage, & de donner une éducation honnête à leurs enfants.

Lorsque nous eûmes atteint l'âge de 10 ans, nos parents nous envoyerent chez les Jésuites de la Flêche pour faire nos études. Le Compere y fit plus de progrès les six premiers mois, que je n'en pus faire en six années. Cependant mon pere me laissa continuer, estimant que, puisque je n'avois aucune disposition aux études, j'en aurois encore moins aux emplois, aux arts, au travail; & que j'en saurois toujours assez pour être Moine.

Pendant les neuf années que nous demeurâmes à la Flêche, le Compere Mathieu fit des progrès étonnants dans le Grec, le Latin, les Mathématiques, l'Histoire, la Philosophie, la Théologie; en un mot, dans toutes les Sciences qui peuvent orner l'esprit, & former le cœur: il donnoit encore une partie du temps de la récréation ou à la musique, ou au dessin, ou à la lecture des Livres excellents

& rares, qu'il ſe procuroit avec l'argent que ſon pere lui envoyoit pour ſes menus plaiſirs.

Il y avoit un Irlandois du cours du Compere, qui ne contribuoit pas peu à piquer ce dernier de la plus vive émulation. Cet Irlandois, qu'on nommoit Whiſton, aimoit l'étude, s'y appliquoit avec toute l'ardeur poſſible, & y faiſoit de très-grands progrès : mais le Compere Mathieu l'emportoit ſur ſon émule par la vivacité de l'eſprit, par la force de l'imagination, par ſa profonde pénétration dans les Sciences, ainſi que par la grace & l'adreſſe du corps dans les exercices auxquels ils s'adonnoient l'un & l'autre. En revanche, l'Irlandois paſſoit chez les Jéſuites & ſes condiſciples pour avoir le cœur bon, l'eſprit ſolide, le caractere ſociable & docile, & il s'en falloit beaucoup que l'on penſât de même ſur le compte du Compere : ſa vivacité, ſa naïveté, ſes ſaillies, ſes opinions, ſa fermeté, lui avoient attiré beaucoup d'ennemis : les Régents, qu'il contrediſoit à tout propos, n'en étoient pas les moindres, & ſur-tout le Préfet, qu'il avoit convaincu d'avoir cité à faux dans un Sermon. Enfin, trois choſes acheverent de le perdre dans l'eſprit de ſes Maîtres. 1°. Il ſe moqua ou-

vertement de certaines pratiques pieuſes auxquelles Whiſton s'accommodoit, ou par foibleſſe, ou par bienſéance ; 2°. il ne voulut plus répondre aux Litanies ; 3°. il fit un enfant, (*a*) dont je fus le parrain. En conſéquence de ces crimes, on le chaſſa. Comme j'aimois mon Compere, je partis avec lui.

(*a*) Le Lecteur ſaura que c'eſt-là l'origine de notre Compérage.

CHAPITRE II.

Départ de la Flêche. Maladie du Compere Mathieu. Son arrivée à Domfront.

NOus ne fûmes pas ſitôt hors de la Flêche que le Compere Mathieu enfila la route de Bordeaux, au-lieu de prendre celle de Domfront. Il avoit une eſpece de honte de reparoître dans le lieu de ſa naiſſance, après l'aventure qui venoit de lui arriver. D'ailleurs, comme nous avions fait argent de la plus grande partie de nos effets, & que nous empruntâmes encore quelques louis, nous nous trouvions une ſomme ſuffiſante pour nous

conduire au bout du Royaume, & pour payer même notre transport en Amérique, si l'idée nous eût pris d'y aller trouver un oncle que j'y avois, & qui étoit fort à son aise. Nous nous arrêtâmes à Bordeaux. Le Compere y fit quelques connoissances, qui lui firent trouver une terrible différence entre le séjour d'une Ville où regnent la liberté, les plaisirs; & celui d'un endroit, où l'on est sous les yeux des maîtres hargneux, bourrus, prêchant, piaillant sans cesse, & interprétant à mal les plus innocentes démarches. Au bout de quelques mois, notre bourse se trouva presque vuide. Comme nous n'avions donné aucunes nouvelles à nos parents, le Compere résolut de retourner à Domfront, & de partir ensuite pour Paris.

Lorsque nous fûmes hors de Bordeaux, le Compere me dit : Mon cher Jérôme, je viens de faire une démarche ridicule & lâche, qui est bien une suite des préjugés ordinaires dont le monde est rempli. Quelle raison avois-je de ne point retourner droit à Domfront ? Au-lieu de rougir de ce qui venoit de se passer à la Flêche, je devois me glorifier de la persécution que j'y ai essuyée, pour avoir frondé ouvertement les usages que la superstition a introduit

dans l'exercice de la Religion, & pour avoir rentré dans le droit que nous donne la Nature de perpétuer notre eſpece, où, quand, comment & avec qui nous jugeons à propos, & toutes les fois que l'envie nous en prend. O mon cher Jérôme! mon cher Jérôme! il y a bien du chemin à faire avant que les opinions & les abus que les mœurs, la Religion, les loix entraînent après elles, ſoient bannis de la terre, & que la Philoſophie diſſipe les épaiſſes ténebres dont elle eſt couverte! — Comme je n'entendois rien à cette eſpece de déclamation, le Compere déclama tout ſeul, & déclamoit encore lorſque nous arrivâmes à un petit bourg où nous réſolûmes de dîner, & de laiſſer paſſer la chaleur qui étoit exceſſive ce jour-là, & qui fut certainement la cauſe de l'accident que je vais rapporter.

Au moment que nous allions entrer dans l'auberge, le Compere Mathieu ſe trouva ſubitement ſaiſi d'étourdiſſements, de nauſées, de vomiſſements, puis d'un grand mal de tête, auquel ſuccéda une fievre violente, accompagnée de tranſports ſi conſidérables, qu'en moins de trois heures, l'on craignit pour ſa vie. L'hôte chez qui nous étions fit ſon poſſible pour déterrer le Curé & le Médecin; mais en vain: il

étoit près de minuit lorſqu'on trouva le Paſteur chez une jeune veuve, ſa pénitente, avec laquelle il avoit paſſé la journée; & le Médecin chez un vieillard qui venoit de mourir d'une indigeſtion, parce que ce mal qu'on prenoit pour une apoplexie, n'avoit point voulu céder à quatre ſaignées, autant de lavements, ni à ſix onces d'eau de Luce qu'on lui introduiſit dans le nez, la bouche & les oreilles.

Lorſque ces Meſſieurs furent arrivés, le Médecin ordonna la ſaignée, (qui heureuſement étoit plus néceſſaire dans ce cas-ci que dans celui du vieillard) des boiſſons abondantes, des fomentations froides ſur la tête, avec la mauve, la mercuriale, la pariétaire, & recommanda ſur-tout d'aſſurer (*a*) le malade, parce que ſi les redoublements continuoient, il pouvoit mourir dans la nuit.

En conſéquence de cet avis, le Curé profita d'un moment où le Compere paroiſſoit aſſez tranquille, & lui dit : — Mon cher frere, croyez-vous en Dieu ? — Non, répondit le malade, d'une voix

(*a*) C'eſt-à-dire, le Confeſſer, lui adminiſtrer le Viatique & l'Extrême Onction.

languiſſante. — Ne l'écoutez pas, dis-je auſſi-tôt au Prêtre, je réponds de lui ſur cet article. — Bagatelle, que cela, repliqua le Curé, ce n'eſt point-là l'eſſentiel.... Mon ami, continua-t-il, acceptez-vous la Conſtitution ? — Le Compere, au-lieu de répondre, commença à grincer les dents ; ſes yeux devinrent furieux & étincelants ; toutes les veines de ſon corps ſe gonflerent ; l'écume lui ſortit de la bouche en abondance : ce qui effraya le Paſteur pour un moment : puis le zele de ce Prêtre ſe ranimant, il réitéra la même queſtion. Mais le Compere, dont le tranſport étoit parvenu à ſon période, ſauta de ſon lit, empoigna le Conſtitutionnaire par la gorge, & alloit l'étrangler, ſans mon ſecours & celui du Médecin, qui de ſa vie n'avoit vu un pareil délire. Au bruit de cette ſcene, l'hôte & trois vigoureux compagnons monterent, ſaiſirent le malade, & l'attacherent ſur ſon lit. Pendant ce temps-là, le Curé ſe ſauva, le Médecin le ſuivit, & moi je demeurai pour avoir la conſolation de voir dès ce moment le mal de mon pauvre Compere diminuer, de façon, qu'en quatre jours il fut en état de continuer ſa route.

En ſept jours & demi nous nous ren-

dîmes à Domfront. Nous étions prêts d'y entrer, lorſque nous rencontrâmes le Barbier de la ville qui alloit ſaigner les bœufs d'un fermier des environs. Cet homme, qui nous connoiſſoit, nous apprit que le pere du Compere Mathieu & le mien étoient morts la veille. A cette triſte nouvelle, je ne pus m'empêcher de verſer un torrent de larmes. — Mon pauvre pere! m'écriai-je, qui m'avez donné la vie, qui m'avez aimé, nourri, élevé, faut-il que je vous perde pour jamais!.... quoi! dis-je au Compere, tu ne pleures pas? & la Nature... — La Nature eſt une ſotte, interrompit-il bruſquement, je laiſſe la foibleſſe de pleurer aux femmes, & à ceux qui, comme toi, ſont infatués du préjugé de la reconnoiſſance envers leurs parents (*a*). Ecoutes : penſes-tu que, quand l'envie prit à Guillot, ton pere, d'accoler Perrine, ta mere, il eut grande envie de procurer la vie à ſon fils Jérôme, dont il n'avoit point la moindre idée? Croismoi, ſi nos peres nous ont faits, ils en ont eu le plaiſir (*b*) : s'ils nous ont élevés, nourris, ils nous ont rendu ce que

(*a*) *V. les Mœurs. p. 49 & ſuiv.*

(*b*) *Ibid.*

leurs parents leur avoient prêté. Au reſte, as-tu jamais vu un mouton (*a*) pleurer la mort de ſon pere le bélier, ou de ſa mere la brebis? pauvre Jérôme! tu ne ſeras jamais qu'un benêt. — Comme pendant les neuf années que j'avois étudié, je n'avois pu monter qu'en troiſieme, que le Compere Mathieu avoit appris tout ce qui ſe peut apprendre dans un College, & bien des choſes en ſus, je dis en moi-même : je ne ſuis qu'un ignorant, la Nature a tort, & le Compere a raiſon.

A propos, l'ami, dit le Compere au Barbier, de quelle mort moururent donc nos peres? — Hélas! répondit cet homme, hier vers les onze heures du matin, étant ſur la place, il leur prit un reſſerrement de goſier, accompagné d'empêchement à la déglutition, d'engorgement dans les vaiſſeaux capillaires, de ſifflements aux oreilles, de battements dans les arteres temporales; à quoi ſuccéda une ſuffocation funeſte qui leur ôta la vie, malgré la précaution qu'on avoit priſe de les élever à plus de douze pieds de haut, afin qu'ils fuſſent moins gênés par la preſſe.

(*a*) *Lid.* & le Livre de l'Eſprit.

— Ha, j'entends, dit le Compere, *mortui sunt Patres nostri morte Philosophorum*. Hé bien, continua-t-il, ne voilà-t-il pas encore un effet de la tyrannie des Loix? O divine Philosophie! quand est-ce que ton flambeau éclairera les mortels! quand viendras-tu dissoudre les entraves où l'Univers est plongé? — O! mon pere! mon cher pere! m'écriai-je, vous êtes mort, votre mort me prive de mon unique consolation, & me déshonore à jamais aux yeux de tout le monde! ô Loix! ô Mœurs! ô Raison! ô Philosophie! quand vous accorderez-vous?

Lorsque nous fûmes entrés dans la ville, nous trouvâmes que la Justice s'étoit accommodée du peu de bien des défunts. Etant naturel, selon moi, que ces biens nous revinssent, je réclamai celui de mon pere: mais le Procureur du Roi, auquel je m'adressai à cet effet, me dit pour toute réponse: *Damnatione, bona publicantur, cum vita adimitur.* (*a*) — N'entendant rien à ce latin-là, je le rapportai au Compere pour en avoir l'explication. — Ce latin, me dit-il, signifie que, quand Hercule vola les bœufs de Geryon, il ne fit qu'user du

(*a*) *L. 1. ff. de Bon. damn.*

droit que la Nature donne au plus fort sur le foible (*a*). Puis donc que nous n'avons plus rien ici, le plus court est que nous partions au plutôt pour chercher fortune ailleurs.

(*b*) Trasimon estimoit qu'il n'y a point d'autre droit que celui du plus fort. *V. les Essais de* MONTAIGNE. Tom. II, p. 391. — *Vous agissez*, disoit *Brennus* aux plus déterminés brigands qui ayent jamais paru sur la surface de la Terre, *je veux dire les Romains :* Vous agissez conformément à la plus ancienne de toutes les Loix, j'entends celle qui donne au plus fort les biens du plus foible ; Loi qui s'étend depuis la Divinité jusqu'aux bêtes. PLUTARCH. *in Camill. pag.* 136. *édit. de Wechel.* Voyez encore à ce sujet, THUCYD. *L. V. Cap. CV. p.* 344. — DION. HALICARN. *Lib. I. Cap. V. pag.* 5. — PLATO *in Gorg. pag.* 323. — TIT. LIV. *Lib. V. Cap. XXXVI.*

CHAPITRE III.

Départ de Domfront. Rencontre d'un Espagnol. Histoire de cet Espagnol.

QUoique, selon la saine Philosophie, ce soit une chose ridicule, méprisable, & un effet des préjugés du vulgaire, d'être sensible au malheur de ses parents, j'avois lu un passage, au Chap. 7, v. 27,

de l'Eccléſiaſtique, (*a*) qui me brouilloit la cervelle, & qui faiſoit que je ne pouvois me réſoudre à quitter Domfront, & laiſſer ma mere dans les pleurs & l'affliction. Le Compere Mathieu rit de mon embarras : puis ayant pitié de ma foibleſſe, il m'accorda huit jours pour me délivrer de ce ſcrupule, & conſoler ma mere. Au bout de ce temps-là, nous nous procurâmes les papiers dont il eſt d'uſage dans notre pays, de ſe munir lorſqu'on veut voyager. Ces papiers conſiſtent en un certificat de vie & de mœurs, que le Syndic de l'endroit délivre *gratis*, après qu'on lui a payé bouteille ; & un extrait baptiſtaire que le Curé délivre de même, après s'être fait donner trente ſols.

Nous partîmes de Domfront, le Compere Mathieu & moi, le 30e. jour de Juin 1728, & nous enfilâmes la route de Paris. Ayant marché juſqu'à deux heures après midi, nous trouvâmes une fontaine à quatre pas de la route, qui nous invita à nous rafraîchir. Il y avoit près de cette fontaine un grand homme maigre, baſané, aſſez mal vêtu, qui mangeoit un mor-

(*a*) Honore ton pere de tout ton cœur, & n'oublie pas les afflictions de ta mere.

ceau de pain d'orge. Le Compere demanda à cet homme, s'il n'alloit point du côté de Paris ? — Tant s'en faut, répondit-il ; car j'en viens. — Oserois-je demander, reprit le Compere, à qui j'ai l'honneur de parler ? — Oui-dà, dit l'Etranger, je vais vous satisfaire dans le moment. — Il acheva son croûton, & dit :

Je m'appelle Dom Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Rioles, y Bajalos ; je suis Espagnol de nation, & Gentilhomme de naissance. — Monsieur est apparemment quelque aîné de famille ? dit le Compere. — Je n'en sais rien, reprit Don Diego ; personne n'a jamais connu ni mon pere ni ma mere. J'avois tout au plus deux jours, lorsqu'un matin l'on me trouva dans un panier à la porte des R. R. Peres Cordeliers de Bilbao en Biscaye. Je fus nourri & élevé aux dépens de ces chastes & charitables Religieux, jusqu'à l'âge de huit ans. Alors, comme j'étois très-durement mené par le Maître chez qui l'on m'avoit mis pour apprendre à écrire, je m'enfuis à Burgos, où je mendiai pour vivre. Il y avoit dans cette ville une troupe de Comi-Tragi-Sauteurs. Le maître de cette troupe me voyant leste, bien fait, & propre à remplacer un sien fils qui s'étoit crevé le

métacarpe, en voulant imiter le saut du Niagara, me prit à son service, & en peu de temps je fus en état de gagner mon pain.

La profession de Comi-Tragi-Sauteur me plut tellement, que par mon application & des exercices continuels, je parvins en moins de trois ans à être le plus excellent Scaramouche, le plus facétieux Pierrot, & le plus hardi Voltigeur que l'on eût vu depuis long-temps.

J'avois déja fait le tour de Portugal & d'une partie de l'Espagne, & je n'avois que 12 ans, lorsque la troupe arriva à Saragosse. Le Recteur des Jésuites de cette ville m'ayant vu, eut pitié de l'état où j'étois réduit à gagner ma vie en la risquant vingt fois dans un jour, & me fit dire qu'il me destinoit un sort plus doux & plus heureux si je voulois m'attacher à lui. Piqué de quelques propos que mon maître Don Scabrillas m'avoit tenus dans la journée, j'acceptai le parti proposé.

Je ne fus pas sitôt entre les mains du Recteur, que le saint homme commença par me faire détester ma vie passée, & par m'affermir dans les principaux points de la Religion. Ensuite pour m'ôter certains scrupules qui lui déplaisoient, il m'initia dans la théorie & la pratique de cette

Science, par laquelle, en s'anéantiſſant ſoi-même, l'on peut s'unir à Dieu dans une ſimple contemplation d'eſprit, ſans ſe troubler de tout ce qui ſe paſſe dans le corps. Il m'apprit en outre la différence qu'il y a entre l'*ordre naturel*, & l'*ordre ſurnaturel ;* entre les deux *prédeſtinations ;* entre la *grace prévenante* & la *grace coopérante ;* & quels ſont les effets du *concours concomitant*, la *ſcience moyenne* & du *congruiſme*. — Mon ami, dis-je à Diego, vous me feriez plaiſir de parler françois : je crois fort que mon Compere vous entend, car il eſt fort ſavant ; pour moi je ne ſais que ma langue naturelle. — L'Eſpagnol me regarda en hauſſant les épaules, & continua ainſi : Au bout de 18 mois, je perdis mon cher maître : la mort l'enleva en deux jours de maladie. Il me laiſſa d'autant plus embarraſſé de ma perſonne, que l'on me chaſſa du Couvent ſans que je puſſe en deviner la raiſon.

Je partis donc de Saragoſſe, & je ne ſavois où aller, lorſque le haſard me fit rencontrer un vieux Négociant allant à Barcelone, pour des affaires de la derniere importance, qui regardoient ſon commerce. Après avoir conté mes peines & mon embarras à ce vieillard, il me dit avec une douceur qui m'arracha des larmes : Mon

enfant, j'ai pitié de votre jeuneſſe & de votre deſtinée; vous êtes abandonné de tout le monde; vous n'avez perſonne pour vous gouverner ni pour vous conduire dans un âge où les paſſions, les mauvais exemples, & les mauvaiſes compagnies peuvent vous plonger dans un précipice affreux. Venez avec moi à Barcelone, j'y ai des amis auxquels je vous recommanderai, qui vous donneront de l'emploi ſi vous voulez vous appliquer, & qui vous mettront en état de ne dépendre un jour que de vous ſeul. — Je remerciai très-affectueuſement le généreux vieillard; je lui promis tout ce qu'il voulut, & je le ſuivis.

Cet honnête homme avoit un ſoin particulier de moi: lorſqu'il s'appercevoit que j'étois fatigué, il deſcendoit de ſa mule, m'y faiſoit monter, & me ſuivoit à pied des lieues entieres. Tout ce qui me faiſoit de la peine étoit qu'il témoignoit de ne pas aimer les Jéſuites: auſſi me donnai-je bien de garde de lui parler de *l'anéantiſſement* de ſoi-même, du *concours concomitant*, de la *ſcienne moyenne* & du *congruiſme*, que défunt le Recteur m'avoit enſeignés.

Nous avancions à grandes journées, lorſqu'un ſoir à l'entrée d'un petit bois,

cinq ou six bandits fondirent sur nous : l'un d'eux appliqua un si furieux coup de crosse de fusil sur la poitrine du Négociant, qu'il le renversa de sa mule ; les autres s'étant jettés dessus enleverent son argent, ses papiers, sa monture, le dépouillerent d'une partie de ses habits, & ne nous laisserent qu'après nous avoir cruellement maltraités l'un & l'autre.

Comme cette aventure nous arriva dans un pays où il n'avoit aucune connoissances, tout ce que je pus faire fut de le conduire dans un Abbaye de Bénédictins, près de laquelle nous avions passé une heure auparavant. Arrivés dans cette Abbaye, le vieillard dit qui il étoit, conta son désastre, & exposa la nécessité où il se trouvoit de se rendre au plutôt à Barcelone. Je ne sais si ce Négociant avoit été autrefois un grand pécheur, ou s'il appartenoit à quelque hérétique ; mais le Ciel endurcit tellement le cœur des Moines à son égard, qu'il ne reçut pour tout secours qu'un peu de pain bis, quelques chataignes & cinq ou six maravédis (*a*) ; après quoi l'on nous envoya coucher sur un

(*a*) Petite monnoie d'Espagne, qui vaut un peu plus qu'un denier de France.

peu de litiere qui ſe trouvoit dans une des remiſes des carroſſes de Monſieur l'Abbé.

Le lendemain matin le vieillard voulut partir à quelque prix que ce fût. Il eſpéroit trouver quelque perſonne généreuſe qui voulût bien lui procurer les ſecours néceſſaires pour continuer ſon voyage, quoique ſes bleſſures ne le permiſſent guere : mais un Bailli & deux Curés de village, auxquels nous nous adreſſâmes, furent auſſi durs que les Bénédictins ; & le vieillard, exténué de fatigue & de douleur, fut obligé de ſe refugier chez une pauvre femme qui n'avoit qu'une chevre pour tout bien, & qui ſe prêta de la meilleure grace du monde à lui procurer tous les ſecours qui lui ſeroient poſſibles, tandis que j'irois annoncer à ſes amis de Barcelone le triſte état où il étoit réduit. Je n'eus pas la peine de faire ce voyage. Car un inſtant après que nous fûmes dans la chaumiere de cette pauvre femme, le malheureux vieillard tomba ſans connoiſſance ; le ſang lui ſortit de la bouche à gros bouillons, & l'étouffa en moins de ſix minutes, ſans que nous euſſions pu y apporter aucun remede, & ſans avoir pu apprendre le nom de ſes amis de Barcelone.

Ce déplorable événement me jetta dans une conſternation inexprimable. Pour comble de diſgraces, le Curé de l'endroit ne voulut point enterrer ce pauvre homme, attendu que l'argent qu'on fit du reſte des dépouilles que les voleurs lui avoient enlevées, ne ſuffiſoit pas pour ſon ſalaire. Enfin, la bonne femme qui avoit eu la charité de nous recevoir, vendit ſa chevre, ſuppléa du peu qu'elle en tira à la ſomme que le Paſteur exigeoit, & le vieillard fut enterré. Cependant pour faire voir que les Eccléſiaſtiques, en ſoutenant intrépidement le droit de leurs émoluments, ont le cœur auſſi généreux, l'ame auſſi bienfaiſante que les ſéculiers, le Curé voulut bien ſe charger d'envoyer *gratis* un extrait mortuaire & le détail de cette aventure aux parents du défunt, ſi on pouvoit lui en dire le nom & la demeure.

Réduit au même état où ce généreux vieillard m'avoit trouvé, j'enfilai aſſez triſtement le premier chemin qui ſe préſenta à la ſortie du village. J'avois à peine fait une lieue, que je rencontrai deux Peres Capucins, qui ſe rendoient à Rome ſur la convocation d'un Chapitre général de leur Ordre. L'idée me prit de faire le même voyage; & les bons Peres me permirent

de les accompagner. Je vis alors qu'il y avoit de vrais Elus ſur la terre, & qu'il y avoit des occaſions où la Providence ſe manifeſtoit d'une façon à ne point laiſſer douter aux plus incrédules, que l'effet des promeſſes que Dieu fit autrefois à Abraham & *ſemini ejus*, aura lieu juſqu'à la conſommation des ſiecles. Ces bons Peres, ainſi que moi, n'avoient pas le ſol, & nous fûmes accueillis, régalés, fêtés, honorés & preſque adorés, par-tout où nous paſſâmes.

Trois jours après notre arrivée dans la Capitale du monde Chrétien, je me trouvai placé, par le crédit de ces bons Religieux, chez Monſignor Tongarini, Evêque de Manſoura en Manſourie. Mon occupation étoit à peu près la même que celle de la Sunamite du Prophete Royal David; je tenois les pieds chauds à ſa Monſignorerie, dont la chaleur naturelle s'étoit évaporée l'année précédente, dans une querelle qu'elle avoit eue avec le Cardinal Fabroni.

Pour le coup je crus ma fortune faite à toujours. Monſignor m'avoit donné la tonſure, il m'avoit fait faire un petit habit de ſoie noire, des chemiſes à dentelle, & un petit collet des plus à la mode; il m'avoit promis le premier Bénéfice qui

ſeroit à ſa diſpoſition, & mille autres choſes. Mais le Ciel qui me perſécutoit ſans doute pour quelques moments d'indocilité que j'avois eus envers le Recteur des Jéſuites de Saragoſſe, m'ôta mon nouveau maître au bout d'un an que je fus à ſon ſervice. Il y avoit quelque temps que l'illuſtre Prélat ſe plaignoit que la partie ſituée entre le périnée & le croupion, avoit perdu ſon élaſticité; une fievre ſurvint, qui l'emporta.

J'avois amaſſé quelque argent au ſervice de Monſignor Tongarini : j'en employai une partie à faire dire des Meſſes pour les Ames du Purgatoire, afin qu'elles daignaſſent inſpirer à quelque Monſignor refroidi, de me prendre aux mêmes conditions que défunt ſon Confrere; en attendant l'efficacité de l'œuvre méritoire, je dépenſai le reſte à faire des pélérinages, à réprimer mes appétits charnels, & acheter des Indulgences.

Au bout de ſix mois, je me trouvai à ſec; & les bonnes Ames ne m'avoient point encore procuré de condition : ce qui ne laiſſoit pas de m'inquiéter. Enfin, elles inſpirerent un Juif Vénitien, nommé Eléazar, de me prendre pour ſon Secretaire. Il ne doutoit pas que je ne ſuſſe

au moins les premiers éléments du Commerce, puiſque j'avois été dans le cas d'en entendre parler journellement, pendant mon ſéjour chez les Jéſuites de Saragoſſe.

Le même jour que j'entrai au ſervice de ce Juif, nous partîmes pour Ancone, où nous trouvâmes un bâtiment qui devoit nous tranſporter à Veniſe. Au premier vent favorable, ce bâtiment partit. Mais la nuit ſuivante, un vent Maeſtro occaſionna une ſi terrible tempête, qu'à la pointe du jour nous nous trouvâmes à l'embouchure du Golfe. Cependant la tempête étoit appaiſée, le vent étoit devenu Siroco, & nous nous diſpoſions à en profiter, lorſque nous apperçûmes un Chebec Algérien qui faiſoit force voiles ſur nous. En trois heures il nous joignit, nous lâcha quelques bordées, & ſe diſpoſa à nous aborder; mais par un bonheur ineſpéré, ce Chebec s'ouvrit en deux, & la mer l'engloutit.

Ce ne furent certainement pas les coups de canon que nous envoyâmes au Corſaire qui le mirent dans le cas de périr; car nous n'avions pour toutes armes que des fuſils & des ſabres. L'équipage attribuoit cet événement à la caducité du Chebec:

bec : deux femmes disoient avoir vu Notre-Dame de Lorette entre le Corsaire & nous : Eléazar soutenoit que Moïse avoit fendu ce bâtiment d'un coup de baguette : pour moi, je ne fis aucune difficulté d'attribuer notre délivrance à un morceau de la tunique de Saint François, que je porte par dévotion, & que j'avois attaché au mât de notre vaisseau au moment que j'apperçus le Corsaire.

Le vent continuant à être favorable, nous arrivâmes à Venise en deux jours & demi. Le Juif Eléazar m'installa aussitôt dans l'emploi qu'il m'avoit destiné, & dont je me suis acquitté avec applaudissement, pendant quatre ans que je fus à son service. La premiere année il me fit faire avec lui deux voyages à Constantinople : la seconde, il me mena à Lisbonne : quant aux deux autres, il trouva à propos de me laisser chez lui pour veiller de plus près à ses affaires, pendant les longues absences qu'il étoit obligé de faire.

Je fus d'autant plus charmé de la résolution de mon maître, que j'aimois sa fille Rachel. Elle n'avoit que douze ans, & ne m'étoit point cruelle. D'ailleurs, j'étois parvenu à être le favori d'une jeune Citadine, Supérieure d'un Couvent de filles dans le voisinage. De sorte qu'uniquement occupé

de mon emploi, de mon ſalut, & des plaiſirs inexprimables que je goûtois entre les bras de Rachel & de la Citadine, je pouvois comparer mon état à celui du plus heureux de tous les hommes. Mais cet état ne fut point éternel. Sur la fin de la quatrieme année, je m'apperçus que la Supérieure m'avoit communiqué ce qu'on appelle entre les honnêtes gens, une galanterie. Je fis part de ce préſent à Rachel, qui le rendit à un Noble, le Noble à ſa belle-ſœur, la belle-ſœur à ſon mari, le mari à une Corteggiana, la Corteggiana à un Dominicain, le Dominicain à ſon Prieur, & celui-ci à la mere de mon aimable Iſraélite; tellement que le bon homme Eléazar en eut ſa part. Pour comble de malheur, mon maître s'aviſa de vendre ſa fille à un Turc; (car les Juifs font argent de tout) ma chere Rachel fut livrée à mon inſu, & je n'appris cette funeſte nouvelle, que trois heures après ſon départ.

Dès ce moment, je réſolus d'abandonner des lieux qui me rappelloient trop le ſouvenir de mon bonheur paſſé, pour y vivre déſormais tranquille. Je partis pour Paris. Je pris ma route par l'Autriche, la Baviere, la Franconie, la Weſtphalie, & par la Hollande, que j'avois envie de voir avant de me rendre en France. Mais je fis

peu de séjour dans cette République, qui n'est presque habitée que par des maudits hérétiques, ne croyant ni aux Indulgences ni aux Reliques, & n'ayant aucun respect pour la sainte Inquisition. Aussi Dieu les punit bien, car il ne se fait point de miracles chez eux; & d'ici à plus de trois cents ans, Notre Saint Pere le Pape n'en canonisera aucun : payassent-ils le triple de ce que les Catholiques payent, pour faire canoniser leurs Saints.

Lorsque je fus arrivé à Paris, je me mis au large avec les ducats que j'avois apportés de Venise. Je commençois même à oublier Rachel : mais je n'en étois pas à ce point à l'égard de la Citadine. Le présent qu'elle m'avoit fait me devenoit de plus en plus à charge. Pour comble d'infortune, un Médecin, nommé Mercuro-bol-asinos, entreprit de me guérir, & ne réussit qu'à irriter mon mal en m'excroquant le reste de mon argent (*a*).

(*a*) *Quippe aliquam quicunque artem benè novit, agendo,*
Aut nunquam, aut saltem rarò peccabit: at ISTI,
De QUIBUS EST SERMO, de centum vix erit unus
Quem sanare queant, quem non fortassè trucident.
Unde istud? nisi quod pars horum maxima nescit

Cependant comme il falloit vivre, je fus alternativement Laquais, Ecrivain, Cocher, Poëte, Suiſſe & Colporteur. J'étois réſolu de m'en tenir au Colportage, lorſque mon mal redoubla de façon que je me trouvai hors d'état de colporter. J'avois dérechef amaſſé quelque argent : je fus encore aſſez dupe pour le donner à un maudit Charlatan qui ne réuſſit pas

---

Quid faciat, quid ſit prorſus medicina : ſed ipſi
Dum tantùm incumbunt Sophiæ, & dialectica
diſcunt
Vincla, quibus valeant inductum nectere vulgus,
Vix elementa artis medicæ & primordia libant.
Sic labyrinthæis ambagibus ad ſua tecta
Inſtructi redeunt : atque enthymemata vibrant :
Hinc tumidi incedunt, hinc publica præmia poſcunt :
Id ſatis eſſe putant (nec decipiuntur) *ad hoc, ut*
Carnifices hominum ſub honeſto nomine fiant,
O miſera Leges, que talia crimina fertis !
O cæci Reges, qui rem non cernitis iſtam !
Vos quibus imperium eſt, qui mundi frœna tenetis,
Ne tantum tolerate nefas, hanc tollite peſtem,
Conſulite humanò generi, quod nocte dieque
Horum carnificum culpa mittuntur ad orcum ?
Vel perfecte artem diſcant, vel non medeantur.

PALINGEN. In Leon. pag. 93.

mieux que ſon prédéceſſeur. Enfin, je ne ſavois que faire, que devenir, lorſque le Ciel, prenant pitié de moi, me fit connoître le tort que j'avois de mendier les ſecours des hommes, tandis qu'il y en a de divins ſur la terre. Je me ſouvins alors du bienheureux ſaint Jacques de Compoſtelle en Gallice; je fis vœu à l'inſtant d'aller le viſiter à pieds nuds, & de ne vivre que de pain & d'eau, juſqu'à ce qu'il lui plût de me rendre ma premiere ſanté. Vous me voyez dans ce voyage; vous en connoiſſez la cauſe; en voici l'effet. — En finiſſant ces paroles, l'Eſpagnol nous montra ſon pitoyable Penis, au bout duquel pendoit une crête ſemblable à celle d'un coq-d'Inde.

Oh! oh! dit le Compere Mathieu, ceci devient ſérieux; c'eſt un Condylome. — Saint Ignace! un Condylome! s'écria Diego en ſe ſignant, un Condylome! l'on m'avoit dit que ce n'étoit qu'une excreſcence formée par la fixation de la lymphe, & occaſionnée par l'habitation charnelle que j'avois eue avec la Citadine. Ah! Monſeigneur! faites-moi l'amitié de me dire ſi ce Condylome n'eſt point un ſort que la Citadine a jetté ſur cette partie, en vengeance de l'amour qu'elle me ſoupçonnoit avoir pour Ra-

chel ? Helas ! c'en eſt un aſſurément ; car la derniere fois que je l'ai vue, je la trouvai occupée à lire le Petit Albert & les Clavicules de Salomon. — Déſabuſez-vous, Seigneur Diego, dit le Compere, votre mal, quoique ſérieux, n'eſt point un ſort. La Citadine n'eſt rien moins que ſorciere. La galanterie dont elle vous a honoré eſt ce que Meſſieurs de la Faculté nomment Virus vérolique : ce Virus vous a occaſionné quelque épaiſſiſſement dans la lymphe ; d'où un relâchement dans la partie inférieure de l'extrêmité du Penis ; d'où le Condylome, ou ſi vous le voulez, le Sarcome, le Mariſca, le Fungus, le Ficus, le Thymus, qui ſignifient tous à peu près la même choſe ; d'où enfin tous les maux dont vous vous plaignez.... Et ce Virus ne ſeroit-ce point le Diable, interrompit Diego, ou plutôt le fléau dont Satan a frappé tant de ſaints Perſonnages, nommément le Prophete David, le vieux Lazare, le ſaint homme Job, & François Ier. — Pour le Diable, non, reprit le Compere : pour le fléau dont vous parlez, cela ſe peut. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une eſpece de levain acide, ſubtil & coagulant, dont je vous déferai ſans qu'il vous en coûte une obole, ſi vous voulez retour-

ner à Paris avec moi. — Ah ! ſi ce n'eſt que cela, s'écria Diego, vous me rendez la vie : je vous avoue que ces mots infernaux de Virus, de Condylome, de Sarcome, de Mariſca, de Fungus, de Ficus, de Thymus, m'avoient effrayé, & que j'ai une peur extrême des Revenants, des Sorciers, des Magiciens, des Loups-garoux, & ſur-tout des Diables. Mais mon voyage de Compoſtelle ? — Quant à votre voyage de Compoſtelle, répondit le Compere, vous le ferez toujours aſſez. Que ſait-on ſi ce n'eſt point par une faveur particuliere du Bienheureux Saint Jacques que vous m'avez trouvé ici ? — Cela ſe peut, repliqua Diego ? car je n'ai jamais douté de ſa toute-puiſſance envers ceux qui l'invoquent dans leurs tribulations : marque de cela, je me ſens déja à moitié guéri. — Holà, Seigneur, holà, dit le Compere, n'allez pas ſi vîte : ſi j'étois encore un Charlatan, que deviendriez-vous ? — Eh ! que me peut-il arriver davantage ? répondit Diego ; j'ai de temps en temps des douleurs inſupportables à la tête, dans les lombes, les cuiſſes, les jambes & les épaules ; j'ai un Condylome au bout du Penis, & je n'ai pas le ſol. — Il pourroit arriver, dit le Compere, que le Virus qui eſt la cauſe

de vos douleurs, de votre Condylome & de votre misere, vous passât entiérement dans le sang, & y causât des ravages affreux. Alors au-lieu des maux dont vous vous plaignez, vous sentiriez aux génitales une chaleur & une ardeur extraordinaires; vos testicules se gonfleroient; il vous viendroit à l'anus des verrues, des rhagades, & des ulceres à la verge; votre peau se couvriroit de taches rouges, pourprées, jaunes ou livides; il vous surviendroit une infinité de tubercules durs, calleux, sur-tout aux environs du nez, du front & des tempes; vos ongles deviendroient inégaux, se détacheroient de leur racine, & tomberoient; vous auriez le dedans de la bouche enflammé, & il s'y formeroit des ulceres; la carie vous attaqueroit les os; la membrane intérieure de votre nez deviendroit fongeuse, ulcérée, calleuse; votre voix deviendroit rauque & s'éteindroit; votre haleine seroit d'une puanteur insupportable; vous ressentiriez par tout le corps des douleurs cent fois plus vives que celles que vous avez souffertes jusqu'à ce jour; vos os se tuméfieroient & s'amolliroient; les glandes lymphatiques s'obstrueroient; vos yeux deviendroient rouges, enflammés, les paupieres calleuses & ulcérées; vous

ſentiriez aux oreilles des tintements, des ſifflements continuels, il en ſortiroit du pus & une matiere iſchoreuſe; vous éprouveriez des céphalalgies, des affections convulſives, des vertiges, des tremblements & des paralyſies; il vous ſurviendroit des oppreſſions, des difficultés de reſpirer, des crachements de ſang, une toux ſeche & humide, des nauſées fréquentes, un dégoût univerſel, un dévoiement ſéreux ou bilieux; en un mot, des maux ſi terribles, qu'il faudroit que Monſieur Saint Jacques fût bien fin pour vous empêcher de crever comme un miſérable, devenu en horreur à vous-même & à tous ceux qui approcheroient de vous. — Bienheureuſe Vierge Marie! s'écria l'Eſpagnol, quelle abominable Litanie venez-vous de débiter! Saint Polîcarpe! ſecourez-moi, ou je deviens Manichéen. Je défie la guerre, la peſte & la famine, de réunir tant de maux à la fois.

Ah! Monſieur! pour le peu que ce poiſon infernal étende ſes ravages ſur la terre, c'eſt fait de nous, c'eſt fait de l'eſpece humaine; l'Antéchriſt va paroître; Elie & Enoch vont revenir; les ſept trompettes vont ſonner; les viſions de Saint Jean vont s'accomplir, & le monde va finir. Eſt-il poſſible que la Supérieure

d'un Couvent de filles, qu'une perſonne conſacrée au ſervice du Seigneur m'ait fait un préſent ſi exécrable! ô créature maudite! que n'es-tu... non! vivez, adorable Citadine : hélas! ſi vous n'euſſiez reçu ce poiſon de perſonne, vous ne me l'auriez pas communiqué. Ah, Monſieur! mon cher Monſieur! je vous conjure par les entrailles de votre Ange Gardien, de me délivrer au plutôt de ce Condylome infernal; ou je me déſeſpere comme Judas; je me pends au premier arbre ; & les boyaux me ſortiront du corps de frayeur & d'angoiſſe. — Appaiſez-vous, Seigneur Diego, dit le Compere, je vous jure ſur mon honneur que je vous guérirai entiérement : mais parlons d'autre choſe.

Vous me paroiſſez un homme qui avez vu le monde, & qui par les diverſes aventures de votre vie devez avoir acquis beaucoup d'expérience en toutes choſes. Je cherche à former certaine petite Société. .... attachez-vous à moi, vous ne vous en repentirez pas.... Ah, très-volontiers! répondit l'Eſpagnol : que Saint Arnoud me préſerve de refuſer un tel offre dans un moment où je ne ſais que devenir! Au reſte, je vais vous devoir de ſi grandes obligations par l'extirpation de mon Condylome, & par l'expulſion du Vi-

rus qui me mine & me tourmente, que je croirois être le plus ingrat de tous les hommes, ſi je ne m'abandonnois ſans réſerve à tout ce que vous exigez de moi. — Fort bien, dit le Compere, j'aime les perſonnes naïves & reconnoiſſantes. Dès ce moment, je vous reçois dans l'illuſtre & reſpectable Corps des PHILOSOPHES, ainſi que mon Compere Jérôme que voici, lequel ſera déſormais votre intime & votre ami de cœur. — Vous ſavez, dis-je au Compere, que je ne ſuis qu'un ſot, & que vous ne ferez de moi qu'un très-mince ſujet. — Je ſais fort bien, dit le Compere, que tu n'as pas inventé la poudre; mais tu as toujours aſſez d'eſprit pour devenir un jour un Philoſophe du cinquieme ou ſixieme ordre; car il y en a de tous les étages. Suivez l'un & l'autre mon exemple : mes actions ſeront vos leçons. — Pour moi, dit Diego, je me ſens très-diſpoſé à philoſopher; moyennant qu'il n'y ait point d'héréſie; que j'aye le loiſir de réciter mon Roſaire, qu'on ne coure aucun riſque d'être pris par le Diable, ni de mourir ſans confeſſion. — Pour d'héréſie, reprit le Compere, je proteſte qu'il n'y en a point: il eſt vrai que les Philoſophes ne vont pas toujours à la Meſſe; mais la bonne volonté eſt répu-

tée pour le fait, & il n'y a point d'exemple qu'aucun d'eux ait été pris par le Diable : quant à votre Roſaire, il vous ſera libre de le réciter auſſi ſouvent que l'envie vous en prendra. Au reſte, continua-t-il, comme la Philoſophie eſt une ſcience dont les principes ne ſont point encore bien développés ; qu'il n'y a que le temps & l'uſage qui puiſſent en procurer une parfaite connoiſſance, ne vous étonnez pas de me voir ſouvent parler & agir inconſéquemment : c'eſt le propre des Philoſophes. Ce qui vous paroîtra une contradiction en moi, ſera une marque infaillible d'un nouveau degré de connoiſſance que j'aurai acquis. — En finiſſant ces mots, le Compere ſe leva, nous reprîmes notre route, & trois jours après nous arrivâmes à Paris.

CHAPITRE IV.

Arrivée du Compere Mathieu à Paris, & ſon établiſſement en cette Ville.

ETant arrivés à Paris, le Compere loua un cabinet au cinquieme chez un Vinaigrier de la Rue de la Harpe. Comme il n'y avoit qu'un lit, deux d'entre nous couchoient dedans, & l'autre deſſous.

Les premiers jours de notre arrivée, le Compere (je ne ſais par quel ſecret) décondylomiſa l'Eſpagnol, ainſi qu'il le lui avoit promis. Etonné du ſuccès, je m'écriai : tenons-nous-en-là ! Compere, nous ſommes dans un ville où le talent admirable que vous venez de faire paroître, ne peut manquer de nous combler de richeſſe & de gloire. — Tu te trompes, mon cher Jérôme, dit le Compere, quand même j'aurois décondylomiſé & dévéroliſé tous les Moines, les Nymphes, les Laquais, & les Petits-Maîtres de Paris, les Mercuro-bol-aſinos l'emporteroient encore ſur moi : il ſuffit que ma méthode ne ſoit point la méthode reçue, pour que je ſois contredit, démenti, hué, berné, ſifflé, perſécuté, & peut-être lapidé. Au

reſte, ajouta-t-il, ce n'eſt point à cette ſorte de gloire que j'aſpire : c'eſt à celle de la Philoſophie ſublime & tranſcendante que je veux atteindre ; c'eſt-là que je veux borner mon ambition & mes travaux.

Il y avoit déja trois mois que nous étions à Paris, & Diego avoit employé ce temps-là à nous faire connoître les rues, les carrefours, les quartiers, ainſi que les temples ſacrés & profanes de cette ville, lorſque nous nous apperçûmes que les eaux baiſſoient extraordinairement chez nous : il ne nous reſtoit plus que dix écus. Ce qui m'ayant allarmé, je demandai au Compere quelle reſſource il avoit à oppoſer à la miſere qui alloit nous accabler ? — Je ne le ſais point trop, me répondit-il. — Hé bien, repris-je, que chacun de nous employe quelques moments à réfléchir ſur quelque moyen propre à nous tirer d'affaire : le premier qui en aura trouvé un convenable, le propoſera ; & après l'examen, l'on agira en conſéquence. — A ces mots ſuccéda un profond ſilence.

Il y avoit quelques minutes que la méditation duroit, lorſque Diego ſe leva tout-à-coup, & s'écria : Mes amis ! conſolons-nous : le Ciel m'inſpire un expédient. Il nous reſte dix écus ; portons-les chez les Jacobins pour qu'ils prient Saint Domini-

que de nous tirer d'embarras. — C'eſt fort bien penſé, dis-je à Diego ; mais ſi Saint Dominique s'aviſoit d'être ſix mois ſans nous ſecourir, comme ont fait les bonnes ames de Rome à ton égard, que deviendrions-nous pendant ce temps-là ? — Ma foi, je n'y ſongeois pas, répondit-il... méditons donc, ajouta-t-il.

La ſeconde méditation avoit déja duré quelque temps & aucune idée ne venoit, lorſqu'un Savoyard vint dire au Compere Mathieu de le ſuivre à l'inſtant pour affaire importante.

L'Allobroge conduiſit le Compere chez le Marquis de Barjolac. Après avoir attendu quelque temps dans une anti-chambre, où trois grands Laquais s'occupoient à diſputer ſur le mérite de la Sémiramis de Voltaire & du Catilina de Crébillon, il fut introduit. Il trouva le Marquis occupé à ſe noircir les ſourcils, à mettre ſon rouge, & à ſe parfumer les aiſſelles & les génitoires : cette beſogne étant finie, ſon valet-de-chambre lui chauſſa une paire de ſouliers à talons rouges dont l'entrée étoit bordée de calepin blanc ; il acheva de l'habiller ; il lui ceignit une épée, dont la lame étoit de buis pour que ſon poids fatigue moins ; & puis s'en alla. Lorſque le Compere & le Marquis

furent ſeuls, ce dernier ſe jetta dans un fauteuil, ſe mit à mâcher quelques paſtilles, prit de trois ſortes de tabac dans la même tabatiere, touſſa d'un petit ton enfantin, ſe moucha dans un mouchoir de ſoie blanche, s'eſſuya avec un autre couleur de roſe, ſe leva, ſe mira, ſe rengorgea, fit une pirouette ſur le talon, & dit au Compere : L'Ami, je ſais que tu fais de très-jolis vers : je te prie de me faire, en payant, une Satyre des plus ſanglantes contre le Duc de Bracaſtron. C'eſt un fat qui a oſé me contredire chez la Marquiſe de Grand-Chien ; qui m'a deſſervi chez le Miniſtre; qui ne ceſſe d'affecter publiquement à mon égard un air de mépris qui m'outrage, & duquel il faut que je tire une vengeance complete. — Monſeigneur, dit le Compere, le procédé du Duc de Bracaſtron eſt injuſte. Mais il me ſemble d'avoir lu dans Hérodote d'Halicarnaſſe, Liv. 8. Chap. *des Querelles entre les Ducs & les Marquis*, que de ſon temps, les gens de votre ſorte oppoſoient leur épée à l'inſulte, & non pas un libelle : nos preux & vaillants Chevaliers en ont fait de même : cet uſage ſe pratique encore aujourd'hui en ſemblable occaſion : pourquoi ne vous y conformez-vous pas? — Que le Ciel

m'en préſerve ! s'écria le Marquis de Barjolac : cela peut convenir à quelque Gentillâtre de Baſſe-Bretagne ou du Bas-Poitou ; mais à un homme de ma condition ? fi : il n'y a rien de plus roturier que de ſe battre. D'ailleurs, le Duc eſt un ſpadaſſin à culbuter ſon ennemi du premier coup de lame, & à ne faire aucun ſcrupule d'ôter la vie au dernier rejetton de l'illuſtre Race des Barjolacs, dont les ancêtres, tant mâles que femelles, ont rendu de ſi importants ſervices à nos Souverains. Au reſte, il eſt l'offenſant, je ſuis l'offenſé ; qui de nous doit être puni ? —Ces raiſons-là ſont admirables, reprit le Compere ; mais comment voulez-vous que je faſſe une ſatyre contre le Duc de Bracaſtron ? je ne lui connois d'autre défaut que celui d'être votre ennemi. — Ma vengeance & mon courroux t'inſpireront, repartit le courageux Marquis, j'irai te voir : en attendant, penſe, rêve, imagine, uſe du privilege de la Poéſie, aye recours à la fiction. Tiens, voilà dix louis à compte de la ſomme que je te deſtine ſi tu réuſſis à mon gré : juge de ma généroſité par mon reſſentiment. Adieu.

Le Compere Mathieu étant revenu au logis ſe mit à écrire, écrivit le reſte de

la journée, écrivit toute la nuit, écrivit une partie de la matinée du lendemain, & venoit enfin d'écrire la satyre, lorsque le Marquis de Barjolac arriva. — Quoi! s'écria-t-il en entrant, le libelle déja fini! donne vîte, mon cher, que je le lise.... Tout part de source! je n'aurois pu mieux t'inspirer! Sans doute que le Duc t'a fait aussi quelque outrage; car il n'y a que la rage & la vengeance qui puissent t'avoir dicté cet abominable libelle. — Point du tout, Monseigneur, répondit le Compere, le desir de vous servir, certaine inclination que la Nature m'a donnée à cette sorte d'ouvrages, & les dix louis que j'ai reçus hier de votre main généreuse, furent mon Apollon, & le seront toutes les fois qu'il plaira à Votre Grandeur de se servir de moi pour tirer une vengeance glorieuse & complete de ses ennemis. — Le Marquis enchanté donna trente autres louis au Poëte, & emporta le libelle, qui se multiplia tellement qu'en moins de vingt-quatre heures, tous les cercles de Paris en furent inondés; en moins de trente-six heures, il fut imprimé avec des notes & des augmentations; & en moins de trois jours, le Duc de Bracastron étoit devenu d'un ridicule si étrange aux yeux de trois quarts de ce qu'on appelle le grand mon-

de, qu'il se seroit caché pour dix ans, s'il eût eu le cœur aussi bien placé que son illustre ennemi.

Hé bien, Seigneur Diego, dis-je à l'Espagnol après cette aventure, vous semble-t-il que Saint Dominique eût rempli si abondamment notre attente, & en si peu de temps que le Marquis de Barjolac? — Qui vous a dit, répondit-il, que le bon Saint n'y a point contribué en faveur de la pieuse intention que j'avois eue de nous adresser à lui? j'en suis tellement convaincu, qu'en reconnoissance d'un tel bienfait, je vais de ce pas faire allumer un cierge de deux livres devant son image. — En finissant ces mots il partit, & ne revint qu'après avoir exécuté sa promesse.

CHAPITRE V.

Continuation de notre séjour à Paris. Vision de Diego.

J'AI dit que nous étions logés au cinquieme étage. Mais les quarante louis du Marquis de Barjolac nous firent descendre au second; & au lieu d'un cabinet où il n'y avoit qu'un lit, nous louâmes deux chambres où il y en avoit trois.

Depuis la compoſition du libelle, l'occupation journaliere du Compere Mathieu étoit de travailler pour un Libraire aux gages duquel il étoit. Quant à l'Eſpagnol & moi, notre beſogne conſiſtoit à copier divers paſſages dans les Auteurs que le Compere nous indiquoit, à faire les commiſſions, la cuiſine & le tracas du ménage.

Un ſoir que l'Eſpagnol étoit ſorti pour chercher quelque aſſaiſonnement, qui manquoit à une tête de mouton que nous avions pour ſouper, il rentra en pouſſant des hurlements épouvantables. — Sainte Marie à la Coque! s'écria-t-il, en ſe jettant ſur le plancher de la chambre, je ſuis mort... confeſſion! je n'en puis plus..., j'ai vu.... ah! mes compagnons! j'ai vu.... — Que Diable as-tu vu? dit le Compere. — Ah! continua Diego, je viens d'avoir une viſion qui n'a pas ſa pareille dans Ezéchiel, ni dans l'Apocalypſe, ni dans les Révélations de Sainte Brigitte!... j'ai vu un loug-garou.... il avoit la tête d'un hermite, le corps d'un ſanglier, les jambes d'un loup, & la queue d'un chat; il lui ſortoit du nombril la moitié d'un tablier de femme, à ce que je pus voir par les cordons.... nous ſommes perdus! mes amis, je l'entends....

le voici .... je le vois .... miſéricorde! Saint Tongarini! ſecourez-moi, ou il va m'avaler comme une huître. — En diſant ces mots, il ſe ſauva ſous un lit.

Le loup-garou que Diego avoit vu, étoit un Vieillard ſeptuagénaire avec une barbe blanche, couvert de vieux haillons, qui remontoit l'eſcalier, & que la fuite & le tintamare de l'Eſpagnol firent entrer dans notre chambre, pour le déſabuſer de la peur qu'il lui avoit cauſée innocemment.

Mes enfants, dit le Vieillard, je ne ſuis point tout-à-fait ſi affreux que Monſieur qui eſt ſous le lit ſe l'imagine. Si j'ai l'air un peu hétéroclite, c'eſt que l'application que je donne aux Sciences, me fait négliger mes accoûtrements. Mais l'habit ne fait pas le moine.

Il y a cinquante-deux ans que je demeure dans le grenier ci-deſſus, & d'où je ne ſors que tous les lundis pour chercher ma proviſion hebdomadaire.

Je me ſuis renfermé très-jeune dans cette habitation, afin de vaquer plus librement, plus tranquillement à l'étude de la Philoſophie. Enfin, après bien des veilles & des travaux, je ſuis parvenu à finir un Traité de la Science univerſelle, que j'eſpere donner inceſſamment au Public.

La premiere partie de ce Traité de la Science universelle consistera en cent soixante volumes in-folio, reliés en maroquin rouge, dorés sur tranche & sur plat, enrichis d'un grand nombre de planches que j'aurai soin de ne faire graver que médiocrement bien, pour éviter la dépense, & me retirer un peu de mes autres fraix.

Voici le plan de cet Ouvrage.

Ayant établi de quelle maniere l'esprit humain, grimpant des individus aux especes, des especes aux genres, des genres prochains aux causes éloignées, forme presqu'à chaque pas une Science nouvelle, je fais voir comment on parvient à la notion générale de l'esprit.

» Prêtez attention, je vous prie.

L'existence, la possibilité, la substance, l'attribut, la durée, &c. sont des propriétés générales de tous les êtres. J'examine ces propriétés à fond, & je forme de cet examen la Science de l'être en général. D'où l'Ontologie, (dont j'omettrai de vous parler, pour abréger,) la Pneumatologie, qui est la science de l'esprit, & la Physique particuliere.

» Attention, encore un coup, car c'est » de l'abstrait.

Je divise la Pneumatologie en trois

branches. La premiere comprend la Théologie naturelle ; d'où religion, ſectes, héréſies, ſuperſtition, fanatiſme ; d'où l'intolérance, la perſécution, la cruauté, la miſſion du Duc d'Albe, & le paſſe-temps de Charles IX. La ſeconde de ces branches conſiſte dans la doctrine des eſprits, bons ou mauvais ; d'où les Anges, les Démons, les Sylphes, les Gnomes, les Lutins, les Spectres, les Revenants ; d'où les Sorciers, les Magiciens, les Loups-garoux ; d'où les viſions, les extaſes, les poſſeſſions, les obſeſſions, les exorciſmes ; d'où le paradis, l'enfer, le purgatoire, le lymbe ; d'où les prieres pour les morts, les fondations, les indulgences ; d'où la crédulité du peuple, l'arrogance des Prêtres, les richeſſes des Moines & l'autorité du Pape. Enfin, la troiſieme branche de la Pneumatologie ſe diſtribue en Science de l'ame raiſonnable, en Science de l'ame ſenſitive, ou ſi vous l'aimez mieux, en Science de l'une & de l'autre à la fois.

Je paſſe enſuite aux deux facultés principales de l'homme, qui ſont l'entendement & la volonté.

Comme ces deux facultés ſont de leur nature aſſez bizarres, aſſez mutines, je charge la Logique de diriger la premiere

à la vérité, & la morale de plier la ſeconde à la vertu.

Je diviſe la Logique en art de penſer, en Art de retenir ſes penſées, & en art de les communiquer.

Je diſtingue dans l'entendement quatre opérations principales, ainſi que quatre branches différentes dans l'art de penſer. L'une & l'autre de ces quatre branches ſe rapportent à chacune des opérations intellectuelles, qui leur eſt propre.

Je ne ſais ſi vous m'entendez, nous dit le veillard? — Pas trop, lui répondis-je. — Eh bien, repliqua-t-il, attribuez cela à la perte que j'ai faite des trois quarts de mes dents : redoublez votre attention, & paſſez quelque choſe à ma vieilleſſe.

La mémoire naturelle & la mémoire artificielle ſont deux mémoires. La premiere conſiſte dans une affectation d'organes, & la ſeconde dans la prénotion & dans l'emblême. Ce qui s'appelle l'art de retenir, un peu différent de celui de tranſmettre.

Je diviſe l'art de tranſmettre en Grammaire & en Rhétorique. La premiere comprend les ſignes, la proſodie, la ſyntaxe, la conſtruction & autres ſignes de la penſée, tels que les geſtes & les caracteres.

Les caracteres ſont, ou idéaux, ou hiéro-

hiéroglyphiques, ou héraldiques. Les geſtes ſont les grimaces, les careſſes, les ſoufflets, les coups de pied au cul, & autres ſemblables gentilleſſes.

Quant à la Rhétorique, je n'en traite que ſuperficiellement. Je me borne à n'en faire découler que la déclamation, telle que celle du ſtyle de la plupart des Auteurs, des Harangueurs, des Panégyriſtes, des Prédicateurs, des Avocats, & autres Braillards, qui gagnent leur vie à étourdir les gens d'eſprit, & à faire tourner la cervelle aux idiots.

„ Je paſſe à la Morale.

La Morale eſt générale ou particuliere. La premiere ſous-entend la Science du Bien & du Mal moral, s'il y en a, & celle d'être juſte & vertueux, ſi on peut l'être.

La Morale particuliere comprend la Science de ce que l'homme ſe doit à lui-même; de ce qu'il doit à ſa famille; de ce qu'il doit à la ſociété en général; de ce qu'il doit à ſes créanciers en particulier: ce que Grotius, Cumberland, Puffendorff & Burlamaqui ont fort bien developpé dans leurs Ouvrages. Mais pour le malheur de la France, on lit Cujas & Bartole, & on laiſſe-là ces Meſſieurs.

Voilà, mes enfants, en quoi conſiſte

la premiere partie du Traité de la Science universelle que je vais mettre au jour.

La seconde partie de cet Ouvrage sera de cent quatre-vingts volumes in-folio, reliés en basane, & ornés d'un aussi grand nombre de planches que la premiere. Elle contiendra la Science de la Nature.

Je distribue la Science de la Nature en Physique & Mathématique.

Observez en passant que je tire encore cette distribution de la réflexion, & de l'heureux penchant que le Ciel m'a donné à généraliser les choses.

Comme j'ai connu par les sens les Individus réels, les Astres, les Eléments, les Météores, &c. j'ai pris en même-temps la connoissance des Abstraits.

Alors la réflexion m'ayant fait voir que des Abstraits, les uns convenoient à tous les Individus corporels, j'en ai fait l'objet de la Physique générale. Puis ayant considéré ces mêmes propriétés dans chaque Individu en particulier, avec la variété qui les distingue, j'en ai formé l'objet de la Physique particuliere.

Je passe à une autre propriété plus générale des corps, que je nomme Quantité.

J'ai considéré la quantité sous trois différents points de vue, & j'en ai fait l'ob-

jet des Mathématiques ſimples, des Mathématiques mixtes, & des Phyſico-Mathématiques.

„ De grace, écoutez, ou je me tais.

L'objet des Mathématiques pures eſt la quantité abſtraite nombrable, ou la quantité abſtraite étendue. L'une eſt l'objet de l'Arithmétique, l'autre eſt celui de la Géométrie.

L'Arithmétique ſe diviſe en Arithmétique par ſignes, & en Arithmétique par lettres. Cette derniere s'appelle la Science des Loups.

Il y a autant de diviſions & de ſous-diviſions dans les Mathématiques mixtes, qu'il ſe trouve d'êtres réels dans leſquels on peut conſidérer la quantité.

La Quantité conſidérée dans les corps en tant que mobiles ou tendant à ſe mouvoir, eſt l'objet de la Méchanique.

La Méchanique ſe diviſe en deux branches : l'une comprend la Statique, qui ſe diſtribue en Statique proprement dite, & en Hydro-Statique. L'autre comprend la Dynamique, qui ſe diſtribue en Dynamique proprement dite, & en Hydro-Dynamique. D'où la Navigation & la Baliſtique : d'où la découverte du Mexique, le bombardement d'Alger, & la puiſſance des Anglois.

» Je paſſe à l'Aſtronomie géométrique.

L'Aſtronomie géométrique eſt l'objet de la quantité conſidérée dans les mouvements des corps céleſtes. D'où la Coſmographie, l'Uranographie, l'Hydrographie, la Chronologie, & l'art utile & admirable de faire des cadrans. D'où les cadrans horiſontaux, verticaux, équinoxiaux, inclinés, déclinants, cylindriques, ſphériques; d'où les cadrans analemnatiques, azimuthaliques, almucantariques, judaïques, italiques, babyloniques; d'où les cadrans germaniques, helvétiques, philoſophiques, antiques, & quantité d'autres cadrans, dont l'uſage & l'importance ſont connus par tout l'univers, ſur-tout chez les déſœuvrés, les Moines, & les fainéants.

La quantité conſidérée dans la lumiere ou ſon mouvement, donne l'Optique. D'où la Catoptrique & la Dioptrique; d'où les lorgnettes d'opéra, les beſicles de vieilles, & les lunettes d'avares.

La quantité conſidérée dans le ſon & ſes propriétés, donne l'Acouſtique. D'où la Catacouſtique, & l'écho de *Woodſtock* (*a*).

(*a*) Le fameux écho de *Woodſtock*, près d'*Oxford*, répete 17 ſyllabes pendant le jour, quand

Enfin, la Quantité conſidérée dans l'Air, donne la Pneumatique. D'où la Crépitologie, l'Aſthme, les Vapeurs & l'Art d'étouffer les Chats ſous une culotte de verre.

Mes enfants, je vais finir : je n'ai plus qu'un mot à dire de la Phyſique particuliere.

Je fais ſuivre à la Phyſique particuliere la même diſtribution qu'à l'Hiſtoire naturelle. Voici comment.

Les Sens ayant procuré la connoiſſance des Aſtres, de leurs mouvements apparents, ſenſibles, &c. la réflexion a produit l'Aſtronomie phyſique. D'où la connoiſſance des influences des Planetes, des vertus de la Pleine-Lune, les Prédictions, les Almanachs, &c.

---

il fait un peu de vent, & 24 pendant la nuit : car alors l'air étant plus denſe, les vibrations deviennent plus lentes, & l'on entend la répétition de plus de Syllabes. *V. le Docteur* PLOT, *dans ſon Hiſt. Naturelle d'Oxford.* — Il y a au Nord de l'Egliſe de *Shipley*, dans la Province de *Suſſex*, un écho qui répete pendant la nuit ces 21 Syllabes.

Os homini ſublime dedit, cœlumque tueri
Juſſit, & erectos....

V. le Lexicon de HARRIS, *au mot* Echo.

Les Sens ont fait connoître les Météores ; la réflexion a produit la Météorologie. Doù la connoiſſance des gouêtres du Tirol & de la néceſſité des parapluies.

Les Sens ont fait connoître les Plantes ; la réflexion a produit la Botanique, l'Agriculture, &c. D'où l'art de cultiver les carottes, d'avoir des fraiſes à Noël, & des melons aux Rois, en dépit de la Nature.

Finalement, les Sens ont fait connoître les Animaux ; la réflexion a produit la Zoologie. D'où la Médecine, l'Anatomie, la Phyſiologie, l'Hygiene, la Pathologie, la Séméïotique, & les trois branches de la Thérapeutique ; d'où le talent de déſopiler le foie, la rate & le pancréas, en déſopilant la bourſe ; & l'art de nous envoyer *ad Patres* un peu plutôt que nous ne le voudrions.

Voilà, mes enfants, en quoi conſiſte cette ſeconde partie, qui paroîtra peu de temps après la premiere.

Comme je n'ai que ſoixante-quinze ans, & que ma ſanté me promet de vivre encore un demi-ſiecle, j'eſpere de voir quatre ou cinq éditions du *Traité de la Science univerſelle* ; & paſſer mon temps à le revoir, le corriger & l'augmenter juſqu'à ce que Vénus paſſe ſur le diſque du Soleil,

ou que la Sultane Moſcha faſſe une pirouette ſur le nombril de Sa Hauteſſe : ce qui revient au même. Alors ayant obſervé ce paſſage de mon grenier, j'employerai le reſte de mes jours à compoſer un Ouvrage ſur la conjonction des planettes. Adieu, mes enfants. — Ayant fini ces mots, le Vieillard partit.

Diego qui n'avoit bougé de deſſous le lit pendant le diſcours du Vieillard, ſortit enfin de ſon réduit, en s'écriant qu'il n'avoit eu que trop de ſujet d'être effrayé de ce qu'il avoit vu ſur l'eſcalier. — Le loup-garou, continua-t-il, n'a repris ſa figure humaine, en entrant dans cette chambre, que pour nous réciter les trois quarts du Grimoire, & peut-être pour nous enſorceler tous. O maudit ſuppôt de Beelzebut & d'Aſtaroth! que n'es-tu dans le fin fond de l'Enfer, avec les enchanteurs de Pharaon, Simon le Magicien & le Miniſtre Bekker (*a*); ou bien, que n'es-tu réduit

(*a*) *Baltaſar Bekker*, Miniſtre Calviniſte à Amſterdam, ſoutient dans ſon *Monde enchanté*, que les Diables n'ont aucun pouvoir ſur les hommes, ou plutôt il inſinue qu'il n'y a point de Diables. Cet Ouvrage ayant fait grand bruit, les Magiſtrats d'Amſterdam le dépoſerent: mais comme c'étoit d'ailleurs un homme de mérite & fort ſavant, ils lui conſerverent ſa penſion.

en cendres au milieu de la Greve, ainſi que le furent Urbain Grandier à Loudun, & Gofredi à Marſeille! Mais, non, je ne puis avoir la ſatisfaction de te voir brûler vif en ce monde, avant que tu partes pour l'Enfer, ton héritage. Les Tribunaux, les Magiſtrats, à force de ne plus croire au Diable, ne croiront bientôt plus en Dieu; car rien n'approche plus de l'athéiſme, que de nier la poſſibilité, la réalité des ſortileges, des enchantements, des maléfices, des pactes avec le Diable, & du Sabbat. Auſſi depuis cet indigne relâchement de la Juſtice envers les Sorciers, nous voyons journellement des effets terribles de la puiſſance de Satan, & de la méchanceté de ſes Miniſtres. Tantôt une ſechereſſe exceſſive brûle les campagnes, & fait périr les récoltes; tantôt des pluies continuelles font déborder les rivieres qui inondent les villes & les villages, entraînent les maiſons, les ponts, les écluſes, &c.; tantôt une grêle affreuſe hache en pieces les arbres, les vignes, les moiſſons, & écraſe juſqu'aux hommes & aux animaux: d'un autre côté, ce ſont des incendies qui conſument des cités entieres; de tremblements de terre qui bouleverſent des Royaumes; des volcans de ſoufre & de feu qui embraſent des Provinces;

des guerres ſanglantes qui ruinent & déſolent les plus belles parties du monde ; des peſtes horribles qui ravagent perpétuellement quelques contrées de la terre : joignez à cela un poiſon répandu dans l'air, qui, depuis quelque temps, fait périr les beſtiaux ; un venin ſubtil, qui, répandu dans le ſang de la moitié des hommes, attaque l'eſpece humaine juſques dans les ſources de la génération : ajoutez encore les Médecins, les Charlatans avec leurs ſachets anti-apoplectiques, leurs poudres, leurs baumes, leurs pillules, leurs teintures ſtomachiques ; puis les Avocats & les Procureurs qui trompent & ruinent les Plaideurs; les Financiers qui ſucent le ſang du peuple ; les Riches qui foulent aux pieds les pauvres, & qui ſe mépriſent ou ſe haïſſent les uns les autres ; *item*, le froid, le chaud, la miſere & mille autres maux qui nous aſſiegent ſans ceſſe le corps & l'ame. Que l'on diſe alors qu'il n'y a point de Sorciers, & que le regne de Satan ne commence pas à prendre le deſſus ſur celui du Seigneur. O temps ! ô mœurs ! ô monde malheureux, enſorcelé & corrompu !

Il faut avouer, dit le Compere, que ce Vieillard eſt un inſupportable bavard : où peut-il avoir pêché cet impertinent diſcours ? Je n'aurois aſſurément point eu la

patience de l'entendre jusqu'à la fin, si je n'eusse observé parmi les sottises qu'il débitoit, certain ordre des choses qui me plut beaucoup. En effet, si quelqu'un avoit à faire un *Traité suivi, raisonné, doctrinal, de toutes les Sciences que l'Homme peut desirer savoir*, je lui conseillerois de suivre ce plan pour former le *Système figuré des Connoissances humaines*, qu'il devroit mettre à la tête de son Ouvrage. Mais pour peu qu'il entrât de Philosophie dans ce *Traité suivi, raisonné, doctrinal, de toutes les Sciences*, il ne seroit point praticable; les vrais dévots s'en scandaliseroient, les hypocrites crieroient à l'Athée, au Philosophe; les Ministres, les Courtisans, & ceux qui ont intérêt que le peuple demeure simple & sot, crieroient au raisonneur, au mutin, au mauvais citoyen; & l'Auteur en seroit quitte à bon marché, si, après avoir vu supprimer ou brûler son Livre, on lui laissoit la liberté de s'aller jetter dans la riviere, la tête la premiere. Tel est le génie de ma chere Nation. Un Vieillard à demi-timbré s'est enfermé pendant cinquante-deux ans dans un grenier, pour éviter les importunités des sots, la persécution des méchants, & pour écrire en liberté. Que doit donc faire un homme qui a son bon sens? O temps! ô mœurs!...

ô divine Philoſophie ! dans quel coin de la terre êtes-vous retirée ?

CHAPITRE VI.

Le Compere Mathieu ſe répand dans le monde. Perſécution qu'il eſſuye. Autre perſécution. Déſeſpoir de Diego. Son triomphe.

J'Ai dit dans le Chapitre précédent que le Compere Mathieu étoit aux gages d'un Libraire. Mais comme ces gages ſuffiſoient à peine pour la dépenſe du ménage & notre entretien, & que les Ducs & les Marquis vivoient en bonne intelligence, le Compere qui commençoit à être connu dans la République des Lettres, travailla pour ſon compte, & débuta par un chef-d'œuvre. Ce fut ſon *Traité de Cracologie.*

Comme il connoiſſoit l'ignorance des quatre-vingt-dix-neuf centiemes des Libraires qui ne ſavent point apprécier les choſes, & l'injuſtice & l'avidité du reſte, qui ſachant connoître le mérite d'un Ouvrage ne le payent point ſa valeur, il fit vendre ſon Livre à un de ces Meſſieurs, le vendit lui-même à un autre, auquel il

l'excroqua enſuite, pour le revendre à un troiſieme. Il arriva delà que les trois Libraires crierent *Haro* ſur le Compere Mathieu ; que celui-ci, comme Philoſophe, en rit, & que le *Traité de Cracologie* fut vendu ce qu'il valoit.

Un ſi heureux début ne tenta point le Compere de ſe remettre Auteur à gages. Il continua de travailler pour ſon compte : & malgré la prudence de Meſſieurs de la Librairie, il trouva toujours le moyen de ſe faire payer de ſes Ouvrages. Ce qui le mit en état de prendre un quartier dans le voiſinage de notre hôte le Vinaigrier, & de créer deux nouvelles charges en faveur de Diego & de moi. Celle de Laquais fut le lot de l'Eſpagnol, celle de Valet-de-Chambre-Secretaire fut le mien.

Il s'en falloit beaucoup que la Philoſophie eût rendu le Compere miſanthrope, ſournois, bourru, fantaſque, & tel que certains Philoſophes le ſont. Au contraire, il étoit enjoué, poli, ouvert & gracieux. Ces belles qualités jointes à une figure très-avantageuſe, le faiſoient deſirer & rechercher dans les Cercles les plus diſtingués de Paris. Mais cela ne dura qu'un temps. Il éprouva bientôt que l'inconſtance & l'ingratitude ſont le propre des Grands.

Il avoit compoſé, chanté, publié quel-

ques Couplets un peu cauſtiques, (& cela le plus innocemment du monde) contre quelques perſonnes de condition, deſquelles il éprouvoit journellement les bontés. Ces perſonnes, piquées de cette bagatelle, s'aviſerent de décrier le pauvre Compere comme un eſprit méchant & dangereux, en un mot, comme un monſtre & comme une peſte dans la Société.

Le Compere Mathieu avoit l'eſprit trop bien fait pour ſe formaliſer de l'injuſtice & de la lâcheté de ce procédé. Il ſavoit que le vrai mérite & la Philoſophie furent de tous temps en but à la malignité. Il ſe contenta de renoncer à tout commerce avec les hommes, & de ne s'occuper déſormais qu'à écrire.

En conſéquence de cette réſolution, il ne ſortoit plus : il travailloit ſans relâche. Pour toute récréation, il s'amuſoit de temps en temps à faire quelques légeres obſervations ſur le Gouvernement : lorſqu'il y en avoit un cahier, Diego alloit le vendre à un Libraire honnête & diſcret. Cela ſervoit aux menues dépenſes du ménage.

Nous jouiſſions d'une tranquillité digne d'être enviée, lorſqu'un ſoir l'Enfer ſuſcita un Exempt, deux Sergents, trois

Records & ſix Pouſſe-culs, qui vinrent enlever mon pauvre Compere, ſes papiers, ſes effets, & l'heureuſe caſſette qui contenoit toute notre reſſource & notre eſpoir.

Lorſque ces ſcélérats furent partis, je dis à l'Eſpagnol, que cet événement avoit pétrifié : hé bien ! Seigneur Diego, voici bien une autre affaire que la rencontre du Chebec Algérien ? — Ah, les malheureux ! s'écria-t-il, de venir ainſi enlever mon maître, le plus grand, le plus profond, le plus ſublime & le plus honnête des Philoſophes de la terre ! ah, les Barbares ! de nous laiſſer ſans un ſol !.... Le Révérend Pere Jean de Siguença le diſoit bien un jour dans ſon Sermon ſur l'enlevement du Prophete Elie, que l'on avoit ſubſtitué la rapine au déſintéreſſement, & la violence à la charité. Ah, Pere Jean de Siguença, où êtes-vous ? que n'étiez-vous ici pour confondre, ou plutôt pour excommunier ce maudit Exempt, avec ſes deux Sergents, ſes trois Records, & ſes ſix Pouſſe-culs !

Heureuſement que nous n'étions point tout-à-fait ſi pauvres que Diego le croyoit. Il me reſtoit encore dix écus. Mais qu'étoit-ce que dix écus pour deux hommes qui n'avoient que cela pour toute reſ-

ſource ? L'Eſpagnol avoit été autrefois Comédien, Sauteur, Laquais, Ecrivain, Cocher, Colporteur, Suiſſe, Poëte, & pouvoit l'être encore ; mais moi qui ne ſuis qu'un ſot, qu'un malotru, à quoi pouvois-je ſervir ?

Ayant paſſé la nuit dans les plus triſtes réflexions, le lendemain matin nous louâmes un galetas chez le Foſſoyeur de Saint Médard ; & nous employâmes le reſte du jour & les quatre ſuivants à tâcher de découvrir les traces du malheureux Compere Mathieu : mais nos peines & nos recherches furent inutiles.

Le ſoir du cinquieme jour, nous nous trouvâmes plus déſolés que jamais. Nous venions de faire, dans un morne ſilence, le plus léger des ſoupers, lorſque Diego s'écria d'un ton lamentable : ah ! ſi je n'avois point oublié le métier de Poëte, je pourrois mettre en vers l'*Office de l'Immaculée Conception*, ou paraphraſer le *Libera*, & tirer de l'un ou l'autre de ces deux Ouvrages de quoi ſubſiſter quelque temps ; mais, hélas ! j'ai oublié le métier de Poëte..... ah ! ſi je n'avois point oublié le métier de Comi-Tragi-Sauteur, je trouverois peut-être de l'emploi ; mais, hélas ! j'ai oublié le métier de Comi-Tragi-Sauteur, ainſi que le métier de Poëte.....

O très-chaſte & très-reſpectable Recteur des Jéſuites de Saragoſſe ! très-pieux & très-humble Prélat Monſignor Tongarini ! très-charitable & très-loyal Iſraélite Eléazar ! & vous, ô chef-d'œuvre de la nature, incomparable Rachel ! votre ſerviteur & votre ami, Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Mendoça, y Rioles, y Bajalos, ſe trouve ſans reſſource, ſans appui & ſans conſolation..... Cher compagnon, continua-t-il en m'embraſſant, allons de ce pas accomplir mon voyage de Saint-Jacques de Compoſtelle en Galice, allons accomplir mon vœu. Enſuite, comme le Recteur des Jéſuites de Saragoſſe m'a dit cent fois que les Saints de ſon Ordre ont le cœur bon, nous tâcherons de nous les rendre propices en viſitant leurs Reliques, & les lieux où ils veulent être honorés.

Nous commencerons par le Bonnet de S. Anchieta, à Orenſe (*a*). Puis nous viſiterons le Foie de S. Forget, à Aſtor-

(*a*) Lorſque le Pere *Anchieta*, Jéſuite & Miſſionnaire dans le *Bréſil*, avoit trop chaud, il ordonnoit aux poules de s'élever en l'air & de lui faire un paraſol de leurs aîles; ce que les poules exécutoient à l'inſtant, au grand étonnement des ſpectateurs. V. Jouvenci, *Hiſtor. Societ. Lib.* 23. *p.* 766.

ga (*a*); la Brayette de S. Mena, à Toro (*b*); — le Scrotum de S. Baltazar, à Ségo-

---

(*a*) L'an 1649, le Pere *Forget*, Recteur des Jésuites de *Metz*, vendit aux Ursulines de *Mâcon* une maison située dans la premiere de ces deux Villes, pour la somme de 80000 francs Messins. Ces religieuses avoient fait cette acquisition sur la bonne foi du Pere Jésuite, & s'en étoient rapportées à son estimation. Mais ayant reconnu que cette estimation étoit fondée sur de faux Contrats & de faux Plans, que le Recteur leur avoit fait voir sans songer à aucun mal, ces impertinentes Nonnains eurent l'audace d'intenter un procès à l'homme de Dieu; & par une prévarication inouie, le Parlement de *Metz* ordonna que les parties seroient remises au même état qu'auparavant le Contrat, à moins que les Jésuites n'aimassent mieux se contenter, pour tout prix de ladite maison, de la somme de 18000 livres tournois. *V. la Morale pratique, & les Registres du Parlemeat de Metz.*

(*b*) Le Pere *Mena*, poussé du louable desir de propager son espece, fit accroire à une *Béate*, sa pénitente, que le Ciel lui avoit inspiré de coucher avec elle: il vint tant d'enfants de ce charmant accouplement, que l'Inquisition fit arrêter le Jésuite *Mena*. Mais ses Confreres ayant trouvé le moyen de le faire évader, il s'enfuit à Genes, où il se fit Juif, pour voir s'il ne pourroit pas travailler plus tranquillement à la vigne du Seigneur, dans le Judaïsme, que dans le Christianisme. *V.* ILDEFONSE, Evêque *de Malaga*, *dans son Théâtre Jésuitique*, p. 25.

vie (*a*) ; — le Toupet de S. Gonzalès, à Colmenar (*b*) ; — l'Anus de Gombar, à Tolede (*c*) ; — les Boyaux de S. Pierre d'Avilès, à Truxillo (*d*) ; — le bout du

---

(*a*) Un Bourgeois de *Caparença* ayant trouvé le Frere *Baltazar* en flagrant délit avec sa femme, le tua sur le champ, sans considérer que le fait d'un *Jésuite* ne peut qu'honorer la couche d'un honnête homme : ce qui est bien douloureux. *V. le Théâtre Jésuitique, p.* 398.

(*b*) Le Pere *Gonzalès Alveria*, ayant obtenu la permission de prêcher l'Evangile dans le Monomotapa, fut inspiré du Ciel d'y faire le métier d'Espion ; ce que les Monomotapiens ayant reconnu, ils pendirent le saint Homme, & depuis ce temps-là personne ne s'avisa d'aller en ce pays pour le même sujet. *V. l'Hist. des Jésuites, tom. 2. pag.* 24. SACH. *Lib.* 5.

(*c*) Le Pere *Gombar*, Recteur des *Jésuites* de *Montepulciano* en Toscane, ayant été convaincu de s'amuser à *certain petit jeu assez commun en Italie*, fut honteusement chassé de ladite Ville par les habitants, ainsi que tous les Jésuites qu'il avoit sous ses ordres ; ce qui est bien dur assurément. *V. l'Hist. Jésuitique, pag.* 262. — SACHIN. *Lib.* 5. *N°.* 107 *& suivant.*

(*d*) L'amour que la Société a toujours eu pour son prochain, poussa les *Jésuites* de *Séville* à tirer à eux l'argent de plusieurs personnes, nommément d'une grande quantité d'ouvriers & d'artisans, & cela sous prétexte de faire valoir cet argent. Lorsqu'ils se virent une somme d'environ

nez de S. Mariana, à Badajox (*a*); — l'Echine de S. Santarel, à Lorca (*b*); — les Ongles de S. Suarès, à Pénaflour (*c*); — & le Nombril de S. Lorrin, à Séville (*d*).

46000 Ducats, le Pere *Pierre d'Aviles*, Provincial de l'Andalousie, qui savoit que l'argent est l'hameçon avec lequel le Dable tire les ames à lui, persuada à ses Confreres de faire banqueroute: ce qu'ils firent le plus joliment du monde. *V.* ILDEFONSE, Evêque de Malaga, *en son Théâtre Jésuitique, pag.* 378.

(*a*) Le Parlement de *Paris*, toujours prêt à interpréter les choses à rebours, fit brûler les Œuvres de *Mariana*, parce que ce bon Pere y avoit dit quelque part, que le *Régicide est une action digne de louange, glorieuse, héroïque, & qu'il gemissoit qu'il y en eût si peu qui se portassent à une démarche si généreuse. V.* M. DE THOU, *tom.* 15 *pag.* 111 & 112.

(*b*) Le 13 Mars 1626, les Œuvres du Pere *Santarel* furent brûlées par arrêt du même Parlement, & à peu près pour la même bagatelle. *Collatio Judiciorum, pag.* 204, 205.

(*c*) Le 26 Juin 1614, les Œuvres du Pere *Suarès* furent brûlées par arrêt du même Parlement; & toujours pour la même chose. *V. ubi sub.*

(*d*) Le Pere *Lorrin* étoit un homme terriblement porté pour le bien de la Religion & pour le repos de l'Etat. L'on en peut voir un échantillon dans son *Commentaire sur le Psaume* 105,

Là nous entrerons à l'Hôpital pour nous repoſer pendant quelques jours, & nous réciterons tous les matins les quinze Oraiſons de Sainte Brigitte, pour que nous continuiions notre pélerinage en ſanté.

De Seville nous irons viſiter le Pancréas de S. Guerret, à Lebrixa (*a*); — la Rate de S. Gonthieri, à Monda (*b*); — les Feſſes de S. Boitet, à Grenade; — la Barbe de S. Comolet, à Guadix (*c*); —

---

où après avoir loué l'action de *Phinès* qui tua *Zambri* & *Coſbi*, il rapporte ces Vers de *Seneque*.

——— *Victima haud ulla amplior*
Poteſt, magiſque opima mactari Jovi,
Quam Rex iniquus.

(*a*) Le Pere *Guerret*, Profeſſeur du Bienheureux *Jean Chatel*, fut banni de la France, pour avoir enſeigné qu'on peut tuer les Rois. *V.* MEZERAI, *Abrégé Chron. pag.* 436 *& ſuiv.*

(*b*) Le Pere *Gonthieri* eut le courage dans un de ſes ſermons d'exhorter *Henri IV*, à exterminer tous les Huguenots; mais ce Prince, encore Hérétique dans l'ame, négligea malheureuſement un avis ſi ſalutaire. *V.* M. DE THOU, *Tom. XV. pag.* 85.

(*c*) Les Peres *Boitet* & *Comolet* furent les glorieuſes trompettes de la ſainte Ligue. Le Pere *Comolet* prêchant un jour à *St. Barthelemi*, crioit

l'Oreille de S. Aubigny, à Lorca (*a*); — le Fémur de S. Guignard, à Murcie (*b*); — l'Epiglotte de S. Varade, à Valence (*c*); — la Groſſe-Dent de S. Alagon, à Tortoſe (*d*); le Sabre de S. Ignace, à Mon-

---

dans le ſaint enthouſiaſme qui l'agitoit: *Il nous faut un Aod; fût-il Moine, fût-il Soldat, fût-il Berger, il nous faut un Aod.* Peu de temps après, il vint un Moine qui fut cet Aod. *V. la ſeconde apologie pour l'Univerſité de Paris, pag.* 169 *&* 170. item *le Recueil touchant l'Hiſt. du Pere* JOUVENCI, *pag.* 222.

(*a*) Le Bienheureux Pere *d'Aubigny* fut le Confeſſeur de *Ravaillac*, & le Confident de ſes Révélations. *V. la fin des Mémoires de* CONDÉ & *les Mémoires de* SULLY.

(*b*) Le Pere *Guignard* s'étoit amuſé à faire quelques petits Libelles contre *Henri III* & *Henri IV*, & à ſoutenir certaines propoſitions qu'on appelloit *exécrables*. Pour cela il fut pris, empriſonné, pendu & écartelé. La Société perdit en lui un des meilleurs ſujets qu'elle eût alors. *V. la Chron. novennaire, p.* 433 *& ſuiv.* — MEZERAI, *Abrégé Chron. Tom III. pag.* 417.

(*c*) Le Pere *Varade*, en vertu de ſon miniſtere, bénit & encouragea *Barriere* pour aſſaſſiner *Henri IV*; mais le mal-adroit manqua ſon coup. *V. Jus Reg. p.* 334.

(*d*) Le Pere *Alagon* étoit l'homme du monde le plus généreux; il promit un jour 50000

ſerat (*a*) ; & le Prépuce de S. Girard , à Toulon (*b*).

De Toulon nous nous embarquerons pour Naples ; où après avoir vu la liquéfaction du Sang de Saint Janvier , nous irons viſiter les Sourcils de S. Marao, à Bénevent (*c*) ; — les Paupieres de S. Guiot,

---

écus & la Grandeſſe d'Eſpagne au Capitaine *La Garde* , pour aſſaſſiner le même Prince. Factum *du Cap. la* GARDE , au 4e. *volume de* L'ETOILLE.

(*a*) Tout le monde ſait que *S. Ignace* pendit ſon épée & ſon poignard à un des piliers de la Chapelle de la Vierge à *Montſerat* , le jour qu'il ſe voua ſon Chevalier.

(*b*) L'édifiante Hiſtoire du Bienheureux Pere *Girard* , & de ſa chere fille la *Cadiere*, eſt aſſez connue.

(*c*) *Cam-hy* , Empereur de la Chine, eut 9 fils. Il déſigna le quatrieme , nommé *Yum-cim* , pour ſon ſucceſſeur. Le Pere *Morao*, mécontent d'une diſpoſition ſi contraire aux louables projets qu'il avoit dans la tête, fit révolter le neuvieme fils de cet Empereur contre ſon frere *Yum-cim*. Mais le Diable , qui eſt toujours aux aguets pour traverſer les plus ſaintes entrepriſes , fit échouer celle-ci : le Pere *Morao* fut pris & martyriſé , ainſi que le Prince qu'il vouloit mettre ſur le trône. *V. les Lettres de M. Fabre , Protonotaire Apoſtolique ; & les Anecdotes de l'état de la Religion à la Chine. Ch. V. & ſuivant.*

à Capoue (*a*); — & le Gosier de S. Boddens, à Ostie (*b*). — Puis nous irons à Rome faire notre priere sur le Tombeau du St. Prélat Tongarini, & baiser la pantoufle du S. Pere. De Rome nous passerons en Terre-Sainte : nous irons à Nazareth, à Bethléem, à Jérusalem, à Capharnaum & à la Mecque. Delà nous reviendrons à Constantinople, où nous demanderons au Kislar-Agasi, s'il n'auroit point entendu parler de Rachel. De Cons-

---

(*a*) *François Martel*, Prêtre de la Paroisse *d'Entrean* prés de *Dieppe*, convaincu d'avoir voulu attenter à la vie de *Louis XIII.* par les conseils du Pere *Guyot*, ainsi que de quelques autres petites fredaines, fut condamné par le Parlement de *Rouen* à être brûlé vif; ce qui fut exécuté. Le Révérend Pere *Guyot* auroit certainement subi le même sort, mais il se sauva. *V. l'Examen des 4 Actes, édit. de Paris*, 1643.

(*b*) L'an 1638, le Pere *Boddens*, Recteur des *Jésuites* de *Maestricht*, le Pere Procureur de la même maison, le Pere Gardien des *Récolets* & un Brasseur de Bierre, nommé *Landsman*, fâchés de voir cette Ville au pouvoir des Hérétiques, entreprirent de la livrer aux Espagnols; mais ayant été malheureusement découverts, les deux *Jésuites* & le *Récolet* furent décapités, & *Landsman* pendu. *V. l'Hist. des Pays-Bas. Tom.* 1 *p.* 289.

tantinople nous viendrons à Veniſe : nous y ſaluerons le Juif Eléazar, & nous y ferons une confeſſion générale pour nous mettre en état de finir dignement notre pélerinage. De Veniſe nous viendrons à Belluno, viſiter la Mâchoire inférieure du Patriarche Buſenbaum (*a*) ; — la Verrue de S. Criminal, à Inſpruck (*b*) ; — le Tibia de S. Perſonni, à Landsberg (*c*) ; — le Goſier de S. Holte, à Ausbourg (*d*) ; — la

---

(*a*) L'Hiſtoire du Patriarche *Buſenbaum* & de ſon Commentateur *La Croix*, eſt trop connue, pour être miſe ici.

(*b*) Le Pere *Criminal* étoit auſſi vaillant Soldat, que zélé Prédicateur : il ſe mit à la tête de ceux de *Romanacor* aux Indes, pour forcer les *Badages* à embraſſer l'Evangile ; mais malheureuſement pour lui & pour la Religion, il fut tué au premier combat qu'il donna contre ces Infideles. ORLAND. *No.* 112.

(*c*) Le Pere *Perſonni*, déguiſé tantôt en ſoldat, tantôt autrement, parcouroit les maiſons des Catholiques en Angleterre, pour les exhorter à favoriſer les projets du Pape *Pie V* & du Roi d'Eſpagne contre ce Royaume. C'eſt bien dommage que ces ſaintes entrepriſes ne réuſſirent pas : il en ſeroit réſulté un bien infini pour la Catholicité. *V.* RAPIN THOIRAS, *Tom. VI, p.* 300 *& ſuivant.*

(*d*) Le Pere *Holte* avoit perſuadé un nommé *Patrice*

— la Savate de S. Walpold, à Strasbourg (*a*); la Mouſtache de S. Briant, à Landau (*b*); le Crane de S. Kervin à Nancy (*c*); l'Index de S. Campian, à Toul (*d*); — le Gigot de S. Teſmond, à Metz (*e*); — la Rotule de S. Gerard, à Verdun (*f*); — la Veſſie de St. Oldecorne, à Sedan (*g*); & la Freſſure de St. Garnet, à Méſieres (*h*). Puis ayant fait à Rheims une

---

Patrice Culen & d'autres Anglois, d'aſſaſſiner la *Reine Eliſabeth*; il les avoit même confeſſés & communiés pour les encourager davantage; mais le coup manqua; & ces confeſſions & communions furent en pure perte *V. Act. in Prodit. p.* 59. *& ſuivant.*

(*a*) Le Pere *Richard Walpold* avoit engagé *Edouard Squirre*, d'empoiſonner la même Princeſſe; mais cet *Edouard Squirre* ne fut pas plus adroit que *Patrice Culen* & ſes Compagnons. *V. le Catéchiſme de* PAQUIER, *p.* 212, *&c.*

(*b*) (*c*) (*d*) Les Peres *Briant*, *Kervin* & *Campian* voulurent auſſi attenter à la vie de cette Princeſſe; mais ils ne réuſſirent pas mieux qu'*Edouard Squirre* & *Patrice Culen*: ils furent martyriſés le 1er Décembre 1581. *V.* M. DE THOU, *Tom. VIII*, *pag.* 541 & 542.

(*e*) (*f*) (*g*) (*h*) Voici le plus beau coup de Jéſuite que l'on ait jamais vu. C'eſt la Conjuration des Poudres. Mais ce coup ayant manqué, comme bien d'autres, les Jéſuites *Oldecorne* & *Garnet*, qui y avoient participé, furent

Neuvaine à la Sainte Ampoule, nous viendrons attendre ici que le Ciel ait pitié de nous en faveur de notre dévotion.

C'eſt fort bien dit, Seigneur Diego, dis-je à l'Eſpagnol; mais il me ſemble que vous pourriez bien nous tirer de la miſere, ſans avoir obligation à une Kirielle de Saints du Calendrier des Jéſuites. Vous êtes encore jeune, diſpos, vigoureux; eſſayez de vous remettre à faire quelques ſauts de carpe, quelques tours de force, quelques équilibres, &c. Vous ſavez que le Paillaſſe de la grande troupe de la Foire, va quitter pour entrer chez les Peres de l'Oratoire; pour le peu que vous approchiez de ce que vous dites avoir ſu autrefois, je vous garantis ſa place. — Par Sainte Armelle! tu dis vrai, répondit Diego. — En même-temps il étendit la couverture de notre grabat au milieu du taudis, ſe mit à faire quelques cabrioles, quelques moulinets, quelques gambades, & me dit: Comment trouves-tu cela, Jérôme? — Tout au mieux, Seigneur Die-

---

pendus & éventrés, & leurs Confreres *Teſmond* & *Gerard* ſe ſauverent, de peur qu'on ne leur jouât le même tour. *V.* MEZERAI, *Abrégé Chron. Tom. III. p.* 522. — M. DE THOU, *& les Act. inprodit. p.* 273, *&c.*

go, répondis-je : si les Convulsionnaires de S. Pâris en savoient faire autant, l'incrédulité seroit plus rare. — O l'incomparable ! ô l'admirable ami Jérôme ! s'écria Diego, tu viens de me faire penser à une chose. Je veux avoir aussi des convulsions, moi : il n'y a point de mal à cela : c'est pour la gloire de Dieu, pour confondre l'incrédulité des impies, & chasser la misere qui va nous égorger. Le Recteur des Jésuites de Saragosse m'a toujours dit qu'on méritoit doublement lorsqu'on savoit concilier la Religion avec ses intérêts. En voici l'occasion, mon cher Jérôme, ne la laissons pas échapper.

Le lendemain, Diego prit deux béquilles, & se traîna sur le tombeau du Bienheureux Paris dans le Cimetiere de S. Médard. Il n'y est pas un quart d'heure que d'horribles convulsions le saisissent : il fait des grimaces & des contorsions effroyables : les assistants saisis d'admiration s'écrient : Miracle ! miracle ! l'Eglise & les environs se rempliſſent d'un peuple innombrable : c'est à qui verra, à qui touchera le Seigneur Diego : — Serviteur de Dieu, lui crie-t-on, y a-t-il long-temps que vous êtes affligé ? — Il y a quinze ans, répond-il, en continuant ses cabrioles. — Que vous êtes heureux ! ajoute-t-on, vous

ne viendrez point ici huit jours ſans être entiérement guéri.

Lorſque la ſcene fut finie, & que la foule du monde fut diſſipée, Diego revint au logis, jetta ſes deux béquilles, & me dit : Mon cher Jérôme, je n'ai fait de ma vie de pareils ſauts : je croyois avoir cinq légions de Diables dans le corps, tant le zele de notre ſainte Religion m'animoit. Cependant cette affaire fait grand bruit, & je ne ſais.... Il prononçoit ces mots lorſque le Sieur Chaulin, Prêtre & Docteur en la Faculté de Théologie, arriva. Le ſaint homme ſauta au cou de Diego en verſant un torrent de larmes, & lui dit : Mon cher frere en Jeſus-Chriſt, béni ſoit le moment qu'il a plu au Ciel de vous inſpirer de venger l'honneur de la Religion par une très-ſainte, très-licite & très-pieuſe fraude. Continuez, je vous prie, ne démentez point votre premiere démarche ; attendez tout de la bénédiction de Dieu, de la protection de S. Auguſtin, & de la reconnoiſſance des hommes : en même-temps il lui donna une bourſe de vingt louis. — Adieu, ajouta-t-il, ſouvenez-vous de vous trouver guéri dans huit jours, & de faire place à d'autres.

Lorſque le Prêtre Chaulin fut parti,

peu s'en fallut que les convulsions ne me prissent à mon tour. Mais c'eût été de ces convulsions occasionnées par la joie qu'un malheureux ressent, quand il passe inopinément du plus triste état à une situation heureuse & inespérée.

Diego, plus persuadé que jamais de la sainteté & de l'utilité de l'action, continua la huitaine sur le même ton, se surpassa le huitieme jour, jetta ses deux béquilles, & marcha aussi droit qu'il eût jamais fait.

A la vue du prodige, les exclamations recommencent; Diego publie que sa confiance au Bienheureux Pâris l'a amené de Bilbao en Biscaye : le Vinaigrier, le Fossoyeur & vingt autres personnes attestent de l'avoir connu impotent depuis qu'il est à Paris : deux cents autres témoins certifient de la réalité de ses convulsions & de sa guérison : procès-verbaux, & autres actes juridiques sont dressés sur le tout : l'admiration, le zele & la dévotion du peuple redoublent : la foule des paralytiques & des culs-de-jatte devient innombrable sur le sépulcre du Diacre : le Prêtre Chaulin apporte vingt autres louis, & y joint les remerciements de tous les Appellants & Réappellants de France : Diego & moi allons loger dans

le Quartier du Palais-Royal; & nous retrouvons le Compere Mathieu dans un bordel de la rue du Chantre.

CHAPITRE VII.

Le Compere Mathieu raconte ce qui lui eſt arrivé depuis ſon enlevement. Il rencontre ſon Condiſciple Whiſton. Entretien qu'ils ont enſemble.

AUſſi-tôt que Diego eut reconnu le Compere il ſe jetta à ſes pieds, & s'écria de toutes ſes forces : — O mon bienfaiteur ! ô le plus célebre, le plus honnête de tous les Philoſophes de la terre ! eſt-ce vous ou votre Ange-Gardien que je vois? .... oui, c'eſt vous... ah ! mon cher Jérôme ! le Ciel nous a rendu notre pere..... O mon maître ! apprenez nos peines & notre bonheur.

Lorſque ce maudit Exempt, avec ſes deux Sergents, ſes trois Records & ſes ſix Pouſſe-culs, vous eût enlevé ainſi que votre caſſette, nous nous trouvâmes, le pauvre Jérôme & moi, les plus affligés de tous les hommes. Je réſolus dès ce triſte moment de parcourir l'Eſpagne, l'Italie, la

Paleſtine, l'Arabie, la Turquie & l'Allemagne, pour conjurer les plus grands Saints du Paradis de vous rendre à nos vœux, & nous préſerver de la miſere effroyable qui alloit nous attaquer. Mais il étoit écrit que nous vous reverrions, & que nous éviterions cette miſere que nous craignions, ſans faire un ſi long voyage.

Je devins boîteux, paralytique, enſorcelé, par zele de Religion: en récompenſe, je fus redreſſé, guéri, admiré, remercié, enrichi; & vous m'êtes rendu, ô l'archi-Patriarche de la Philoſophie! — A ces mots, Diego s'arrêta, & demeura proſterné aux pieds du Compere en pouſſant des ſoupirs épouvantables.

Les exclamations, la poſture, les ſoupirs & la figure de l'Eſpagnol effrayerent tellement les deux Nymphes & une Vieille qui étoient-là, qu'elles s'enfuirent dans le grenier de la maiſon. Le Compere Mathieu qui ne comprenoit rien au diſcours de Diego, remit à un autre jour pour raſſurer les fugitives, vint à notre nouvelle demeure, où après avoir entendu le récit de l'aventure de S. Médard, il nous conta ainſi la ſienne.

L'Exempt m'ayant arrêté, comme vous ſavez, me fit entrer dans un Fiacre qui

l'attendoit dans la rue ; se mit à côté de moi ; deux de ses Records qui tenoient ma cassette & mes papiers s'assirent vis-à-vis ; deux Pousse-culs monterent derriere la voiture. Quelques minutes après notre départ, j'entendis un cri, & le fiacre s'arrêta. Cinq hommes masqués ayant l'épée à la main se présenterent à la portiere, & nous firent mettre pied à terre. L'Exempt, qui étoit un Spadassin, voulut raisonner, on le tua : l'un des Records voulut se mutiner, on l'écrasa ; l'autre voulut le défendre, on l'égorgea ; un Pousse cul voulut crier, on l'étrangla ; son camarade, plus prudent, se sauva ; les étrangers m'ayant examiné se sauverent à leur tour ; & comme le Guet, que le peuple appelloit de toutes ses forces, alloit arriver, je pris le parti de les suivre sans avoir eu le temps de ramasser ma cassette.

Assurément, dis-je au Compere, vous devez votre délivrance à la méprise de ces cinq personnes masquées. — Pour moi, dit Diego, je l'attribue à un miracle : il n'est point naturel que cinq hommes attaquent, au milieu de Paris, un Fiacre contenant un Exempt, deux Records, trois Pousse-culs, un Philosophe & une cassette. Ce n'est point la premiere fois que le ciel prend visiblement la défense de la vertu

& de l'innocence opprimées. Je ſoutiens donc que les libérateurs de mon maître étoient au moins les cinq Freres Machabées. — Le Compere ſe mit à rire de l'expreſſion de l'Eſpagnol, & continua ainſi :

Ayant couru environ un quart-d'heure, je me trouvai près de la Place-Vendôme. Comme je n'étois point pourſuivi, j'entrai dans un café pour réfléchir ſur le parti que j'aurois à prendre dans cette extrêmité. Il n'étoit point prudent d'aller vous retrouver, il ne l'étoit pas davantage de vous faire dire de venir chercher la moitié de dix piſtoles que j'avois dans ma bourſe : je réſolus donc de louer un cabinet dans ce quartier, en attendant l'occaſion de travailler à notre réunion. Depuis ce temps-là, je demeurai caché dans ma retraite, & je n'en ſortis qu'hier au ſoir pour aller chez un frippier troquer l'habit brun que j'avois lorſqu'on m'arrêta, contre le ſur-tout rouge dont vous me voyez vêtu.

En revenant de chez le frippier, la curioſité me prit d'entrer dans le même café pour écouter ſi l'on ne parleroit point de mon aventure. Je n'y fus pas deux minutes, que les deux Sergents qui avoient aidé à m'arrêter entrerent, & ſe mirent

à jouer une partie d'échecs sur la table contiguë au coin où je m'étois tapi : de sorte que je ne pouvois sortir sans déranger l'un ou l'autre de ces deux hommes. Pour comble de malheur, l'un deux ne manquoit point un coup d'échec qu'il ne ne s'en plaignît à moi : Que pensez-vous de ma bévue ? me disoit-il à tout moment, je suis presqu'aveugle aujourd'hui ; je ne vois les coups que lorsqu'ils sont passés. Jugez de ma contenance en pareil cas, & du besoin que j'avois de toute ma Philosophie pour m'empêcher de me trahir moi-même. Lorsque la partie fut finie, l'un de ces Messieurs dit à son Camarade : Es-tu sûr que c'est lui ; & qu'il est sorti ce soir de son logis ? — Oui, répondit l'autre ; un de mes émissaires l'a reconnu : il porte encore le même habit brun, qu'il avoit lorsqu'il fut arrêté. J'ai posté quatre de mes gens pour le guetter ; aussitôt qu'il sera rentré, nous en serons avertis. Il faut avouer, continua-t-il, que ce scélerat eut un bonheur particulier de ce que les amis d'un certain Marquis de Barjolac, qu'on devoit conduire à la Bastille ce jour-là, ont pris l'une des voitures pour l'autre. Mais il n'a pas su profiter de sa bonne fortune, puisqu'il a l'imprudence de demeurer dans Paris, où, com-

me tu fais, tout se découvre. Sa bêtise lui coûtera cher : car le moins qui puisse lui arriver pour les libelles abominables qu'il a composés contre la Cour & le Gouvernement, sera le fouet & les galeres : & s'il est vrai qu'il a pour ennemis certaines femmes de condition qu'il a tournées en ridicule, & tous les gens d'Eglise qu'il a turlupinés, il est perdu sans ressource. — Après avoir fini cet épouvantable discours, les deux Sergents se leverent pour aller écouter quelques nouvelles qui se débitoient à l'autre bout du café, & je profitai de ce moment pour m'évader.

Lorsque j'ouvrois la porte pour sortir je me sentis tout-à-coup arrêter par le bras. Je faillis de m'évanouir de frayeur : mais ayant levé les yeux, je vis mon condisciple Whiston qui venoit de me reconnoître, & qui étoit fort surpris de l'état où il me voyoit. Je lui dis que la chaleur excessive qu'il faisoit dans ce café m'avoit incommodé.

Whiston étant sorti avec moi, me mena à son auberge, & me retint à souper. Je lui demandai ce qui l'amenoit à Paris. Il me dit qu'il avoit acheté une compagnie de Dragons, & qu'il étoit en route pour aller joindre son Régiment. Après quel-

ques autres propos assez indifférents, l'on servit. Whiston mangea beaucoup; pour moi, je ne mangeai guere. S'étant apperçu de mon peu d'appetit, & de la profonde mélancolie où j'étois plongé, il s'informa de ce qui pouvoit me chagriner. Je lui contai sans déguisement toutes mes aventures : je lui fis une description pathétique des préjugés dont le monde est imbu, des maux que ces préjugés entraînent après eux, de la honte dont ils couvrent la raison humaine, de l'intolérance des Ecclésiastiques, de la tyrannie des loix, & des obstacles infinis que l'on oppose à la liberté de penser, & à la vraie Philosophie.

Whiston m'écouta sans m'interrompre d'un seul mot. Mais lorsque j'eus fini de parler, il me dit : Mon cher condisciple, je ne puis trop vous plaindre de ce que vous êtes atteint de cette folie épidémique, qui fait consister la vraie Philosophie à déclamer sans cesse contre les mœurs, les usages, la Religion, les loix de votre nation, & de tous les Peuples policés. Vous avez cru qu'il n'y a point d'autre gloire que la bruyante & funeste réputation d'avoir secoué le joug des préjugés, ou plutôt de toute bienséance & modération. Vous avez dit en vous-mê-

me : Philoſophons ; & vous avez pris un vain fantôme pour la vraie Philoſophie. Vous vous êtes plaint de ce que votre façon de penſer effarouchoit les eſprits des Eccléſiaſtiques & des Magiſtrats ; & ils ne ſe ſont effarouchés que du fantôme que vous avez embraſſé pour la vérité. Vous n'avez point conſidéré qu'en criant contre l'intolérance, vous deveniez intolérant vous-même ; qu'en peſtant contre la tyrannie des Loix, vous frondiez ouvertement ce qui fait votre ſûreté & votre appui ; qu'en vous roidiſſant contre les préjugés, les uſages, vous embraſſiez un ſyſtême qui entraîne après lui plus d'abus & plus de maux, que toutes ces choſes dont vous vous plaignez ſi haut. Ignorez-vous encore qu'il eſt de la nature des choſes d'ici-bas d'être imparfaites, ou de nous paroître telles? Que diriez-vous d'un homme qui s'emporteroit contre le débordement des rivieres, & qui voudroit s'oppoſer à l'intempérie des ſaiſons? Vous avez dit : La véritable force d'eſprit conſiſte dans la liberté de penſer. Je le crois avec vous : mais c'eſt à cette ſeule liberté qu'il faut ſe borner. Si l'on veut goûter cette paix de l'ame, cette tranquillité d'eſprit, qui font le bonheur de la vie, l'on doit ſupporter les défauts

de ſes ſemblables, les plaindre s'ils ont des ridicules, les éclairer s'il eſt poſſible (*a*) : l'on doit éviter la ſatyre, l'aigreur, les reproches, les emportements, la raillerie, qui ſont la ſource de la haine & de la diſſention, & qui ne peuvent que remplir nos jours de douleur & d'amertume. La Religion, les Loix de chaque pays ſont ce qu'elles ſont ; ſi elles apportent quelque déſordre (*b*) réel ou ap-

---

(*a*) *Impellimur autem natura ut prodeſſe velimus quam plurimis, in primiſque docendo, rationibuſque prudentiæ trahendis.* CICERO, de Finib. bon. & mal. *Lib. III. Cap. VIII.*

» La nature nous porte à ſouhaiter de rendre » ſervice à autant de gens que nous pouvons, » ſur-tout en les enſeignant, & en les inſtruiſant de la maniere dont ils doivent ſe conduire ".

(*b*) Il y a certains maux dans la République qui y ſont ſoufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui ſont tels ſeulement par leur établiſſement, & qui étant dans leur origine un abus ou mauvais uſage, ſont moins pernicieux dans leurs ſuites & dans la pratique, qu'une Loi plus juſte, ou une Coutume plus raiſonnable. L'on voit une eſpece de maux que l'on peut corriger par le changement ou par la nouveauté, qui eſt un mal fort dangereux. Il y en a d'autres cachés & enfoncés comme des ordures dans

parent, elles cauſent d'ailleurs tant de bien, qu'elles ſeront toujours un objet reſpectable aux yeux d'un honnête homme. Nous ne ſommes point dans ce monde-ci pour clabauder, piailler ou contrôler : nous ſommes venus pour agir. Agiſſons donc : mais agiſſons de ſorte que nos actions nous ſoient glorieuſes, utiles, & qu'elles profitent également à nos freres (*a*), avec leſquels la nature a voulu que

---

une caque, je veux dire, enſevelis ſous la honte, ſous le ſecret & dans l'obſcurité ; on ne peut les fouiller & les remuer qu'ils n'exhalent le poiſon & l'infamie. Les plus ſages doutent quelquefois s'il eſt mieux de connoître ces maux, que de les ignorer. L'on tolere quelquefois dans un Etat un aſſez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux ou d'inconvénients qui tous ſeroient inévitables & irrémédiables. Il ſe trouve des maux dont chaque particulier gémit, & qui deviennent néanmoins un bien public, quoique le public ne ſoit autre choſe que tous les Particuliers. Il y a des maux perſonnels, qui concourent au bien & à l'avantage de chaque Famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou déshonorent les Familles, mais qui tendent au bien & à la conſervation de l'Etat. LA BRUYERE, *Caracteres & mœurs de ce Siecle. Chap. X, du Souverain &c. Tome I. pag.* 455, *éd. d'Amſterdam.* 1731.

(*a*) *Nec poteſt quiſquam beate degere, qui ſe*

nous vivions. Enfin, si en agissant, l'idée nous prend quelquefois de philoso-

---

tantum intuetur, qui omnia ad utilitates suas convertit : alteri vivas oportet, si vis tibi vivere. SENEC. *Epist. XLVIII.*

» Il est impossible de vivre heureux lorsqu'on » rapporte tout à soi-même, & à son intérêt » particulier : il faut contribuer au bien-être » d'autrui si l'on veut procurer le sien propre ".

Sed quoniam (*ut præclarè scriptum est à* PLATONE) *non nobis solùm nati sumus, ortusque nostri partem Patria vindicat partem Amici : atque* (*ut placet* Stoïcis) *quæ in terris gignuntur ad usum Hominum omnia creari, homines autem hominum causâ esse generatos, ut ipsi inter se, aliis alii prodesse possent : in hoc naturam ducem debemus sequi, communes utilitates in medium afferre, mutatione officiorum, dando, accipiendo : tum artibus, tum operâ, tum facultatibus devincire hominum inter homines Societatem.* CICERO *de Offic. Libr. I. Cap. VII.*

» Parce que (comme dit admirablement *Platon*), » nous ne sommes pas nés seulement pour nous- » mêmes, mais encore pour notre patrie & pour » nos amis : & que suivant la pensée des *Stoï-* » *ciens*, si toutes les productions de la Terre » sont toutes pour l'usage des hommes, les hom- » mes eux-mêmes ont été faits les uns pour les » autres; c'est-à-dire pour s'entr'aider; nous de- » vons tous, en suivant le dessein de la Natu- » re, mettre chacun du notre dans le fond de » l'utilité commune, par un commerce récipro- » que d'offices & de services, & employer non- » seulement nos soins & notre industrie, mais

pher, que ce ſoit d'une maniere à ne point avilir ni dégrader la vraie Philoſophie, cette ſcience auguſte & reſpectable, qui a été donnée aux hommes pour éclairer leur eſprit, pour nourrir leur ame, & non pour y trouver la ſource de leurs malheurs.

Ne croyez point toutefois que je veuille m'ériger ici, en contrôleur de votre façon de penſer & de vos actions. N'attribuez tout ce que je viens de vous dire, qu'au zele ardent que j'ai de rendre à la vertu, à la ſociété, un homme qui a beaucoup d'eſprit & de grandes diſpoſitions. Je ne ſais ni prêcher ni catéchiſer, je ne ſais que donner des conſeils, & faire

---

» nos biens mêmes, à ſerrer, pour ainſi dire, » de plus en plus les nœuds de la ſociété humai- » ne ".

Καὶ γὰο ὄφιν, εἰ δυνατὸν ἦν, καὶ ἀκοὴν χρῆσαι καλῶς εἶχεν ἑτέρῳ καὶ νὴ Δία τὴν φρόνησιν καὶ τὴν ἀνδρείαν μέλλοντας αὐτοὺς καθεύδειν καὶ ἡσυχάζειν. PLUTARCH. *Symp. Lib. VII. Quæſt. IV. pag.* 703. B. C. *Tom. II. édit. Wech.*

» S'il étoit poſſible que quand l'on va ſe cou- » cher & prendre le repos, les autres ſe ſer- » viſſent de notre propre vue, de notre ouie, » de notre prudence même, ou de notre Va- » leur, il ne faudroit pas leur en refuſer l'u- » ſage ".

du bien. J'ai environ cent piſtoles dans ma bourſe, je vous prie d'en accepter la moitié pour en faire tel uſage que vous jugerez à propos, juſqu'à ce que vous ayez trouvé le moyen de vous ſouſtraire aux recherches que l'on fait de vous, & que vous ſoyez en état de fournir à votre ſubſiſtance, en faiſant un emploi honorable de vos talents. Je pars demain matin. Si dans les recherches que vous pourrez faire pour vous procurer un établiſſement, vous avez beſoin de mon crédit, écrivez-moi : je ſuis tout à vous. — En finiſſant ces mots, Whiſton ſe leva, & ſans me donner le temps de le remercier de ſon préſent, il entra dans ſa chambre pour ſe coucher. — Comme je craignois que le lendemain avant ſon départ, l'envie ne lui reprît de me faire une ſemblable mercuriale, & que d'ailleurs je n'oſois retourner à mon logis, je fus me réfugier dans l'endroit où vous m'avez trouvé.

Prîtes-vous les cinquantes piſtoles, dit Diego au Compere? — Sans doute, répondit celui-ci. — Vous avez fort bien fait, reprit l'Eſpagnol. Votre condiſciple Whiſton ne pouvoit mieux payer la patience que vous avez eue d'écouter ſon impertinent diſcours. A-t-on jamais en-

tendu une morale pareille à la ſienne ? A ſon compte, il faudroit preſque ſe laiſſer cracher au viſage ; on ne devroit point ſe venger, ne tromper perſonne, lorſque c'eſt pour un mieux, ni perſécuter aucun hérétique ; il faudroit être Juif avec les Juifs, Turc avec les Turcs ; l'on devroit reſpecter les Loix, les uſages de tous les Pays, fuſſent-ils ceux des Marabous, des Chinois, des Maures & des Algonquins : l'on ſeroit tenu de reconnoître l'autorité des Souverains excommuniés par le Pape, &c. Oh ! ce n'eſt pas-là ce que le Recteur des Jéſuites de Saragoſſe m'a enſeigné. Ce Whiſton raiſonnoit comme un Officier, tel qu'il étoit : n'eſt-il pas vrai, Jérôme ? — Cela ſe peut, répondis-je. Cependant, ſauf l'avis du Compere, je croirois que ſon diſcours n'eſt rempli que de maximes à ſuivre : tant je ſuis borné !

CHAPITRE VIII.

Le Compere réſout de quitter Paris, & de partir pour la Hollande. Aventure qui lui arrive au moment de ſon départ. Son arrivée à Senlis.

LOrſque le Compere Mathieu nous eut fait le récit de ſon aventure, il nous dit que, puiſqu'il n'y avoit plus de ſûreté pour lui à Paris, il étoit réſolu d'aller en Hollande. Nous partîmes donc le lendemain matin. Mais à peine avions-nous fait 30 pas, qu'un homme vint regarder effrontément le Compere ſous le nez, le ſaiſit au collet, & lui d'un ton effrayant: JE T'ARRÊTE, DE PAR LE ROI. C'étoit un de ces maudits joueurs d'échecs, c'eſt-à-dire, un des Sergents qui cherchoient le pauvre Compere. Le Philoſophe fut déconcerté du compliment; mais s'étant remis dans la minute, il dit à cet homme: A quoi vous ſervira-t-il de m'arrêter? acceptez plutôt ving-cinq louis, que je vais vous donner, & faites ſemblant de ne m'avoir point vu. — Les vingt-cinq louis ayant fait ouvrir deux grands yeux au Sergent, il nous dit de le ſuivre dans un

cabaret voisin, où s'étant fait donner une chambre particuliere, il dit au Compere: Mon ami, j'ai le cœur si bon, je suis naturellement si compatissant, que du premier instant que je vous vis, j'ai senti la plus vive inclination à vous servir. Mais je ne pus le faire, attendu que j'étois en trop forte compagnie. Grace à Dieu! aujourd'hui, que je suis seul, je puis satisfaire un si louable désir, moyennant la petite reconnoissance dont vous venez de parler.

Il n'étoit point temps de marchander; il l'étoit encore moins de faire les mutins; une escouade du Guet qui étoit à quatre pas de-là auroit pu prendre part à la querelle : le plus court étoit de ne pas laisser refroidir le zele du Sergent, & de lui donner les vingt-cinq louis. Ce que le Compere fit à l'instant.

Le Sergent ayant ramassé & empoché cet argent, nous dit en se frottant les mains: Vous voyez, Messieurs, que je ne suis point de ces gens qui n'aiment que plaies & bosses, & qui ne font consister leur bonheur que dans le malheur d'autrui. Vous venez d'éprouver combien je suis compatissant; vous allez voir que je ne suis pas moins désintéressé. Holà, notre hôte, à déjeûner pour ces Messieurs.

Lorſque le déjeûner fut ſervi, le Sergent dit au Compere : Pour vous, Monſieur, je ne vous conſeille pas de ſortir d'ici avant que je vous en avertiſſe. Mes confreres vous eſpionnent aſſidument dans ce quartier, où l'on ſait que vous êtes encore malgré le riſque que vous avez couru avant-hier à côté de mon camarade & de moi. O, ſi nous vous euſſions vu alors ! vous étiez perdu ſans reſſource. Celui avec qui j'étois eſt un nouveau venu, en préſence duquel je me ſerois bien donné de garde de vous témoigner la moindre compaſſion. Tu Dieu ! dans notre métier il faut connoître ſon monde. Mais j'eſpere qu'avec le temps il prendra l'eſprit du corps, & qu'il ne ſera plus de trop lorſque quelqu'un de nous voudra avoir pitié d'autrui. — Le Compere remercia très-affectueuſement cet homme, & le régala de la bourde ſuivante.

Monſieur, par-tout ce que vous venez de faire pour moi, je ne doute point que vous ne ſoyez l'homme du monde le plus propre & le plus digne d'apprendre un ſecret, duquel dépendent mon bonheur & ma vie. — Parlez, dit le Sergent, vous vous confiez au ſilence même. — Sachez donc, reprit le Compere, qu'après avoir été délivré des griffes de défunt vo-

tre Exempt, par la mépriſe des amis du Marquis de Barjolac, je pouvois m'enfuir de Paris, m'exempter du riſque que j'ai couru, & des frayeurs continuelles que j'ai eues. Mais j'y ſuis retenu par des liens invincibles; l'amour m'attache à la jeune Comteſſe de Laſſy, le ſeul objet de ma tendreſſe & de mes vœux. — Cela ſe peut, dit le Sergent : mais quoique vous me paroiſſiez avoir beaucoup de mérite, je trouve une terrible différence entre votre condition & celle de la Comteſſe de Laſſy. — La différence n'eſt point ſi terrible que vous le croyez, reprit le Compere, tel que vous me voyez; je ſuis le fils & l'unique héritier du Marquis de Gourgnac, un des meilleurs Gentilshommes du Bas-Poitou, jouiſſant de plus de vingt mille livres de rente.

L'été dernier je vis pour la premiere fois mon aimable Comteſſe chez une de ſes tantes qui demeure dans notre voiſinage; & dès ce moment je ne ceſſai de l'aimer. Pendant quatre mois qu'elle fut chez cette tante, j'eus le temps de lui faire connoître mon amour, & le bonheur de le voir payé du plus tendre retour. Enfin, après nous être juré une fidélité inviolable, elle partit: & pour comble d'infortune, mon pere me déclara le même jour que

j'eusse à me déterminer à épouser la fille du Baron de Hochepot, notre voisin. La proximité des biens, certains intérêts de famille, la liaison étroite qu'il y avoit entre mon pere & le Baron, furent les raisons suffisantes pour conclure ce mariage à l'insu des parties les plus intéressées, c'est-à-dire de la Baronne & de moi. Comme mon pere n'est point de ces gens à contredire, qu'il est vif, emporté, hargneux, bourru, ivrogne, orgueilleux, tracassier, absolu, tel, en un mot, que la plupart de ces Gentilshommes sans éducation, qui n'ont d'autre qualité que celle de jurer, chasser, se saouler, plaider, estropier leurs Valets, battre leurs Gardes, ruiner leurs Fermiers, faire enrager Madame, engrosser ses femmes, & tyranniser leurs familles, je suppose que dans cette occasion la Baronne ne la fit pas non plus : outre qu'on la disoit amoureuse comme une chatte, je ne lui étois point indifférent. Mais qui auroit pu abandonner l'adorable Lassy ! & qu'elle différence, grand Dieu ! entre l'objet dont mon cœur avoit fait choix & celle qu'on me destinoit ! Ma chere Lassy est le chef-d'œuvre le plus parfait de la nature ; & la Baronne étoit borgne, chassieuse, bossue, tortue, boiteuse, lunatique, puante, mausfade, &

& pour surcroît, elle avoit le clitoris fait comme un cornichon, c'est-à-dire que ma future étoit hermaphrodite. Quand même je n'eusse point aimé la Comtesse, & que la Baronne eût été une personne accomplie, l'article du clitoris m'auroit entiérement révolté. Cependant mon pere ne m'eut point sitôt signifié sa volonté suprême, que je m'écriai en me jettant à ses pieds : O mon très-honoré pere ! béni soit l'heureux moment qui me procure l'occasion de vous prouver mon respect & mon obéissance ! Quoique j'aye senti de tout temps une secrette aversion pour le mariage, je vous fais un sacrifice de mon inclination, & j'épouse la Baronne tout-à-l'heure, s'il le faut. — Mon pere, pénétré de joie, m'embrassa pour la premiere fois de sa vie, & courut sur le champ chez le Baron, pour convenir du jour de la cérémonie.

Le bon-homme ne fut pas à une portée de fusil de la maison, que j'enfonçai la porte de son cabinet, & lui enlevai un sac de mille écus qui étoit sur son bureau. Après quoi je montai sur un cheval que je laissai à la premiere poste, & j'arrivai à Paris, où je me cachai si bien, que quelques recherches que l'on fît, on ne put me découvrir.

Mon premier ſoin après mon arrivée en cette Ville, fut de donner de mes nouvelles à ma Comteſſe, & de concerter des moyens de nous voir : ce qu'une de ſes Femmes & un Laquais nous faciliterent. Trois mois après, j'appris que mon pere étoit tombé dans une paralyſie incurable, que le Baron étoit devenu fou, & que ſa fille étoit morte d'un mal de rate.

Malgré un changement ſi favorable, je n'oſai retourner en Poitou, ni faire tenter d'obtenir mon pardon. Le Marquis de Gourgnac eſt un homme terrible & inexorable. Ce n'eſt que par ſa mort que je puis trouver un remede à ma ſituation, & me voir en état de donner la main à la Comteſſe de Laſſy.

Je vous ai dit, continua le Compere, que j'avois apporté un ſac de mille écus à Paris. Mais cette ſomme n'étant point aſſez conſidérable pour me faire ſubſiſter long-temps, ignorant d'ailleurs le moment où il plaira à mon pere de partir de ce monde, je pris le parti de ſubvenir à ma dépenſe en me faiſant Auteur. Comme je n'ai ni aſſez de talent, ni aſſez d'érudition pour entreprendre un Ouvrage ſavant, utile & ſenſé; qu'au reſte, cette ſorte de beſogne eſt très-longue; que, grace à l'eſprit du ſiecle, les Libelles & la Satyre

ſont aujourd'hui les Livres à la mode, les mieux payés, & qu'enfin j'ai l'eſprit naturellement cauſtique, je me mis à faire quelques petites pieces qui me rapporterent beaucoup d'argent, mais qui m'attirerent auſſi la diſgrace que vous ſavez. Voilà mon état; & ma réſolution eſt de m'y tenir: ſur-tout, ô mon bienfaiteur! s'il vous plaiſoit m'indiquer les moyens de pouvoir demeurer en cette ville, & d'écrire en dépit de la Police & de ſes recherches. Si cela ſe peut faire, je vous promets vingt piſtoles par mois, dont voici le premier d'avance.

Le Sergent non moins ſurpris & enchanté de la généroſité du Compere, que de ſa franchiſe & de ſa confiance, s'écria: Ah! mon cher Marquis! je n'y puis tenir. Oui, je ne me borne pas au petit ſervice que je viens de vous rendre; je réponds ſur ma tête du moindre trouble qui pourra vous arriver dorénavant. Je parlerai à qui il appartient (*a*); & dès demain vous pour-

(*a*) J'ai réfléchi cent fois ſur ces paroles du Sergent: *Je parlerai à qui il appartient*, &c. j'avoue que je n'ai jamais pu deviner à qui l'on pourroit parler à Paris, pour faire impunément des Libelles & des Obſervations ſur le Gouvernement.

rez courir impunément toutes les rues de Paris, moyennant que vous endoſſiez une ſoutane, & que vous prenniez le petit collet pour vous déguiſer. Non content de cela, pour le peu que votre pere tarde à partir de ce monde, je me fais fort de vous faire épouſer la Comteſſe de Laſſy en attendant qu'il meure. Je connois ici quelques Prêtres de mes amis, qui vous marieront à fort bon compte. Ce ſont de ces Eccléſiaſtiques honnêtes & déſintéreſſés, qui donnent les Meſſes à huit ſous, & qui ne ſe tirent d'affaire que ſur la quantité qu'ils en diſent, ou dont ils ſe chargent. Si vous avez beſoin de Notaire, de témoins, &c. c'eſt la même choſe, j'ai tout ſous la main & à un prix raiſonnable. Enfin, pour gage de ma parole, ainſi que pour ſceller les nœuds de l'amitié ſincere qui m'attache à votre perſonne, je vous prie de me faire l'honneur d'être le parrain d'un fils dont ma femme eſt accouchée la nuit derniere. — Mon Compere le Marquis accepta la propoſition : l'on but quelques raſades à l'heureuſe iſſue du compérage & de l'affinité future ; & le Sergent ayant promis qu'il viendroit chercher le Compere lorſqu'il ſeroit temps, partit pour aller à ſes affaires.

Lorſque nous nous vîmes ſeuls, je de-

mandai au Compere Mathieu ce qu'il attendoit de la fable ridicule qu'il venoit de débiter à cet homme, & auquel il avoit donné preſque le reſte de notre argent. — Je ne le ſais pas trop, me répondit-il. Comme la vanité, l'avarice & la gourmandiſe ſont trois paſſions qui ont beaucoup d'empire ſur les hommes, j'ai voulu prendre celui-ci par ce foible, en l'honorant d'une fauſſe confidence, en lui faiſant une largeſſe à laquelle il ne s'attendoit pas, & l'amener inſenſiblement à un certain point de débauche, où profitant du moment que le vin fît ſon effet, j'euſſe pu lui eſcamoter l'argent que je lui ai donné, & lui dire adieu ſans parler. Mais je vois que cette affaire prend un tout autre train; & Dieu ſait quelle en ſera l'iſſue. Cependant je ſuis réſolu de pouſſer la fortune juſqu'au bout. — Mon cher Maître, dit Diego, j'eſpere qu'avec le ſecours du Ciel nous ſortirons glorieuſement de ce pas: votre bon Ange ne vous a point inſpiré ſans ſujet l'hiſtoire que vous avez contée ſi naturellement au Sergent. Eh! comment n'en ſortirions-nous pas! puiſque les Sacrements s'en mêlent. — Malgré la criſe cruelle où nous nous trouvions, je ne pus m'empêcher de rire de l'expreſſion de Diego: & tout igno-

rant que je ſuis, je dis en moi-même qu'il falloit être bien idiot, bien ſuperſtitieux & bien Eſpagnol, pour parler ainſi.

Il étoit près de huit heures du ſoir, lorſque le Sergent rentra. Il pria le Compere de monter dans un carroſſe qu'il avoit amené, & nous invita, Diego & moi, d'en faire autant.

En arrivant au logis du Sergent, nous entendîmes un carillon qui nous fit croire qu'il y avoit quelque diſpute dans la maiſon. Mais étant entrés dans la chambre de l'accouchée, nous trouvâmes une demi-douzaines de femmes autour de ſon lit, dont la plupart étoient ivres, & qui parloient toutes à la fois.

Le Sergent dit à ſon épouſe : Mamie, certaines affaires que j'ai eues dans la journée, m'ont empêché d'aller prier ton frere le Chaircuitier de venir nommer notre enfant : en revenche, voici M. le Marquis de Gourgnac qui veut bien nous faire l'honneur d'être notre Compere. Je ſuis au déſeſpoir de ne pouvoir lui donner une commere de ſon rang : mais j'eſpere que M. le Marquis ne déſapprouvera pas le choix que j'ai fait de la fille de notre ami Thibaut le Guichetier. C'eſt une Demoiſelle, qui, par ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſon eſ-

prit, ne le cede en rien aux plus hupées de Paris.

La Sergente fut très-ſenſible à la grace que M. le Marquis de Gourgnac daignoit lui faire : ils ſe firent l'un à l'autre beaucoup de compliments : après quoi, & ſelon l'uſage reçu, le Compere fut obligé d'embraſſer non-ſeulement l'accouchée, mais encore toutes les voiſines ivres ou non ivres, le nouveau né, la Nourrice, la Sage-femme, la Garde-enfant, un Carme, une Laitiere, un Garçon Boulanger, tous parents de la maiſon, ainſi que trois ou quatre petits Sergentereaux, qui couroient par la chambre.

L'accolade étoit à peine finie, que la Commere arriva. Je puis dire que le Sergent n'avoit point flatté le portrait. Auſſi le Compere la lorgna-t-il d'un œil ſi philoſophique, que je jugeai qu'il eût mieux aimé contracter avec elle une affinité plus proche que le compérage.

Environ une demi-heure après l'arrivée de cette Demoiſelle, le Sergent pria le Compere de prendre le devant avec elle & l'enfant ; & ajouta qu'il alloit ſuivre. Après quoi il nous dit, à Diego & à moi : Mes amis, toutes les perſonnes que vous voyez ici ſont de la famille, & ne vous connoiſſent pas. Mais comme il

ſe pourroit faire que pendant mon abſence il vînt ici quelqu'un, de qui il eſt inutile que vous ſoyez vus, je vous prie d'entrer dans le ſallon voiſin, & d'y vuider une bouteille que je vais vous envoyer, en attendant notre retour. — La bouteille étant venue, il but un coup à notre ſanté : puis il entra dans un cabinet joignant, où après avoir mis les louis que le Compere lui avoit donnés, dans une boîte qui étoit ſur la cheminée, il ſortit, oublia la clef ſur la porte, & courut rejoindre ſon monde à l'Egliſe.

Lorſque nous fûmes ſeuls, Diego s'écria : O vous ! qui avez inſpiré à Judith le courage d'égorger Holoferne ! accordez-moi l'adreſſe & la fermeté de voler ce maudit Sergent. — Ayant fini ces paroles, il fit trois ſignes de Croix, dit ſon *in manus*, ouvrit la porte du cabinet, mit la boîte dans ſa poche, referma la porte, & fut jetter la clef dans le privé de la maiſon.

Lorſqu'il fut de retour, il me dit : Mon cher Jérôme, voici la moitié de la beſogne finie : prions maintenant S. Agatocle qu'il la conduiſe à une heureuſe fin. En même-temps il tira ſon chapelet, ſe mit à prier, & pria juſqu'à ce que le Sergent & ſon monde fuſſent de retour.

Quoique l'on ne tardât guere à ſervir le ſouper, j'eus le temps de conter l'aventure au Compere, & les frayeurs qu'elle me cauſoit; mais lorſqu'il eut appris que la clef étoit perdue, il me raſſura, & parut d'une humeur charmante pendant toute le temps que l'on fut à table, c'eſt-à-dire, toute la nuit.

Sur le minuit, l'Eſpagnol ſortit pour quelques néceſſités naturelles, & un moment après il pouſſa un cri éprouvantable: l'on courut voir avec de la lumiere s'il ne lui étoit point arrivé quelque malheur, & on le trouva tombé ſur le Carme qui exploitoit la Nourrice au pied d'un eſcalier; ce qui faillit de troubler la fête: mais le Sergent ayant dit que cela arrivoit aſſez fréquemment à ſon parent, & Diego n'ayant reçu d'autre mal qu'une égratignure au bout du nez, chacun reprit ſon train ordinaire; & le Sergent, qui n'avoit ceſſé de chanter depuis plus d'une heure, ſe mit à chanter de plus belle, & chanta tant, but tant, parla tant, que vers les trois heures il fallut l'emporter ivre ſur ſon lit.

Comme il étoit dans un état à ne s'éveiller de plus de ſix heures, nous demeurâmes juſqu'à ce qu'il fît jour. Alors ayant pris congé de la Compagnie, ainſi

que de l'Accouchée, nous sortîmes de Paris par la porte Saint-Antoine; puis prenant à gauche, nous tirâmes à vue de clocher, droit à Senlis.

CHAPITRE VI.

Arrivée du Compere Mathieu à Senlis. Rencontre d'un homme extraordinaire. Histoire de cet homme.

A Peine fûmes-nous dans les champs, que nous ouvrîmes la boîte. Mais quelle fut notre surprise & notre joie, lorsque nous y trouvâmes, outre les louis du Compere, pour plus de quatre mille écus de bijoux, tous fruits assurément de la pitié du Sergent. Cette découverte faillit de nous faire tourner la tête. Diego fit plus de trente cabrioles, & plus de soixante moulinets. Mais lorsque nous réfléchîmes que nous n'étions point encore hors de danger, nous modérâmes nos transports, & nous fîmes tant de diligence, que le soir nous arrivâmes à Senlis.

Etant entrés dans la premiere auberge, nous demandâmes à l'hôtesse ce qu'elle avoit à nous donner à souper? Elle ré-

pondit qu'elle n'avoit qu'un gigot de mouton, une poularde & ſix côtelettes, dont elle ne pouvoit même diſpoſer, parce qu'il étoit arrivé un étranger quelques moments avant nous, qui avoit retenu le tout pour lui ſeul. Le Compere Mathieu dit que cet étranger étoit fou ; qu'il y avoit de quoi manger pour ſix perſonnes, & qu'il prétendoit en avoir ſa part.

L'hôteſſe nous ayant conduits dans une chambre au bout de la cour, où étoit cet étranger, nous trouvâmes un gros & puiſſant homme, ayant le viſage plein & vermeil, la barbe noire, les yeux à fleur de tête, qui s'amuſoit à vuider quelques bouteilles en attendant le ſouper. L'aſpect de cet homme déconcerta un peu la philoſophie du Compere, qui étoit déterminé à lui demander hautement la moitié de la portion qu'il s'étoit deſtinée ; c'eſt pourquoi il ſe contenta de lui expoſer très-poliment le ſujet de ſa viſite. L'étranger fit d'abord quelques difficultés ; mais ayant appris que le Compere étoit Philoſophe, il nous accorda le plus galamment du monde de ſouper avec lui, à condition que l'hôteſſe chercheroit de quoi augmenter le ſervice de quelques plats.

Enfin l'heure du ſouper arriva, & chacun mangea de très-bon appetit. Au deſ-

ſert, l'étranger demanda au Compere, qui il étoit? Celui-ci dit qu'il étoit de Domfront, & le fils de Mathieu le Cordonnier. — Par la ventrebleu! s'écria l'étranger, tu es mon neveu; ta mere eſt ma propre ſœur; je ſuis cet oncle Capucin, que tes parents croyent aux Indes à prêcher l'Evangile aux infideles. Çà, dis-moi: d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? Le Compere Mathieu ſauta au cou de ſon oncle, l'embraſſa plus de dix fois, & lui conta nos aventures juſqu'à ce jour, ainſi que celles de Diego. Alors l'oncle du Compere nous dit: Mes Enfants, puiſque j'ai appris votre hiſtoire, il eſt juſte que je vous conte auſſi la mienne.

Mon cher neveu ſait que mon pere étoit Tonnelier. Comme ce métier avoit mis le bon homme à ſon aiſe, il m'envoya au College d'Alençon pour y faire mes études. Quoique j'appriſſe paſſablement le Latin, il ne ſe paſſoit point de ſemaine que mon Régent ne me donnât le fouet. Il prenoit pour méchanceté, certains petits tours de gentilleſſe qui m'amuſoient & qui faiſoient rire mes camarades. Comme je grandiſſois, que je devenois de plus en plus gentil, & que mon Régent me battoit toujours, je lui dis que s'il s'aviſoit de me battre encore, il s'en répentiroit.

Trois jours après, il voulut me fouetter à ſon ordinaire ; mais je lui donnai un coup de canif dans le cul, pour lui apprendre à connoître ſon monde. Après quoi je m'enfuis à Domfront, où mon pere me paya avec uſure ce que le Régent m'avoit promis, & voulut me mettre à ſon métier. Mais ma mere ayant obtenu que je continuerois mes études, l'on m'envoya à Caen, où je parvins juſqu'en Philoſophie. Alors ayant eu encore quelque querelle avec mes Maîtres, je m'engageai dans le Régiment de Navarre qui étoit en garniſon en cette Ville.

Comme j'étois grand & bien fait, je ne tardai guere à monter aux Grenadiers. Je me puis flatter d'avoir réuni dans ce poſte toutes les qualités d'un véritable homme de guerre. Je me griſois régulierement tous les jours : je tenois le tripot de tous les jeux de haſard : je tirois l'eſtaffe de toutes les Donzelles du quartier : je caſſois les vîtres de quelque cabaret au moins tous les trois jours : je raccolois le plus de jeunes gens qu'il m'étoit poſſible, & je mangeois leur argent après les avoir enrôlés : je jurois moi ſeul autant que tous les Grenadiers du régiment : bref, j'avois déja été quinze fois en priſon, j'avois eſtropié cinq de mes camarades, j'en

avois tué trois, & j'étois bien réſolu de continuer ſur le même ton, lorſque mon Capitaine s'aviſa de m'ôter mon habit, & de me renvoyer.

Je retournai chez mon pere. Le bon vieillard me mit au travail, & prétendit me moriginer. Mais je le priai très-inſtamment de n'en rien faire, juſqu'à ce qu'il m'eût montré les fondements de l'autorité qu'il prétendoit avoir ſur moi (*a*). Ma mere, qui ſavoit que ſon mari étoit vif & que ſon fils ne l'étoit pas moins, réſolut de nous ſéparer, de crainte qu'un jour ou l'autre je ne roſſaſſe le bon homme. Elle me propoſa d'être Fourbiſſeur ou Capucin : je choiſis le capuchon.

En conſéquence de cet heureux choix, je fus en Bretagne trouver un oncle qui étoit Provincial de l'Ordre, & j'endoſſai le harnois ſéraphique ſous le nom de PERE JEAN de DOMFRONT. Lorſque je fus ordonné Prêtre, l'on m'envoya prêcher dans les villages ; & après avoir rempli cet emploi pendant trois ans, je

---

(*a*) Ce n'eſt que par une ſuite de la foibleſſe & de l'ignorance où naiſſent les enfants, qu'ils ſe trouvent naturellement aſſujettis à leurs parents. *V. le Diction. Encyclop. au mot* Enfant.

devins le directeur de la Supérieure d'un Couvent d'Urſulines.

Cette Supérieure étoit une maman d'une quarantaine d'années, qui avoit été belle dans ſa jeuneſſe, & qui avoit encore le teint d'une femme de trente ans. Elle me confioit ſouvent les aſſauts qu'elle avoit à ſoutenir contre le démon de la concupiſcence ; elle me diſoit qu'elle lui oppoſoit conſtamment le jeûne, la priere & la diſcipline ; mais que ces armes avoient quelquefois ſi peu d'efficacité, qu'elle ſe trouvoit preſque réduite à céder à la violence de ſon tourment, & à s'abandonner au ſeul ſoulagement que la Nature lui ſuggéroit dans ſon état. — Eh ! que ne s'y abandonnoit-elle ! interrompit Diego, en dirigeant ſon eſprit envers Dieu, pour que l'ame ne participe point aux ſouillures du corps ! — Que dis-tu ? dit Pere Jean à l'Eſpagnol. — Je dis, repondit ce dernier, que ſi mon ancien Maître le Recteur des Jéſuites de Saragoſſe eût dirigé la Supérieure dès ſa tendre jeuneſſe, elle n'auroit point eu à combattre le Démon de la concupiſcence juſqu'à l'âge de quarante ans.

Je fus touché du ſort de cette Religieuſe, pourſuivit Pere Jean, & de celui de tant de victimes infortunées que la

cagotterie, l'avarice, la politique, l'ambition des parents, & quelquefois le délire de l'imagination d'une jeuneſſe aveugle & ſans expérience, réduiſent à lutter éternellement contre la nature & le tempérament.

Un jour que la Supérieure m'avoit fait la deſcription d'une des plus vigoureuſes attaques qu'elle eût encore eſſuyées, je lui dis que les moyens dont elle ſe ſervoit pour éteindre la concupiſcence, ne contribuoient qu'à l'enflammer; que les jeûnes, les veilles, & la diſcipline échauffoient le ſang au-lieu de le tempérer; que le moyen de s'affranchir de l'importunité des deſirs, étoit de les ſuivre (*a*); & que je mettrois fin à ſon tourment ſi elle me vouloit jurer le ſecret. Elle le jura. Je lui propoſai mon moyen: elle l'approuva. En conſéquence de l'accord, elle me donna deux clefs avec leſquelles je pouvois entrer en ſon quartier; la nuit ſuivante, nous commençâmes à livrer le premier aſſaut à ſon ancien ennemi, & nous ne donnâmes de relâche qu'autant que la prudence l'exigeoit, pour ne point faire ſoupçonner mes évaſions nocturnes.

(*a*) *V. les Mœurs, p. 75.*

Au bout de dix mois, mon Gardien, qui avoit été autrefois Mouſquetaire, voulut me débuſquer de ma direction. Un ſoir que tout le Couvent étoit au Chœur, & que nous nous chauffions l'un & l'autre à la cuiſine en attendant le ſouper, il entama la converſation ſur la Supérieure, & la finit par me défendre de la diriger : je lui dis que je la dirigerois : il me repartit que je ne la dirigerois pas, & s'emporta tellement, qu'il ſaiſit une écumoire pour me frapper. Je parai le coup avec une cuiller à pot que je trouvai ſous ma main, & je lui en portai un ſi terrible coup au-deſſus de l'oreille gauche, qu'il tomba le cul dans une chaudronnée de tripes que le Cuiſinier venoit d'ôter du feu. Voyant que la chaleur ne lui faiſoit faire aucun mouvement, je l'examinai de près, je vis qu'il étoit mort.

Quoi ! s'écria Diego, vous avez tué un Capucin ! — Oui, pardieu, répondit Pere Jean. — Vous ne croyez donc pas qu'il y ait un Enfer ? — Eſt-ce qu'un homme d'eſprit croit aux fables ? repartit Pere Jean (*a*) — Vous devriez croire au moins qu'il

---

(*a*) *Cogita..... illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam eſſe : nullas imminere mortuis*

y a un Purgatoire, reprit Diego : comment ! avoir tué un Capucin ! quel crime ! juſte Ciel ! quel crime ! j'aimerois mieux avoir tué tous les Rois de la Terre.

A ce ſpectacle, pourſuivit Pere Jean, le Cuiſinier pouſſa un cri horrible, & s'évanouit. Pour moi, je pris le Gardien ſur mes épaules, je ſortis par une petite porte dont j'avois la clef, j'emplis ſon capu-

---

tenebras, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia. Luſerunt iſta Poëtæ, & vanis nos agitavere terroribus. SENEC. Conſol. ad Marciam.

» Soyez perſuadé que tous ce qu'on nous dit » d'un Enfer éprouvantable, ne ſont que des » fables. Les Morts ne ſont ſujets ni à des téne- » bres affreuſes, ni à de noires priſons, ni au » Phlégeton ardent, ni au fleuve Léthé, ni à un » Tribunal redoutable. Ce ſont des inventions des » Poëtes, qui ſe ſont plu à nous remplir l'âme » de vaines frayeurs.

Felix qui potuit rerum cognoſce cauſas :
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtreptiumque Acherontis avari.

» Heureux celui qui a pu connoître la cauſe de » toutes choſes, fouler aux pieds toutes ſortes » de crainte, ainſi que le deſtin inexorable, & » tout ce qu'on nous raconte des ſuites de la » mort. » VIRG. Georg. Liv. II.

chon de pierres, & je le jettai dans la riviere. Delà je me rendis à l'autre bout de la ville chez une de mes pénitentes qui étoit dangereuſement malade, & que j'avois confeſſée l'après-midi : lorſque minuit fut ſonné, je fus chez la Supérieure, à qui je contai mon aventure.

Mon récit la fit preſque mourir de frayeur. — On va vous chercher, me dit-elle, & on vous découvrira. — Ne craignez rien, lui dis-je : permettez-moi ſeulement de reſter ici ; je réponds du reſte. Chez nous, comme dans tous les autres Ordres, l'on a ſoin de tenir de telles fredaines cachées. Si l'on nous attrape, on nous punit ſans que le monde en ſoit inſtruit ; ſi nous nous évadons, l'on n'en dit mot. Enfin, de quelque maniere que nous diſparoiſſions, l'on trouve toujours le moyen d'en céler la cauſe : vous entendrez bientôt dire que le Gardien & moi ſommes paſſés dans les Iſles pour la converſion des Infideles. — Voilà donc pourquoi, dit le Compere, tout Domfront eſt perſuadé que vous prêchez la Foi dans le nouveau Monde.

— La Supérieure me cacha & me nourrit pendant un mois, continua Pere Jean ; mais comme pendant le jour il falloit que je me tapiſſe tantôt dans une armoire, tan-

tôt ſous un lit, ce genre de vie m'ennuya. Je propoſai à la bonne Mere de paſſer en Angleterre : la crainte des repréſailles de Satan la détermina à me ſuivre.

Ayant fait en ſorte de me procurer un habit, elle s'accommoda de ceux d'une Penſionnaire ; & par précaution contre la miſere, elle ſe munit d'une ſomme de huit cents louis d'or qui appartenoit à la Communauté. Comme la ville étoit une place ouverte, nous partîmes un ſoir pour nous rendre au bord de la mer, qui n'étoit point éloignée, & nous eûmes le bonheur de rencontrer un pêcheur qui nous conduiſit à Jerſey, où nous nous mariâmes pour éviter tout ſcrupule. Enſuite nous partîmes pour Londres ; nous louâmes une maiſon ; nous nous mîmes en ménage, & nous avions déja vécu quinze jours en bonne intelligence, lorſqu'une fluxion de poitrine enleva ma chere moitié.

Je pris le parti de me conſoler avec une petite Ecoſſoiſe qui me ſervoit, & dont je ne me pouvois faire entendre que par ſignes.

Un ſoir que je m'étois amuſé dans un Café, je revins un peu tard au logis ; je frappai à la porte, & perſonne ne l'ouvrit : l'ayant fait enfoncer, je trouvai mon

cabinet ouvert, la dote de la défunte enlevée, & l'Ecoſſoiſe éclipſée. Toute autre que moi ſe ſeroit déſeſpéré ; mais comme j'avois appris chez les Grenadiers à me ficher de tout, à ne m'étonner de rien, je pris le parti de chercher fortune ailleurs, & d'oublier cette diſgrace.

En attendant je vendis mes meubles, & je me mis en penſion chez un Marchand de vin, François d'origine. Cet homme étoit veuf, & n'avoit qu'une fille d'environ 17 ans, nommée Lucile. Au bout d'un certain temps, je devins amoureux d'elle ; je lui déclarai ma paſſion, je lui plus, & lui propoſai de paſſer à Paris avec moi pour jouir à loiſir de notre tendreſſe. Elle m'oppoſa d'abord l'amour qu'elle avoit pour ſon pere ; mais je lui fis comprendre que cet amour étoit très-ſuſceptible de diſpenſe (*a*), & elle ſe détermina à me ſuivre.

Ayant choiſi un temps où le bon homme étoit abſent pour quelques jours, Lucile ſe ſaiſit d'un à-compte de mille livres ſterlings ſur ſa dot à venir ; je m'appropriai quelques petits effets qui me convenoient, & nous partîmes de Londres ſous les auſpices de l'Amour.

(*a*) *V. les Mœurs*, p. 459.

Quelques jours après notre arrivée à Paris, le chien de Lucile s'aviſa de piſſer ſur le jupon de l'entretenue d'un jeune Seigneur, logée dans la même maiſon que nous. On battit le chien, on piailla, on chanta pouille à Lucile ; je répondis pour ma femme, je m'emportai, je ſouffletai l'entretenue, & je caſſai un bras à l'entreteneur. Dans toute autre occaſion, cette affaire n'auroit point eu de ſuite : mais comme les Seigneurs qui entretiennent des filles ont le bras long, celui-ci forma plainte, obtint information, trouva des témoins, & pour finir l'hiſtoire, je fus décrété, empriſonné, condamné, ruiné, & par ſurcroît, cocufié par mon Procureur, mon Avocat, mon Rapporteur, ainſi que par les trois quarts de mes Juges, que la pauvre Lucile ſollicita en vain pour moi.

Lorſque je fus élargi, la miſere nous contragnit de nous ſéparer. Lucile ſe remaria à un vieux Commandeur, & moi je demeurai veuf juſqu'à nouvel ordre.

CHAPITRE X.

Continuation de l'Hiſtoire de Pere Jean.

JE fis amitié avec un Marſeillois, Capitaine de Vaiſſeau marchand, & très-galant homme, auquel j'expoſai mon déſaſtre & ma ſituation. — Venez à Marſeille avec moi, me dit-il; j'ai acheté un vaiſſeau que je dois armer & charger à mes fraix : vous ſerez mon ſecond, je vous enſeignerai la Navigation, & je me fais fort de vous mettre en état de commander au bout de quelques voyages. — Je remerciai mon ami, & j'acceptai ſa propoſition.

Pendant trois ans que je demeurai avec ce Marſeillois, je fis deux voyages à la Martinique, un à Conſtantinople, un à Malthe, & un à Raguſe. Ayant appris pendant ce temps-là tout ce qu'il faut ſavoir pour être un excellent Marinier, mon ami me confia ſon vaiſſeau, & je partis pour la Guadaloupe.

Etant arrivé à la hauteur de Minorque, je découvris un Corſaire de Barbarie quatre fois plus fort que moi. Comme il étoit excellent voilier, il m'atteignit en peu de temps, m'attaqua avec furie, & je me

défendis de même : il se fit pendant trois heures un carnage horrible; enfin j'avois souffert trois abordages ; il ne me restoit plus que dix hommes, mon vaisseau alloit couler à fond, lorsque je me rendis. — Apparemment, dit Diego, que vous n'aviez point attaché de Relique au mât de votre vaisseau. — Par la mort ! s'écria Pere Jean, si tu ne me laisses achever, je t'étranglerai. — Ces mots pétrifierent l'Epagnol, & il se tut.

Le Commandant du Corsaire étoit un Philosophe Italien qui avoit été Hermite & Augustin. En considération de notre ancien harnois, il me traita avec toutes sortes d'égards & d'honnêtetés. Lorsque nous fûmes arrivés à Alger, mes gens furent mis aux fers : pour moi je demandai à être circoncis ; & lorsque je fus instruit de la Loi du Prophete, on me fit l'opération.

Au bout de quelque temps, Hali Coprogli, cet Italien qui m'avoit pris, me choisit pour l'accompagner dans une course qu'il alloit faire sur les Côtes d'Espagne. Ayant croisé environ un mois sans rien rencontrer, l'idée lui vint de faire descente en Catalogne. Ce projet réussit au-delà de nos espérances. Nous fîmes 85 Esclaves, nous pillâmes neuf Eglises, six Comptoirs,

Comptoirs, deux Monaſteres, & nous remportâmes un butin immenſe.

Hali, pour quelques raiſons particulieres, prit la route de Smirne, au-lieu de celle d'Alger; il vendit ſes eſclaves, ſes effets, ſon vaiſſeau, récompenſa l'équipage, & me fit préſent de douze mille piaſtres.

Je demeurai un an à Smirne. Pendant ce temps-là, j'appris la langue Turque & un peu de Médecine. Alors ennuyé d'une vie ſi ſédentaire, je frêtai un vaiſſeau; je le chargeai de cuir, de cire & de ſoie; je vins à Veniſe, où je vendis une partie de mes marchandiſes à un Juif, qui me donna ſa fille en troc pour le reſte. C'étoit un tendron d'environ quatorze ans, très-joli, le vrai lot d'un vivant comme moi.

Lorſque je fus en mer, je voulus uſer de mes droits ſur ma conquête : la poulette commença par faire la grimace, & finit par me donner la Vérole. — A ces mots, Diego pouſſa un profond ſoupir. — Pourquoi ſoupires-tu ? lui dit Pere Jean. — Hélas! répondit l'Eſpagnol, c'eſt qu'au récit dont il a plu à votre Hauteſſe de nous honorer, je reconnois les divins appas de ma chere Rachel! la perle des filles! le bijou de toutes les filles! le meil-

leur cœur de fille..... Pere Jean croyant que Diego étoit devenu fou, le fit taire, & continua ainſi.

Lorſque je fus de retour à Smirne, un Anglois de ma connoiſſance me conta que quatre jours avant mon arrivée l'on avoit brûlé deux Jéſuites pour avoir loyoliſé un Muſulman; que la veille on avoit empalé le Philoſophe Hali, ſans que l'on ſût pourquoi, & que le Cadi avoit jugé à-propos de s'inſtituer légataire univerſel de ce dernier. Je conclus du récit de l'Anglois, qu'il n'y avoit point de ſûreté à Smirne pour les honnêtes gens: & comme ma fortune avoit quelque choſe d'analogue à celle de défunt Hali, je me défis de mes marchandiſes, & je m'embarquai pour Conſtantinople.

— Que fîtes-vous de la Juive? dit le Compere à Pere Jean. — Oh! pour la Juive, répondit ce dernier, je la vendis à un Sangiac, qui la revendit à un Leſcher, qui la prêta à un Lety, qui la loua à un Nezran, qui la donna à un Dervis, qui l'emmena à la Mecque, & qui la perdit en route, à ce que j'appris par la ſuite. — Ici Diego commença à beugler comme un veau; mais Pere Jean lui impoſa ſilence, & continua ainſi ſon Hiſtoire.

Notre route avoit été des plus heureuſes ; nous étions déja entrés dans la mer de Marmora, lorſqu'une tempête affreuſe nous jetta ſur les côtes de la Romanie, & nous fit faire naufrage entre Héraclée & Rodeſto. J'eus le bonheur, ainſi que trois autres perſonnes du vaiſſeau, de gagner le rivage ; mais je n'eus pas celui d'éviter une troupe de payſans qui nous guettoient, & qui me laiſſerent ſans un ſol.

Dans cette extrêmité, je ne crus mieux faire que d'aller en Servie chercher fortune dans l'armée Ottomane. Je la joignis qui alloit au ſecours de Belgrade aſſiégée par le Prince Eugene ; j'offris mes ſervices au Général des Croyants, & je devins Eſpion.

Je fis trois voyages au camp des Ennemis. Pour le premier, je reçus cent ſequins ; pour le ſecond, cent cinquante ; & pour le troiſieme, on me donna 200 coups de bâton ſur la plante des pieds.

Huit jours après cette aventure, les Turcs furent entiérement défaits par les Impériaux. Je me reſſentois encore trop de ma derniere gratification, pour pouvoir me ſauver avec les débris de l'armée. Je fus donc pris & mené à Komore en Hongrie, où m'étant fait Chrétien, je reçus

environ deux cents ducats, tant par les aumônes des particuliers, que des préſents d'un Parrain & d'une Marraine illuſtres, qui crurent gagner le Paradis en tenant un Turc ſur les ſaints fonts de Baptême.

Quelques ſemaines après ma converſion, je me munis de paſſe-ports & de bons certificats; je fus prendre congé de mon Parrain, de ma Marraine, & du Prêtre qui m'avoit converti; je leur fis mille remerciments de la charité vraiment chrétienne qu'ils avoient eue à mon égard; je leur ſouhaitai mille bénédictions, & je partis pour Veniſe.

Etant arrivé à Veniſe, je rencontrai un de mes anciens Confreres Capucins, qui étoit devenu un des principaux piliers des tripots de cette ville, & qui avoit fait une fortune conſidérable au jeu. Ce Confrere ſe nommoit Vitulos. Il avoit jetté le froc aux orties quelque temps après moi, & pour un ſujet à peu près ſemblable au mien. Il me conta ſes aventures; je lui contai les miennes, & nous conclûmes qu'il conviendroit de nous aſſocier enſemble: ce que nous fîmes. Quelques mois après cette aſſociation, j'eus querelle avec un Noble, & je le jettai, lui & ſon valet, dans un canal. Comme

dans une ville comme Veniſe une pareille action eſt un crime de leſe-Majeſté, je partis le plus ſecretement qu'il me fut poſſible, avec la femme ou ſoi-diſant femme de mon Confrere Vitulos, & je pris la route de Rome.

Etant arrivé en cette ville, je louai un quartier près de la Chieſa di S. Lorenzo in ſtrada della ſuburra. Je m'occupai les premiers jours à conſoler Madame Vitulos de la perte de ſon mari. Mais comme à la fin le métier de conſolateur me fatiguoit, j'allois de temps en temps boire bouteille in Campo di fiori, & me promener dans les plus beaux quartiers de Rome, tant pour me diſſiper que pour corroborer ma vertu conſolative; & lorſque j'étois de retour, Madame Vitulos ne s'en trouvoit pas plus mal.

Etant un jour à ma promenade ordinaire, j'entrai dans le Jardin du Belvedere du Vatican. Juſques-là, aucune de ces ſtatues admirables, aucun de ces tableaux précieux dont Rome eſt remplie, & dont j'avois entendu dire tant de merveilles, ne m'avoient touché. Il faut ordinairement un certain degré de connoiſſances acquiſes par l'étude du Deſſin, pour découvrir les beautés de ces ſortes de choſes. Mais ayant jetté les yeux ſur

la figure de Laocoon (*a*) qui se trouve dans ce jardin, & dont Pline fait un si grand éloge, je fus tout-à-coup saisi de respect & d'admiration (*b*) pour ce pré-

---

(*a*) *Laocoon* étoit fils de *Priam* & *d'Hécube*, & Prêtre d'Apollon. Il entreprit de dissuader les Troyens de recevoir le Cheval de bois, que les Grecs feignoient d'avoir consacré à Minerve. C'est pour cela qu'on dit qu'un serpent monstrueux l'étrangla avec ses deux fils. Le Grouppe dont il est ici question, faisoit jadis un des principaux ornements des Bains de l'Empereur *Titus*. Voici ce que Pline en dit :

Laocoon qui est in Titi Imperatoris domo, opus omnibus & picturæ & Statuariæ Artis præferendum, fecere summi artifices Agesander, Polydorus & Athenodorus Rhodii.

C. Plinii Secundi, Nat. Hist. *Lib.* XXXV.

(*b*) *Pere Jean* n'a pas tort : j'ai toujours entendu ceux qui avoient été à *Rome*, parler de ce Grouppe avec une espece d'enthousiasme. Un des valets du Marquis *d'Importante-Bête*, qui avoit été en Italie avec son Maître, & qui avoit tout vu comme on doit voir, tandis que le Marquis examinoit tout, admiroit tout, & ne voyoit rien, me dit un jour en parlant de *Laocoon* : „ C'est „ déja un coup de Maître aux Sculpteurs, qui „ ont fait cet admirable morceau, que d'avoir „ tiré du même bloc de marbre trois Statues „ qui sont si bien détachées l'une de l'autre, „ & dont les attitudes sont si différentes. Mais „ d'avoir su, en détachant ces figures, conser- „ ver & pratiquer dans le marbre un serpent

cieux reſte de l'antiquité ; & je conçus pour-lors que l'Art avoit quelquefois approché ſi fort de la Nature, qu'il étoit impoſſible que le plus ignorant, le plus

---

» dont il faut que le corps ſe trouve dans les » eſpaces vuides qui ſont entre les trois ſtatues, » où il fait pluſieurs plis & replis, & où il va » de l'un à l'autre, ceindre le corps du Pere & » celui de chaque Enfant qu'il entortille tous » enſemble ; c'eſt ce qui paroît d'une induſtrie, » d'une adreſſe, d'une intelligence inimitable.

» La violence des efforts qu'une douleur ex- » trême fait faire à *Laocoon*, paroît dans tout » ſon corps, même juſqu'à l'extrêmité des pieds » dont les doigts ſe retirent avec contraction : » tous ſes muſcles ſont tellement enflés, qu'il » ſemble que la peau eſt prête à ſe crévaſſer. La » contorſion de tous ſes membres forme une at- » titude merveilleuſe, qui met dans tout leur » jour toutes les parties de ce corps, qui eſt » peut-être le plus parfait qui nous ſoit reſté de » l'antiquité. La douleur & le déſeſpoir qui pa- » roiſſent ſur le viſage de cet homme infortuné, » font frémir d'horreur & de compaſſion. En- » fin, plus on regarde cette figure, plus il ſem- » ble que ſa douleur augmente, que les veines » de ſon corps s'enflent par la force du venin » qui eſt déja paſſé dans le ſang, plus l'on s'i- » magine voir les muſcles ſe gonfler, les arteres » battre avec impétuoſité, & les approches de » la mort ſur ſon viſage livide & défiguré. Les » figures des Enfants ne ſont pas moins inté- » reſſantes ".

inſenſible de tous les hommes, ne reconnût, ne ſentît cette Nature dans ces chef-d'œuvres accomplis que les plus célebres Artiſtes nous ont laiſſés.

Le plaiſir que j'avois reſſenti à examiner cet admirable morceau de Sculpture, me détermina à prolonger mon ſéjour à Rome, pour y voir à loiſir tout ce qui mérite l'attention d'un étranger. J'y fis la connoiſſance de quelques Artiſtes intelligents, qui voulurent bien me faire remarquer & m'expliquer les parties les plus intéreſſantes des meilleures pieces que cette ville contient.

Madame Vitulos s'apperçut bientôt que je la négligeois: elle s'imagina que j'avois formé quelque connoiſſance qui pouvoit lui devenir préjudiciable, & rogner la petite portion de conſolations à laquelle elle étoit réduite : elle s'en plaignit : je lui contai naivement le motif de mes abſences ; elle fit ſemblant de me croire, & tout fut dit.

Un jour que je m'étois amuſé un peu tard avec mes amis, je revins à la maiſon, & je trouvai Madame Vitulos éclipſée. Mais elle avoit été plus honnête que mon Ecoſſoiſe, elle n'avoit emporté que ce qui lui appartenoit.

Je crus d'abord qu'elle étoit allée re-

trouver M. Vitulos ; mais j'appris par une voiſine, que le Pere Giovanne Franceſco Maria della Concezione, Prieur des Carmes chauſſés du grand Couvent, l'avoit fait enlever. J'avois preſque envie de roſſer le Signor Giovanne, lorſque je le trouverois dans les rues ; mais ayant entendu dire qu'il avoit continuellement cinq ou ſix braves à ſes ordres, qu'il portoit un poignard à la ceinture & des piſtolets dans ſes manches, j'oubliai cet affront, & je continuai à parcourir les Places, les Egliſes, les Palais, & les environs de Rome, pour voir ce qu'il y avoit de plus rare.

CHAPITRE XI.

Continuation de l'Hiſtoire de Pere Jean. Réflexions du Compere ſur cette Hiſtoire. Evénement terrible.

APrès avoir demeuré encore quelque temps à Rome, je fus à Florence, à Genes, à Milan, à Turin ; puis je rentrai en France, & je m'arrêtai à Lyon ſous le nom d'un Médecin étranger. La Petite-Vérole faiſoit alors des ravages

affreux dans cette ville. Un riche Négociant, auquel cette funeſte maladie venoit d'enlever cinq enfants de ſix qu'il avoit, me rencontra un jour dans un Café, & me demanda quel remede l'on oppoſoit à un mal ſi cruel dans les autres pays ? Je lui répondis que les Turcs y oppoſoient l'Inoculation. Comme il ne comprenoit point comment l'on pratiquoit cette Inoculation, je le lui expliquai, & il m'invita de paſſer chez lui le lendemain, pour l'entretenir encore là-deſſus.

Etant allé chez ce Marchand, ainſi qu'il m'en avoit requis, j'y trouvai un Prêtre & trois Médecins qu'il avoit apparemment invités pour m'entendre parler. L'un de ces Médecins, curieux de ſavoir ſi je pouvois donner la définition d'un mal dont je prônois le remede, me demanda ce que c'étoit que la Petite-Vérole ? — Monſieur le Médecin, lui répondis-je, ſi j'étois ici ſur les bancs, je vous dirois qu'en conſidérant la Petite-Vérole du côté de la nature, elle provient d'une matiere peſtilentielle qui ſe mêle avec le ſang dès le moment que l'homme eſt conçu, & qui ſe manifeſte plutôt ou plus tard, ſelon les ſujets; que dans ſa manifeſtation, elle ſe diviſe en diſcrete, diſcrete ſimple, & diſcrete maligne ; en

confluente, confluente ſimple, & confluente maligne : j'ajouterois que l'on connoît ces différences par leurs ſymptomes particuliers, & je décrirois ces ſymptômes. Mais comme je ne regarde ici la Petite-Vérole que du côté de ſes effets, je dis que c'eſt un germe deſtructeur que preſque tous les hommes portent dans le ſang, qui eſt toujours prêt à ſe développer, & qui, ſemblable à un monceau de poudre, n'a beſoin que de la plus petite étincelle pour produire un embraſement terrible ; je dis que plus on differe de payer le tribut à la nature, plus on court de danger lorſqu'elle l'exige ; que cette maladie a ſes moments d'inaction & de fureur ; que dans ce dernier cas preſque tous ceux qui en ſont atteints, le ſont mortellement, les autres ſont triſtement défigurés, & portent toute leur vie des marques cruelles de ſa malignité. En conſéquence de ce que je viens d'avancer, j'ajoute que ſi dans quelque ſaiſon favorable l'on pouvoit procurer la Petite-Vérole à un enfant, chez qui le venin eſt encore en petite quantité, il y auroit cent à parier contre un qu'il en rechapperoit, & qu'il ne courroit aucun riſque d'être défiguré, ni de perdre la vue ou l'uſage de quelque membre. C'eſt ce moyen que les

Turcs ont trouvé, & qu'ils mettent en pratique, non ſur des raiſons frivoles, mais ſur mille expériences réitérées, ſur les faits les plus conſtatés, ſur les calculs les plus exacts de la bénignité de la Petite-Vérole inoculée, & des ravages affreux de la Petite-Vérole naturelle.

Mon ami, dit le Médecin, ce que vous venez de dire paroît plauſible; j'ai déja entendu parler de cette Inoculation, & de la maniere dont les Turcs la font. Mais comme ces Turcs ne ſont que des bêtes, en comparaiſon de nous autres François, ils n'ont point conſidéré qu'il eſt très-poſſible de donner la Petite-Vérole à quelqu'un qui ne l'auroit jamais eue: Que ne ſachant point dans quel état eſt la perſonne que l'on veut inoculer, ni ſi le ſujet dont on a tiré le virus eſt ſain, il ſe pourroit faire qu'on inſinueroit en même-temps quelque virus caché, ou du Scorbut, ou de la groſſe Vérole, qui venant à ſe développer avec celui de la Petite-Vérole, produiroit infailliblement un contraſte funeſte & dangereux, feroit mourir le malade, ou le rendroit infirme pour le reſte de ſes jours: Qu'il y a des temps où notre corps paroît en ſanté, & où cependant il eſt le plus près de la maladie, & que ſi par haſard on inoculoit dans

ce temps, il eſt certain qu'on développeroit d'un côté le germe de la Petite-Vérole, & de l'autre celui de la maladie dont on eſt menacé. Il s'enſuit delà que l'Inoculation eſt une méthode plus nuiſible que ſalutaire ; que le plus court eſt de laiſſer agir la nature ; & que lorſque cette maladie arrive, un Médecin ſage & prudent doit ſuivre en tout l'uſage adopté par la Faculté.

Monſieur le Médecin, répondis-je, les Turcs ne ſont point ſi bêtes que vous le croyez. Ils pratiquent l'Inoculation avec toutes les précautions poſſibles pour la réuſſite. Ils ont une attention particuliere dans le choix des deux ſujets, de celui dont on prend le virus, & de celui auquel on le communique. Le premier doit être réputé très-ſain, & ſa Petite-Vérole doit être de l'eſpece la plus bénigne : pour ce qui eſt du ſecond, s'il eſt d'un tempérament cacochime, ſcorbutique, s'il eſt ſujet à quelques maladies particulieres, s'il eſt atteint de quelque vice vénérien, cancereux, écrouelleux, ils ne l'inoculent point qu'il ne ſoit parfaitement guéri.

Ils inoculent ordinairement les enfants depuis l'âge de cinq ans, juſqu'à l'âge de puberté ; ils ſavent que paſſé cet âge, les paſſions, le travail, l'intempérance &

les débauches de diverſes eſpeces, commencent à communiquer au ſang une âcreté peu propre à cette opération. Et comme, contre le préjugé de preſque tous les Médecins de ce pays-ci, ils ſont perſuadés que la grande chaleur eſt contraire à la Petite-Vérole, ils ont choiſi l'hyver & le printemps pour faire l'Inoculation.

Ils ont encore un égard particulier à la conſtitution du ſujet. Comme les perſonnes fort robuſtes, les gens bilieux, ſanguins & phlegmatiques, ſont peu propres à être inoculés, ils ne les y admettent qu'après des préparations convenables.

Enfin, l'argument le plus fort, ou plutôt l'argument invincible qu'on peut oppoſer à toutes les objections contre l'Inoculation, eſt le calcul fait d'après une longue ſuite d'années, que de quatre-vingt-onze perſonnes inoculées, il peut en mourir une, & que dans la Petite-Vérole naturelle il en meurt un ſeptieme : ce qui fait treize contre un.

Oh! ſi cela eſt, dit le Marchand, dès demain je fais inoculer le ſeul fils qui me reſte. J'avois ſix enfants, il en eſt mort cinq après avoir été traités à la Françoiſe; ſi le ſixieme doit partir, j'aime autant que ce ſoit à la Turque. — Holà,

Monſieur, dit le Théologien, n'allez pas ſi vîte en beſogne. N'avez-vous point entendu que cet Inoculateur vient de dire que de quatre-vingt-onze perſonnes inoculées, il en meurt une? Si le fils qui vous reſte venoit à être le malheureux ſur qui le ſort tombât, vous auriez commis un homicide affreux. — Monſieur de la Théologie, dis-je au Prêtre, il eſt bien étonnant que dans un pays comme la France, les gens de votre ſorte ayent conſtamment quelque choſe à dire contre tout ce qui peut contribuer au bien-être & à l'avantage des ſujets de l'Etat. Croyez-vous que lorſqu'un Général, qui ſe trouve à la tête de quatre-vingt-onze mille hommes, eſt enveloppé d'un ennemi beaucoup plus fort, & par lequel un treizieme de ſon armée va certainement être détruit; croyez-vous, dis-je, que ce Général qui trouvant l'occaſion certaine de battre cet ennemi & de rompre ſes deſſeins pour jamais, lui livre bataille en ne riſquant que mille hommes, devienne l'homicide de ces mille hommes? — Non, répondit le Théologien. — Eh bien, repris-je, un pere qui auroit quatre-vingt-onze enfants qui devroient tous avoir la Petite-Vérole naturelle, & dont la treizieme partie ſeroit certainement la victi-

me de ce terrible fléau, les feroit inoculer tous, feroit un Général qui sacrifieroit la quatre-vingt-onzieme partie de son armée, pour en conserver la septieme. — L'ami, dit le Théologien, votre raisonnement n'est qu'un sophisme absurde. Il y a une grande différence entre un Général, qui a reçu du Souverain le droit d'ordonner tout ce qu'il juge à propos pour le salut de son armée, à des soldats qui se sont soumis volontairement à lui obéir, & un pere qui n'a aucun pouvoir de cette nature sur des enfants, qui n'ont de leur côté aucun usage de raison, & par conséquent point la faculté de se soumettre ou de ne point se soumettre à ses ordres avec connoissance de cause. — Monsieur le Théologien, reprisje, vous raisonnez comme un Théologien. Il est faux qu'un Général commande toujours à des gens qui se sont soumis volontairement à ses ordres & avec connoissance de cause ; puisque très-souvent le Souverain les y a soumis de force, en vertu de son autorité suprême, & pour raison suffisante, mais à eux inconnue. Je m'arrête à ce dernier point, & je dis que si le Souverain a le droit de contraindre ses sujets de prendre les armes, de prévenir, de livrer bataille à

l'ennemi, en ne risquant que le quatre-vingt-onzieme d'entr'eux, au-lieu que s'ils se laissoient surprendre de cet ennemi, il en périroit le septieme ; ce droit doit s'étendre sur les enfants ainsi que sur les adultes, & il peut ordonner que tous les enfants de ses sujets soient inoculés. Ceux qui viendront à mourir des suites de cette opération, seront les victimes sur lesquelles le sort sera tombé de périr pour la conservation des autres. J'ajoute enfin que si la Nature n'a point donné aux peres un tel pouvoir sur leurs enfants, le Souverain peut le leur conférer : car c'est le bien de l'Etat. Ainsi voilà les peres qui ont le même droit que le Général, & les enfants la même obligation que les soldats. — Monsieur l'inoculateur, interrompit le Théologien avec une sorte d'emportement, vous parlez-là du droit que la Nature donne, du droit que le Souverain confere : nous autres Ecclésiastiques n'entendons rien à ces droits. Mais le cinquieme Commandement de Dieu se trouve au Chap. XX. v. de l'Exode ; la Sorbonne est-là pour l'expliquer, & moi je suis ici pour vous dire que toutes les propositions que vous venez d'alléguer en faveur de l'Inoculation, sont scandaleuses, erronnées, blasphématoires,

fauſſes, hérétiques, impies, déteſtables, tendantes à la ſubverſion du Chriſtianiſme, à l'établiſſement du Déiſme, de l'Athéiſme, & de mille erreurs monſtrueuſes. — Abominable bavard! m'écriai-je, ſi je n'étois dans une maiſon que je reſpecte, je te jetterois tout-à-l'heure par la fenêtre. — Holà, Meſſieurs, dit le Marchand, point de bruit chez moi, s'il vous plaît. Monſieur le Théologien, j'avois jugé à votre mine pincée, ſérieuſe, à votre démarche grave, à votre air de ſuffiſance, & ſur-tout par l'habit que vous portez, que vous deviez être un homme de quelque ſavoir & de quelque jugement; c'eſt pourquoi je vous avois invité pour dire votre ſentiment ſur la méthode que cet étranger propoſe : maintenant je vois que vous n'êtes qu'un ignorant, un pitoyable raiſonneur, un incivil, un emporté, un brutal, je vous prie de ſortir de chez moi à l'inſtant, & de n'y jamais remettre le pied. Pour vous, Monſieur, me dit-il, vous n'êtes pas meilleur Logicien que cet impertinent Eccléſiaſtique; mais j'ai entrevu parmi les raiſons que vous tâchiez à débrouiller, que vos vues ſont louables, votre cauſe juſte, & votre méthode praticable. Vous pouvez inoculer mon fils lorſqu'il vous plaira.

Je vous promets cinquante piſtoles, ſi vous réuſſiſſez à mon gré. — Je remerciai le Marchand de la confiance qu'il vouloit bien avoir en moi, & je lui promis de faire mon poſſible pour le ſatisfaire. Alors les trois Médecins ſe leverent, firent chacun une révérence bien ſeche, & partirent. Pour moi je commençai dès le lendemain à préparer le fils du Marchand à l'opération. Elle réuſſit ſi parfaitement, qu'en moins de trois mois j'avois inoculé plus de deux cents enfants, dont il n'étoit mort que trois. Il étoit péri au moins le quart de ceux que les Médecins de la Ville avoient traités.

Cependant les chaires, les confeſſionnaux retentiſſoient des déclamations des Prêtres contre la pratique infernale que je venois d'introduire à Lyon. Toutes les preſſes de la ville gémiſſoient ſur les Libelles que Mrs. de la Médecine lâchoient contre moi. J'étois un ſéducteur, un empoiſonneur, un perturbateur d'Etats, en un mot, un homme à pendre ou à rouer. Mais toutes ces bagatelles ne m'empêchoient point d'aller mon train.

Je continuois toujours à inoculer avec le plus grand ſuccès, lorſque j'appris que mes ennemis étoient ſur le point d'obtenir une Lettre de Cachet contre moi. Je

réſolus de partir incognito de Lyon pour Paris. Mais trois Prêtres & deux Médecins s'étant trouvés à mon départ, me dirent mille invectives, ameuterent la populace, & je fus pourſuivi à coups de pierres juſqu'à une demi-lieue de la ville.

Lorſque je fus arrivé à Paris, je confiai à un honnête homme l'envie que j'avois de tenter ſi les Médecins de cette ville ne ſeroient point plus raiſonnables que ceux de Lyon. L'honnête homme me répondit que je n'étois point le premier qui eût fait cette tentative, que les Médecins s'y étoient conſtamment oppoſés, & que le plus court pour moi étoit d'attendre la réſolution du Parlement ſur cet article. Je trouvai étrange qu'il fallût que des Juriſconſultes décidaſſent de quelle maniere les Médecins doivent adminiſtrer leurs remedes, & je pris le parti d'attendre la déciſion de cette affaire.

Quelques jours après mon arrivée dans cette Capitale, un ſingulier genre de folie épidémique ſaiſit tout-à-coup les trois quarts de la France. Ceux qui avoient de l'argent, ſe battoient pour le troquer contre du papier. Je ris quelque temps de cette manie; mais la maladie m'ayant pris à mon tour, je me donnai mille peines pour me défaire de mes eſpeces, & je

ne fus guéri de mon mal, qu'après m'être apperçu que ma fortune ne consistoit plus que dans la valeur intrinseque de mes Billets.

Etant réduit à-peu-près dans le même état où les payſans de la Romanie m'avoient mis, & enrageant de ce qu'en France un honnête homme ne pouvoit faire fortune, ni en faiſant des choſes raiſonnables, ni en faiſant des ſottiſes, je m'aſſociai avec un certain Monſieur Gribaudier, qui faiſoit profeſſion de réparer par l'induſtrie le tort que la fortune lui avoit fait. Je devins très-habile dans cette profeſſion. Mais la Juſtice jalouſe de nos ſuccès fit arrêter Monſieur Gribaudier, & l'ayant convaincu d'avoir enfreint certaines Loix, elle le fit pendre au beau milieu de la Greve.

Ce procédé m'indigna; & de dépit, je m'enfuis en Hollande, où je devins Janſéniſte, Luthérien, Arminien, Calviniſte, Browniſte, Anabaptiſte, Boréliſte, Collégien, Socinien, Arien, Préadamite, Juif, Herrnhutter, Enthouſiaſte, Quaker, Déiſte, Manichéen, Pyrrhonien & Athée.

En vérité, dit le Compere Mathieu, j'en aurois bien fait autant en pareille occaſion.

Me trouvant dans un pays, où l'on

avoit la liberté de penſer, continua Pere Jean, je crus qu'on devoit y avoir celle d'agir. J'agis donc. Mais mes actions ayant déplu aux Hollandois, ils me firent danſer une ſérénade vis-à-vis une de leurs maiſons-de-ville, me firent marquer d'un fer chaud ſur l'omoplate, ainſi que l'on fait au front des chiens pour les préſérer de la rage, & puis ils m'envoyerent ſcier du bois de Bréſil dans un Raſphuys.

Ce genre de travail étant trop uniforme pour m'amuſer, m'ennuya; & comme l'on ne voulut point m'en donner d'autre, je fonçai un ſoir la porte du Laboratoire, & je m'enfuis dans le pays de Cleves. Etant prêt à entrer dans la ville de Wéſel, je rencontrai un habillé de bleu, qui me demanda ſi je ne voulois point ſervir le Roi de Pruſſe : je lui répondis que ſa Majeſté Pruſſienne pouvoir ſe ſervir elle-même, & que je ne ſervois perſonne. L'habillé de bleu piqué de ma réponſe, tira ſon épée pour me frapper; mais je la lui arrachai des mains, je lui en donnai cinquante coups ſur les épaules, puis je la caſſai en deux, & la lui jettai au viſage : après quoi, au lieu d'entrer dans la ville, je la laiſſai ſur ma droite, je continuai ma route, & je m'arrê-

tai à Cologne, où je repris le métier de Monſieur Gribaudier.

Lorſque j'eus amaſſé trois ou quatre cents ducats, je partis de Cologne, & je retournai à Paris, où je trouvai que la Police avoit diſperſé toutes mes anciennes connoiſſances. En attendant que j'en fiſſe de nouvelles, le Baron de Montenoi me prêta ſa femme pour me déſennuyer, & ſe contenta de l'intérêt de dix écus par mois. L'on ne pouvoit pouſſer la généroſité plus loin : auſſi perſonne n'a l'ame plus noble que le Baron de Montenoi. Au bout de ſix ſemaines, la Baronne devint fourbue : ſon mari la reprit, la fit traiter, la prêta à un autre, puis encore à un autre, ſi bien qu'à la fin la piece étant devenue hors de cours, il ne la prêta plus à perſonne, & la mit au billon.

Pluſieurs perſonnes trouvoient étrange que le Baron de Montenoi prêtât ainſi ſa femme aux honnêtes gens. Mais le Baron qui avoit autant d'eſprit que de nobleſſe d'ame, diſoit à ceux qui entendent raiſon, qu'il n'y avoit rien de ſi naturel que cela, & le leur prouvoit. Il diſoit aux Théologiens, que puiſqu'Abraham (*a*) avoit

(*a*) *Geneſ. Chap. XII. v.* 11. 12. 13. 14. 15. 16.

abandonné ſa femme au Roi d'Egypte, lui, Baron de Montenoi, pouvoit bien en faire autant de la ſienne à ſes amis, & que comme Abraham avoit reçu pour cela des brebis, des bœufs, des ânes, des ſerviteurs, des ſervantes, des âneſſes & des chameaux, lui, Baron de Montenoi, pouvoit bien tirer quelques louis d'or de ce trafic, pour avoir quelques livres de viande à mettre dans ſon pot. Il rapportoit à ce ſujet l'Apologie que St. Auguſtin (*a*) fait de l'action du Patriarche; les louanges que S. Ambroiſe (*b*) donne à Sara pour ſon obéiſſance dans cette occaſion; & les éloges que S. Chryſoſtôme (*c*) donne à l'un & à l'autre. Quant aux gens du commun, M. le Baron leur citoit l'exemple de pluſieurs peuples qui prêtent leurs femmes aux étrangers pour les régaler ; de tant de particuliers en France, qui prêtent les leurs

---

(*a*) S. Augustin. *de Serm. Domini in monte, Lib. I, Cap. XVI.* §. 50. *Edit. Benedict. Id. de Civit. Dei, Lib. XVI, Cap. XXV.*

(*b*) S. Ambros. *de Abraham. Lib. I. Cap. II.*

(*c*) *Homil. XXXII. in Geneſ. Tom. I. pag.* 258. *edit. Savil.*

leurs pour leur profit, comme les Plaideurs à leurs Juges, les Commis aux Maltôtiers, les Marchands aux Usuriers, les Officiers aux Grands, les Grands l'un à l'autre, jusqu'à y compris Aboul-Chica, qui vendit la sienne au Roi de Congo pour avoir un emploi dans les Fermes. Enfin, le Baron disoit aux politiques, que l'usage de louer, prêter ou vendre sa femme, étoit une nouvelle branche de commerce entre les sujets d'une même Monarchie, un nouveau moyen de faire circuler l'argent, de contenter les riches, d'enrichir les pauvres, & de donner des sujets à l'Etat. Bref, il apportoit tant de raisons pour appuyer la justice & l'utilité de son fait, que tout le monde eût dû en être content. Mais l'esprit de l'homme n'est point fait pour se payer de raisons.

Je reviens à mon histoire.

J'ai dit que j'avois apporté de Cologne environ trois ou quatre cents ducats, que j'avois gagnés en continuant le métier que Monsieur Gribaudier m'avoit enseigné: mais comme je n'épargnois rien pour me procurer tous les agréments de la vie, je me vis bientôt à sec.

Pour cette fois j'opposai ma plume à la misere. Je fis un Livre, où je demontrai clair comme le jour que le fils d'Am-

ram & de Jacobed n'étoit point ſi grand ſorcier qu'on veut nous le faire croire, & que ſans un troupeau d'ânes ſauvages, ſa baguette toute-puiſſante eût opéré un prodige de moins (*a*). Cet Ouvrage fit grand bruit. L'Imprimeur qui l'avoit imprimé, fut connu, enfermé & ruiné. Deux Auteurs eurent l'audace de me réfuter, mais je roſſai l'un, & j'éreintai l'autre, pour leur apprendre à reſpecter la vérité. Après cet exploit, je partis de Paris, & je pris la route d'Orléans.

J'étois avancé environ deux lieues ſur cette route, lorſque je vis arriver un Poſtillon criant de toutes ſes forces : *Oh hé, oh hé, place à M. le Marquis qui va à la guerre.* Lorſque ce Poſtillon fut près de moi, il me ſangla un grand coup de fouet à travers le viſage, parce que je ne m'étois point rangé dans la boue pour laiſſer à ſon cheval le plus beau & le milieu du chemin. Je me mis à jurer de mon mieux, & je jurois encore lorſque le Marquis qui alloit à la guerre arriva. Celui qui conduiſoit la chaiſe de poſte m'en fit autant que le Poſtillon, & je redoublai mes imprécations. Le Marquis ayant fait

---

(*a*) TACIT. *Hiſt. Lib. V.*

arrêter la voiture, me demanda d'un ton fier ce que je disois ? Je dis, lui répondis-je, que je voudrois que les Postillons, les chaises de poste, & les Marquis qui vont à la guerre, fussent à tous les Diables. — Ah, faquin ! repartit-il, je vais t'apprendre à connoître ceux à qui tu parles. — En même-temps il saute hors de sa voiture, met l'épée à la main, & avance pour me frapper : je me mets en défense ; il jure, foi de Gentilhomme, qu'il me fera pendre : à ces mots je lui assene un coup de gourdin sur l'occiput, & je l'envoye rejoindre les Héros du neuvieme siecle.

A ce spectacle, le Conducteur effrayé s'enfuit à toute bride. Pour moi, voyant que personne ne me guettoit, je me saisis de l'épée, de la montre & de la bourse du Guerrier ; je quittai la route d'Orléans, je pris celle de Dreux, je traversai la Normandie, & je ne m'arrêtai que sur les côtes maritimes de cette Province.

Après avoir rôdé pendant quelque temps çà & là, je me fixai près du Havre de Grace, où ayant épousé la veuve, les deux filles & la niece d'un Maître d'école de village, j'embrassai la profession du défunt.

Mes éleves firent de tels progrès sous

ma conduite, qu'en moins de ſix mois les plus grands battoient leurs peres, & les plus petits crachoient au viſage de leurs meres. Leurs parents, mécontents de cette nouvelle eſpece d'éducation, me citerent devant le Curé du lieu pour rendre compte de ma doctrine. Lorſque je fus arrivé chez le Paſteur, il me dit : Monſieur le Maître d'école, vous me feriez plaiſir de m'inſtruire de vos ſentiments touchant la ſoumiſſion, l'obéiſſance, l'amour, le reſpect, la reconnoiſſance que les enfants doivent à leurs peres & meres. — Monſieur le Curé, lui répondis-je, je ſuis fortement perſuadé qu'ils ne leur doivent rien de tout cela ; ce n'eſt que par une ſuite de l'état de foibleſſe & d'ignorance où ils naiſſent, qu'ils ſe trouvent naturellement aſſujettis à leurs parents (*a*). Comme vous n'êtes qu'un ſot, Monſieur le Curé, je me diſpenſe de vous alléguer d'autres raiſons philoſophiques qui autoriſent mon opinion. Adieu, Monſieur le Curé. — Ayant fini ces mots, je retournai chez moi.

Comme je ſavois que ſelon la ſainte & pieuſe coutume des gens d'Egliſe, le Curé

(*a*) *V. la Note ci-devant, pag.* 133. *V. auſſi les* Mœurs, *p.* 49 *& ſuiv.*

chercheroit à ſe venger de ma naïveté, je partis le lendemain pour le Cotantin. Là je devins Commis, Maquignon, Contrebandier, Opérateur, faux témoin, Procureur & fauſſaire. Mais ayant appris que la Juſtice me faiſoit chercher pour ce dernier métier, je retournai à Paris, où, après avoir exploité mon ancienne hôteſſe & houſpillé ſon mari, je ſuis parti ce matin pour aller voir ſi les Moſcovites ne ſeroient point plus tolérants que les François.

Votre hiſtoire, dit le Compere Mathieu à Pere Jean, acheve de me confirmer dans une opinion qu'il n'appartient qu'à un Philoſophe d'avoir. Vous avez commencé votre vie exemplaire par donner un coup de canif dans le cul de votre Régent, parce qu'il vous fouettoit ſans ſujet: vous avez quitté vos études pour vous mettre Grenadier, & vous avez réuni dans ce métier toutes les gentilleſſes d'un véritable homme de guerre: vous avez eſcamoté une Religieuſe des griffes de Satan qui la tourmentoit, & vous vous êtes marié avec elle pour lui ôter ſes ſcrupules: vous avez enlevé la fille d'un Marchand de vin de Londres, parce qu'il ne vous l'auroit point donnée: vous avez été Turc, Corſaire, Chrétien, Médecin, Luthérien, Calviniſ-

te, Quaker, Manichéen, Athée, &c. Vous avez épouſé quatre femmes à la fois, de crainte d'en manquer. Je ne trouve rien de plus naturel que tout cela.

Mais quand je conſidere que vous avez été empriſonné, ruiné, cocufié, parce qu'un chien avoit piſſé ſur le jupon d'une entretenue ; quand je conſidere qu'on vous a donné deux cents coups de bâton ſur la plante des pieds, parce que vous aviez trop bien ſervi ſa Hauteſſe ; quand je conſidere que la Juſtice vous a recherché pour avoir été aſſocié avec un homme qui tâchoit de faire fortune comme il pouvoit, & que cette même Juſtice vous a perſécuté, pour avoir compoſé un Livre contre un Juif qui eſt mort il y a plus de 3000 ans ; quand je conſidere que vous avez été battu par des faquins de valets, parce qu'étant à pied vous ne vous dérangiez point pour la Poſte, & que vous avez été contraint d'ôter la vie à un Marquis qui vouloit vous ôter la vôtre, ou du moins vous faire pendre, parce que vous aviez l'audace de vous défendre contre un Gentilhomme ; quand je conſidere qu'il vous fallut fuir la vengeance d'un cagot de Curé, pour avoir enſeigné les éléments de la loi naturelle aux enfants de ſes paroiſſiens, & que la Juſtice de Nor-

mandie vous cherche encore pour avoir rendu ſervice à autrui aux dépens d'une conſcience qui n'appartient qu'à vous; quand, dis-je, je conſidere que vous avez été errant, pourſuivi, proſcrit, perſécuté, pour avoir éclairé les hommes par des exemples puiſés dans la pure nature & la vraie Philoſophie, pour avoir tâché de jouir librement de la ſeule vie (*a*) que nous avons à eſpérer, & fait en ſorte de ne point mourir de faim au milieu des biens de ce monde, je ne doute plus que les loix n'ayent été inventées (*b*) pour détruire la liberté naturelle, en fixant pour jamais la loi de la propriété, & le droit barbare (*c*) de l'inégalité.

Oui, mon cher oncle, continua le Compere, les loix, la religion, les préjugés, la violence ſe réuniſſent conſtamment contre celui qui oſe penſer & agir. Dans cet état de contrainte, l'homme demeure eſclave tandis qu'il devroit être libre, & vit dans l'indigence au milieu du patrimoine de la nature.

(*a*) *V. la vie heureuſe, pag.* 34.

(*b*) *V. le Diſcours de* ROUSSEAU *ſur l'origine de l'inigalité parmi les Hommes, p.* 99.

(*c*) *V. l'Encyclop. Diſc. prélimin.*

Si quelque génie tranſcendant, tel que l'inimitable Pere Jean, vient à s'appercevoir qu'il naît libre & hors de toute ſujétion naturelle (*a*) à l'égard de ſon pere ou de ſon Prince ; que rien n'eſt capable de le ſoumettre à aucun pouvoir ſur la terre (*b*), que ſon propre conſentement ; en un mot, que le vice, la vertu, le bien & le mal moral, le juſte & l'injuſte & tout ce qui en dépend, ne conſiſtent que dans l'opinion de ceux (*c*) qui les ont inventés pour appuyer leurs intérêts (*d*) ; ſi, dis-je, cet homme rare auquel il a été réſervé de déchirer le voile de l'illuſion, tente de ſecouer le joug du travail, de la miſere, de la ſervitude & de la ſuperſtition, en uſant des droits que la nature (*e*) lui a donnés, il a tout à crain-

---

(*a*) Ibid.

(*b*) *Encycl. au mot* Gouvernement.

(*c*) *V. le Diſcours ſur la vie heureuſe, pag.* 6.

(*d*) *V. Montagne, Tom II. page* 381, où il eſt parlé des ſentiments de *Protagoras*, *d'Ariſton* & de *Thraſimaque*, ſur la nature des Loix, du Juſte, de l'Injuſte, &c.

(*e*) *V.* PLAT. *in Gorg, où l'un des Interlocuteurs ſe plaint de ce qu'en* inculquant à la jeuneſſe les principes de la juſtice, on étouffe les ſenti-

dre de la tyrannie du plus fort, à moins qu'une prudence conſommée ne le mette à l'abri des recherches de la Juſtice & de la perſécution des Prêtres.

Corbieu, dit Pere Iean, mon neveu a raiſon. Je me ſuis moqué de tout temps de ces billevéſées dont on endort les ſots. J'ai toujours regardé la religion & les loix comme des inventions humaines. Je n'ai conſulté dans toutes les actions de ma vie que la ſeule (*a*) voix de la nature. Auſſi ai-je rencontré par-tout des ennemis injuſtes & dangereux; mais j'ai éludé leurs pieges par ma prévoyance, mon adreſſe & ma fermeté. C'eſt ſur ces vertus qui ne m'ont jamais abandonné, que j'ai fondé la tranquillité d'eſprit dont je jouis, & qui ſied ſi bien à la liberté de penſer que j'ai adoptée, ainſi qu'au ſang froid inal-

---

ments nobles & élevés que les enfants apportent en venant au monde : & *il ajoute qu'on* ne voit briller en eux le droit de la Nature, que quand ils viennent à ſecouer le joug des Loix.

(*a*) *Nihil aliud ſibi naturam latrare niſi ut cùm Corpore ſejunctus dolor abſit, mente fruatur, Jucundo ſenſu, curâ ſemotâ, metuque.*

LUCRET. *Lib. II.*

térable qui, malgré Cicéron (*a*) & ſes ſemblables, ne m'a jamais quitté, même

---

(*a*) *Tu cùm furiales in concionibus voces mittis ; cùm domos civium evertis ; cùm lapidibus optimos viros foro pellis ; cùm ardentes faces in vicinorum tecta jactas, cùm ædes ſacras inflammas ; cùm ſervos concitas ; cùm ſacra ludoſque conturbas ; cum uxorem ſororemque non diſcernis ; cùm quod ineas cubile non ſentis ; cùm baccharis, cùm furis ; tum das eas pœnas, quæ ſunt ſolæ hominum ſceleri à Diis immortalibus conſtitutæ.* CICER. Orat. p. 1622.

» Quand vous haranguez le peuple avec une » éloquence empoiſonnée ; quand vous renverſez » les maiſons des citoyens ; quand à coup de » pierres vous chaſſez les plus dignes Sénateurs » hors de la place publique ; lorſque vous mettez en feu les maiſons de vos voiſins, & que » vous réduiſez les Temples en cendre ; quand » vous excitez les eſclaves à la ſédition, & que » vous troublez la célébration du Culte religieux ; quand emporté par une brutalité infame, vous ne faites point de diſtinction entre » votre femme & votre ſœur, & que vous ne » vous ſouciez point de qui vous ſouillez la » couche ; lorſque ſemblable à une Bacchante » effrénée, vous vous abandonnez à des fureurs » horribles ; c'eſt alors que vous êtes en proie » à ces ſupplices terribles, que les Dieux ont » deſtinés pour châtier les crimes des hommes".

——— *Sua quemque fraus, ſuum facinus, ſuum ſcelus, ſua audacia de ſanitate & mente deturbat : hæ ſunt impiorum furiæ, hæ flammæ hæ faces. ibid.* p. 1827.

en tuant des Capucins & des Marquis. Joint à cela, ma conſcience n'a jamais ſenti l'aiguillon de ce que le vulgaire appelle remords, & que j'appelle le ſupplice des foibles & des idiots (*a*) : ma Philoſophie ſe croiroit déshonorée, ſi elle s'occupoit de ces fâcheuſes réminiſcences (*b*), qui

---

» La propre injuſtice d'un chacun, ſa propre » malice, ſon infamie, ſa hardieſſe déſeſpérée, » le tranſporte hors de lui-même, le trouble, » le rend furieux : ce ſont-là les furies qui tour- » mentent le méchant ; ce ſont-là les flammes » & les flambeaux, avec leſquels les Dieux le » pourſuivent ".

(*a*) *V. le Diſc. ſur la vie heureuſe, p.* 63.

(*b*) ——— *cur tamen hos tu*
Evaſiſſe putes ; quos diri conſcia facti
Mens habet attonitos, & ſurdo verbere cædit ;
Occultum quatiente animo tortore flagellum
Pœna autem vehemens, ac multo ſævior illis
Quas & Cœditius gravis invenit, & Rhadamantus,
Nocte dieque ſuum geſtare in pectore teſtem.
JUVENAL. Sat. XIII. v. 143. & ſeqq.

» Pourquoi vous imaginer que ces gens ſans » foi, ſans probité, ne ſont point punis de leurs » crimes ? Oui, ce méchant homme ſe condamne » ſoi-même à tous moments ; il eſt ſaiſi d'une

ne doivent leur origine qu'aux préjugés & à l'ignorance? Qu'en dis-tu, l'homme aux Reliques, ajouta Pere Jean, en s'adreſſant à Diego? — Très-redoutable Pere Jean, répondit l'Eſpagnol, je dis que dans certains cas ma morale reſſemble aſſez à la vôtre, à cette différence près, que la Philoſophie que je reſpecte, mais que je ne comprends pas tout-à-fait, vous fait agir, & que dans toutes mes actions je n'ai d'autre motif que mes intérêts particuliers d'accord avec la Religion appliquée ſelon les principes que l'on m'a inculqués dans l'éducation honnête que j'ai reçue chez les Jéſuites de Saragoſſe. Au reſte, mon Révérend Pere, je vous regarde comme un ſaint homme, qui, par les traverſes de votre vie, avez expié depuis long-temps le Capunicide que vous avez commis, & l'apoſtaſie dont vous vous êtes rendu coupable, ſoit à Alger,

---

» ſecrete horreur : il ſe perſécute, il ſe tour-
» mente, il eſt lui-même ſon bourreau : les pei-
» nes qu'il endure, ne ſe peuvent exprimer ; el-
» les ſont plus terribles que les plus affreux ar-
» rêts de *Cœditius*, plus cruelles que ceux que
» *Rhadamante* prononce dans les Enfers. Quoi !
» avoir dans le fond de ſon ame, jour & nuit,
» un ſecret témoin de ſon crime ! ah, quel tour-
» ment" !

ſoit dans votre tranſmigration de Paris en Hollande.

Pendant le récit que Pere Jean avoit fait de ſon hiſtoire, il s'étoit formé à l'oueſt un orage très-conſidérable : l'on entendoit par le bruit du tonnerre qui devenoit de plus en plus fort, que la ville de Senlis en auroit ſa part : & Diego achevoit de parler, lorſqu'un tourbillon furieux qui précédoit la pluie & la grêle, qui alloient tomber en abondance, renverſa une partie de la cheminée de la ſalle où nous étions. L'Eſpagnol effrayé de cet accident, s'écria : Mes amis, nous allons périr ! la chûte de cette cheminée eſt un avertiſſement de la colere divine qui va fondre ſur nous. Je me ſouviens dans ce moment que c'eſt demain le jour de l'Aſſomption de la Vierge, & que nous avons mangé à notre ſouper un gigot de mouton, une poularde & ſix côtelettes. Proſternons-nous, mes chers compagnons, intéreſſons le plus grand Saint du Paradis en notre faveur; & dites de cœur & d'affection ce que je vais réciter de bouche. — En même-temps il ſe jetta à genoux, & d'une voix triſte & lamentable, il entonna la priere ſuivante.

O vous qui avez commencé par ne rien valoir, mais qui ayant été bleſſé à

la jambe au ſiege de Pampelune (*a*), êtes devenu honnête homme en dépit de Satan & de ſon tintamare ! Bienheureux Saint Ignace ! intrépide champion de la Vierge ! qui auriez tué un Maure incrédule (*b*), ſans l'entêtement de votre mule, qui prit un chemin pour un autre. O vous ! qui après avoir compris combien le mépris de ſoi-même eſt conforme à l'Evangile, avez porté le métier de gueux, de truand & d'argotier à un degré ſublime, avez couru les champs équipé comme un fou, (*c*) avez fait peur aux uns, avez fait rire les autres, & n'êtes entré dans aucune ville pendant vos caravanes ſans avoir une troupe de poliſſons à vos trouſſes. O vous ! qui avez toujours fait un ſi grand cas de la ſimplicité, que vous avez refuſé des lumieres du Diable (*d*) pour l'interprétation de l'Ecriture. O vous ! qu'un zele ardent fit partir pour Jéruſalem, & qui auriez vraiſemblablement converti tous les Turcs, ſi le Gardien des Capucins de cette

---

(*a*) *V.* TANNERUS, *ad Vitam S. Ignatii.* ORLANDUS, & RIBADENEIRA, *in Vitâ ejuſd. Sancti.*

(*b*) *V.* RIBADEN. *ubi ſup.*

(*c*) ORLAND. MAFFEUS, BOUHOURS.

(*d*) RIBADEN. *ubi ſup.*

ville ne vous eût chaſſé comme un péteur, & contraint de repaſſer en Europe. O vous! qui avez failli d'être pendu comme un eſpion par les François (*a*), lorſqu'ils faiſoient la guerre en Lombardie, & qui, à l'âge de trente-neuf ans, êtes venu à Paris tendre votre feſſier aux Régents du College de Sainte Barbe. O vous! qui ayant été pris pour un illuminé par la ſainte Inquiſition (*b*), avez évité le fagot par votre ignorance, & fûtes réſervé à de plus grandes choſes. O vous! qui ſur le refus que le Ciel vous fit d'un petit chien (*c*) pour vous ſervir de Directeur, avez rugi comme un lion, hurlé comme un loup, beuglé comme un bœuf, grincé les dents comme un damné, & failli de vous jetter de déſeſpoir par une fenêtre. O vous! qui après une ſi terrible épreuve êtes parvenu à un tel degré d'amour de Dieu (*d*), que les flammes vous ſortoient par la tête. O vous! qui avez converti les pécheurs par mille tours tout-à-fait gentils; comme en vous jettant dans

(*a*) *V. Les Auteurs de ſa vie.*

(*b*) ORLAND. *ubi ſub.*

(*c*) ORLAND. *ubi ſup.*

(*d*) RIBADEN. *ubi ſup.*

des étangs glacés (*a*), en jouant au billard (*b*), ou enlevant les femmes à leurs maris (*c*), pour qu'elles vécuſſent en chaſteſté. O vous! qui avez été la terreur & le fléau des Démons, des loups-garous, des eſprits-follets, & qui chaſſiez les premiers en récitant Virgile (*d*). O, vous! qui avez eu le honheur de voir la Sainte Trinité (*e*) en corps & en ame, lorſque vous étiez encore ſur la terre, & qui, indépendamment d'un bienfait ſi rare, avez encore eu autant de viſions, d'apparitions, de révélations, (*f*) que tous les Anachoretes de la Thébaïde. O vous! qui, par un prodige inoui, avez fait une viſite, ſans quitter Rome (*g*), à votre diſciple Keſſel à Cologne. O vous! qui avez rendu Liſan le pendu à la vie (*h*); rendu un borgne aveugle (*i*), & reſſuſcité une poule (*k*) qui puoit. O vous! qui, par des marques ſi éclatantes d'une

---

(*a*) *V. les Œuvres de* M. DE LAUNOY.

(*b*) RIBAD. *ubi ſup.*

(*c*) ORLAND. & MAFF.

(*d*) TURRIAN, *ſur S. Ignace.*

(*e*) (*f*) (*g*) (*h*) (*i*) (*k*) *V. les Auteurs de ſa Vie.*

ſainteté extraordinaire, avez mérité d'être le Pere, le Fondateur, l'Inſtituteur, le Conſervateur d'une ſociété de ſaints Perſonnages, qui, par leur vie archangélique, ſont devenus ici-bas les Seigneurs, les modérateurs de toutes choſes, & les fléaux de ceux qui encourent votre indignation. O vous! qui êtes autant au-deſſus des neuf Chœurs des Anges, que le Grand-Turc eſt au-deſſus de votre ſerviteur & compatriote, Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Rioles, y Bajalos. O Patriarche des Patriarches! neuf mille ſix cents onze fois plus Patriarche qu'Abraham! daignez jetter un œil de pitié ſur tous les humains dans cette nuit déſaſtreuſe & effroyable, où tous les éléments ſe confondent, où le Ciel & la terre enflammés font une eſquiſſe du dernier des jours. Daignez, dis-je, jetter un regard compatiſſant ſur tous vos ſerviteurs; nommément ſur mon doux maître, Mathieu le Philoſophe, ſur le vertueux Pere Jean de Domfront, ſur mon ami Jérôme & ſur moi. Ne permettez pas que nous périſſions pour avoir mangé un gigot de mouton, une poularde & ſix côtelettes la veille de l'Aſſomption: rognez les griffes de Satan qui ſe prépare à nous agripper: reverrouillez les portes de l'abyme

qui eſt prêt à nous engloutir : détournez la foudre !... A ces mots, le tonnerre éclatant d'une force épouvantable, perça le toît & le plancher de la chambre, & briſa en mille pieces la table autour de laquelle nous étions.

A ce ſpectacle effrayant, Diego tomba par terre, & foira dans ſes chauſſes. Pére Jean, plus irrité de l'incongruité du foireux qu'épouvanté du coup de tonnerre, prit l'Eſpagnol par le collet, le jetta au milieu de la cour, & ferma la porte. Enſuite ayant rallumé la chandelle, il prit une bouteille qui étoit ſur la cheminée, la vuida d'un ſeul trait, & nous dit en ſe raſſeyant : Je voudrois bien ſavoir où vous avez pêché cet original : il eſt, par la corbieu, fou. J'ai eu la patience d'écouter ſon impertinente priere à S. Ignace : mais, vertu de froc ! foirer en préſence de Pere Jean ! je ne le ſouffrirai jamais. — Tout le monde n'eſt point ſi intrépide (*a*) que vous, lui dis-je ; l'épouvante

(*a*) L'intrépidité eſt une force extraordinaire de l'ame, qui l'éleve au-deſſus des troubles, des déſordres, & des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle : & c'eſt par cette force que les Héros ſe maintiennent en un état paiſible, & conſervent l'uſage libre de leur rai-

fait certains effets ſur l'un qu'elle ne fait pas ſur l'autre. Il y a mille perſonnes à qui il en ſeroit arrivé autant, en voyant le tonnerre tomber à leurs pieds. Au reſte, il ſeroit à propos d'avertir l'hôte de cet accident, la foudre pourroit bien avoir mis le feu au grenier. — Ma foi, dit Pere Jean, tant pis pour le grenier. Je ne me mêle point des affaires d'autrui ; faites-en de même ; & ſongeons à vuider les ſix flacons qui ſont-là ſur ce buffet. Mais je ne puis revenir de cet original !

Mon cher oncle, dit le Compere, il faut en avoir pitié. Les Jéſuites & la ſuperſtition lui ont fêlé le timbre, ainſi qu'à bien d'autres : il eſt confit dans une piété ſi puérile, ſi ridicule ; il eſt plongé dans une ignorance ſi craſſe, qu'il cite à tort & à travers l'Ecriture, les Légendes, ſon Recteur des Jéſuites de Saragoſſe, & dans des circonſtances ſi peu analogues à ſes citations, qu'il me fait rire quelquefois, & met en colere mon Compere Jérôme. Au reſte, c'eſt un aſſez bon garçon, qui m'eſt fort attaché, & que je garde parce

---

ſon dans les accidents les plus ſurprenants & les plus terribles.

Réflexions & Max. morales, p. 78.

que je lui fais faire par principe de Religion & par bêtiſe, tout ce qu'un homme d'eſprit pourroit faire par principe de Philoſophie. — Je lui pardonne donc, dit Pere Jean; mais cela n'empêche pas qu'il ne ſoit un original. A propos, mes enfants, vous allez en Hollande? — Oui, répondit le Compere. — Hé bien, reprit Pere Jean, je vous accompagnerai juſques-là: alors je continuerai ma route pour la Ruſſie; & ſi vous voulez faire ce voyage avec moi, il ne tiendra qu'à vous. — Très-volontiers, dit le Compere, à Dieu ne plaiſe que je rejette une telle propoſition. La fortune a voulu que je retrouve un oncle ſi chéri, ſi reſpectable, je ne l'abandonnerai de ma vie. — Dès ce moment, tous nos biens furent déclarés communs; nous nous promîmes une fidélité à toute épreuve, nous cimentâmes notre union en vuidant le reſte de nos flacons, & nous conclûmes de finir la ſoirée par chercher Diego, qui n'avoit point reparu depuis la fin de ſon Oraiſon.

Après quelques perquiſitions inutiles, nous fûmes contraints de mettre l'hôte & tous ſes gens en œuvre pour retrouver le pauvre Eſpagnol; l'on parcourut toutes les granges, toutes les écuries, tou-

tes les caves, tous les greniers de la maiſon ; l'on s'égoſilloit à crier : Diego, Seigneur Diego, où êtes-vous ? — Point de Diego. Enfin, l'on déſeſpéroit de le trouver, lorſqu'on le découvrit dans un poulailler, où il s'étoit tapi parmi une quarantaine de poules.

Ayant raſſuré l'Eſpagnol le mieux qu'il nous fut poſſible, il ſortit de ſon réduit. Deux vigoureuſes ſervantes lui écurerent le feſſier, il changea de chauſſes, il rentra dans la chambre ; & Pere Jean lui dit : L'ami Diego, en conſidération du récit que ton Maître m'a fait de ton mérite ſingulier, je te pardonne l'incongruité de ton derriere. Je te déclare que tu es compris dans l'alliance qui vient d'être contractée entre mon neveu, Jérôme & moi ; que tu auras voix en Chapitre ainſi que chacun de nous ; que je te prends ſous ma protection ſpéciale en tout, par-tout, contre tout, fût-il contre Lucifer. — Ah ! très-vénérable Pere Jean ! s'écria Diego en ſe jettant à deux genoux, après mon maître que voilà, vous ſerez déſormais celui que j'aimerai le plus ſur la terre. Tous les jours de ma vie, à commencer dès ce moment, je réciterai cinq *Pater* & cinq *Ave Maria* à l'honneur de Sainte Barbe, pour qu'elle daigne vous conſer-

ver dans le ſentier de la vertu, & qu'elle vous préſerve de mort ſubite, ainſi qu'elle fit autrefois Auduin le Chartreux lorſqu'il tomba dans la neige (*a*). Je prierai Saint Caſſien, dont l'Egliſe célebre aujourd'hui la fête, qu'il veuille vous accorder joie, ſanté, richeſſe, & qu'il vous faſſe élire Pape un jour : car le Ciel m'a révélé dans le poulailler, que vous étiez le ſeul qui méritiez de remplir un poſte ſi important, & qu'il ne falloit pas moins que votre vigueur, votre fermeté, votre exemple, pour réformer certains petits abus qui commencent à ſe gliſſer parmi les Paſteurs de la bergerie du Seigneur. — Lorſque Diego eut fini de parler, chacun fut ſe coucher : & le lendemain de grand matin nous partîmes de Senlis.

(*a*) Un *Chartreux* nommé *Auduin*, étant un jour tombé dans un précipice rempli de neige, y fut conſervé en vie l'eſpace de quatre mois par l'interceſſion de *Sainte Barbe*. Au bout de ce temps-là, il ſortit du précipice, ſe confeſſa, communia, & mourut auſſi-tôt.

V. TILMAN, *Bredenbach. Sac. Coll. Lib. IV. item, Chronic. Carthuſ. Lib IV. Cap. III.*

CHAPITRE XII.

Notre arrivée à Mons, Capitale du Hainaut Autrichien ; accident fâcheux qui nous arrive dans cette Ville, & les suites qu'il eut.

IL ne nous arriva rien de remarquable dans notre route, jusqu'à Mons, Capitale du Hainaut, & la premiere ville étrangere que nous rencontrâmes après être sortis des terres de France.

Lorsque nous fûmes aux portes de cette ville, l'Officier de garde nous demanda en mauvais François qui nous étions ? d'où nous venions ? où nous allions ? Pere Jean qui savoit que dans ce pays-là l'on est assez scrupuleux sur l'article des voyageurs, répondit que nous venions de Valenciennes, & que nous étions bourgeois de la ville. L'Officier qui ne nous connoissoit pas, nous laissa entrer.

Diego qui étoit demeuré derriere, sans que nous nous en fussions apperçu, arriva quelques minutes après, & l'Officier lui fit les mêmes questions qu'il nous avoit faites. L'Espagnol, fier de la protection que

Pere Jean lui avoit promiſe à Senlis, répondit en enfonçant ſon chapeau : Je m'appelle Dom Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Rioles, y Bajalos ; je ſuis un Gentilhomme Eſpagnol, né à Bilbao en Biſcaie ; je fus jadis l'éleve du très-chaſte & très-vertueux Pere Recteur des Jéſuites de la ville de Saragoſſe en Aragon ; le Page chéri de feu Monſignor Hercule-François-Marie Tangarini, Evêque de Manſoura en Manſourie ; aujourd'hui j'ai l'honneur d'être le ſerviteur du célebre Mathieu, Patriarche du bon ſens ; le compagnon de ſon Compere Jérôme ; l'ami, le protégé de l'intrépide & reſpectable Pere Jean de Domfront, qui a été Grenadier, Capucin, Juif, Hérétique, Quaker & Athée, & qui, par la grace de Dieu, eſt aujourd'hui meilleur Chrétien que notre Saint Pere le Pape, ou peu s'en faut. — L'Officier, qui étoit un Allemand, n'entendant rien au diſcours de Diego, le fit mener par deux fuſiliers chez le Commandant de la Place.

Ce Commandant, qui étoit un vieux Papa à demi-ſourd, ne comprenant pas mieux le François que l'Officier, fit approcher l'Eſpagnol pour entendre ce qu'il diſoit. Celui-ci lui cria à l'oreille ce qu'il avoit débité à l'Officier. Le Commandant croyant qu'il lui diſoit des ſottiſes, tom-

ba

ba ſur le harangueur, le régala de quelques coups de canne, & l'envoya en priſon.

Une demi-heure après cette ſcene ſinguliere, le vieux Allemand fit ramener Diego devant lui, & l'interrogea dérechef; l'Eſpagnol tint le même diſcours, & ajouta que le Patriarche Mathieu, le reſpectable Pere Jean, & l'ami Jérôme étoient dans la ville.

Le Commandant ayant compris ces derniers mots, nous fit chercher. Lorſqu'on nous eut trouvés & conduits devant lui, il nous demanda qui nous étions, quel étoit notre pays? Le Compere Mathieu lui répondit avec gravité que nous étions Philoſophes, & que n'étant ſoumis à aucunes Loix, ni à aucun Gouvernement, nous n'étions pas plus d'un pays que d'un autre. Là-deſſus on nous envoya au cachot.

Le Commandant ne s'étant jamais trouvé dans le cas d'avoir affaire à des Philoſophes, tint un Conſeil de guerre pour ſavoir ce qu'il devroit faire de nous. Il fut conclu que l'on devoit nous examiner à fond; que ſi nous étions des eſpions, il falloit nous faire pendre; ſinon, que nous recevrions chacun vingt-cinq coups de bâton, & que nous ſerions chaſſés de la

ville, pour nous apprendre à reſpecter les uſages établis dans les pays où nous nous trouverions déſormais.

Le lendemain de ce Conſeil de guerre, le Commandant nous fit amener devant lui, nous fit reprocher par un Auditeur d'en avoir impoſé à notre arrivée à l'Officier de garde, d'avoir inſulté Son Excellence, & nous fit demander nos paſſe-ports : le Compere & moi préſentâmes les nôtres, qui furent rejettés comme invalides & ſurannés ; Pere Jean & Diego n'ayant rien de mieux à montrer, le Commandant conclut que nous étions dans le cas d'être traités comme eſpions.

A ce mot le Compere Mathieu s'écria : Quoi ! l'on traiteroit des gens tels que nous comme eſpions, ſous prétexte que nous ſommes entrés dans cette ville ſans être munis de paſſe-ports valables ! n'eſt-il point libre à tout homme, ſur-tout à un Philoſophe, de parcourir la terre entiere ſans être tenu de rendre compte à qui que ce ſoit de ſes intentions & de ſes démarches ? Par quel droit Monſieur le Commandant s'arroge-t-il le pouvoir d'interdire l'entrée d'un pays à un étranger qui n'eſt pas muni d'un vain papier, lequel ne rend ni ſes vues ni ſes intentions meilleures ? un chacun ne porte-t-il pas

ſur ſon front le paſſe-port de la Nature ? Lorſqu'un homme en voit un autre aller, venir, agir, ne doit-il point penſer qu'il ne fait qu'uſer de la liberté naturelle, à laquelle ni Prince, ni Roi, ni tel autre Uſurpateur d'une autorité injuſte & barbare, n'a aucun droit de s'oppoſer ? O Liberté chérie ! l'eſclavage & l'intolérance t'ont bannie de la terre ! — Monſieur le Philoſophe, dit l'Auditeur, comme M. le Commandant a paſſé ſa jeuneſſe à être Fifre & enſuite Tambour, il n'a point eu l'occaſion d'apprendre ce que c'eſt que cette liberté naturelle dont vous parlez : depuis ce temps-là, il fut occupé à remplir les devoirs des différents grades par leſquels il a paſſé, & n'a point eu le loiſir de s'inſtruire davantage ſur cet article. Mais il eſt Commandant ; & en cette qualité, il a ordre de ne laiſſer entrer aucun étranger en cette ville ſans paſſe-ports ſuffiſants, ou ſans produire quelque honnête bourgeois qui réponde de ſa perſonne, & qui rende raiſon des motifs qui l'amenent ici. Ces précautions ont été dictées par la prudence. Nous ſommes voiſins de la France, & à la veille d'une guerre avec elle ; nous ne ſaurions trop nous précautionner contre les entrepriſes que cette

Puiſſance pourroit former contre cette ville, qui eſt une des clefs du pays ; d'ailleurs, cet uſage eſt fondé ſur un droit naturel & propre à chaque Nation en particulier, lequel eſt de prendre chez elle telles meſures qu'il lui plaît pour ſon bien-être & ſa conſervation, ſans devoir en rendre compte à perſonne. — Voilà donc les raiſons, dit le Compere, que vous avez à alléguer pour appuyer vos injuſtices & vos vexations ? ô Nations policées !.... Hélas! divine liberté ! quand eſt-ce que..... Le Compere alloit continuer ; mais le Commandant fit ſigne à la garde qui nous avoit amenés, de nous reconduire au cachot.

Le lendemain nous fûmes préſentés dérechef devant le vieux Allemand, qui nous interrogea chacun en particulier. Le Compere lui tint à peu près le même diſcours que la veille, & l'envoya promener ; Pere Jean voulut le battre ; Diego le traita d'hérétique, & moi je dis qu'ils avoient raiſon tous trois. — Après cet examen, nous fûmes renvoyés en priſon.

Quelques jours après, l'Auditeur dont j'ai parlé plus haut, vint nous annoncer que l'on n'avoit rien trouvé à notre charge touchant l'eſpionnerie ; mais que com-

me nous étions des impertinents qui avions menti à l'Officier de garde, qui avions perdu plusieurs fois le respect à Son Excellence, qui l'avions insultée, nous étions condamnés à passer une *Rouste* (*a*) sur la place d'armes de la ville. A cette terrible nouvelle, Diego se mit en prieres, le Compere pesta de plus belle contre la persécution & la tyrannie ; Pere Jean se fit apporter un baril de bierre, & but le reste de la journée & toute la nuit ; pour moi, je m'endormis, en attendant le régal que l'on destinoit à nos épaules.

Le lendemain matin un détachement de cinquante Grenadiers vint nous prendre, pour nous mener où l'on nous attendoit. L'Officier qui commandoit cette troupe, nous dit en sortant de la prison, de nous réjouir; qu'au-lieu de 800 hommes que l'on avoit commandés pour l'exécution, il n'y en auroit que 780 ; qu'au-lieu de six tours que nous devions passer, nous n'en passerions que cinq ; & que par le calcul qu'il avoit fait, nous ne recevrions chacun que quinze mille six cents

(*a*) C'est ainsi que les Allemands nomment le châtiment qu'on appelle en France *passer par les baguettes.*

coups d'étrivieres, au-lieu de dix-neuf mille deux cents que nous aurions reçus, ſi le Pere Confeſſeur de Son Excellence n'eût intercédé pour nous, & ne l'eût porté à adoucir notre ſentence.

Cette épouvantable conſolation fit un tel effet ſur mon individu, qu'à l'inſtant les nerfs de ma jambe gauche ſe retirerent; & je ſuis demeuré boîteux depuis ce temps-là. Comme ceci eſt un fait conſtant, je prie en paſſant Meſſieurs les Phyſiciens d'exercer leurs ſpéculations ſur un phénomene auſſi ſingulier.

Au bruit qui s'étoit répandu qu'on alloit vergeter l'omoplate de quatre Philoſophes, qui ne reconnoiſſoient point de Loi, qui n'étoient d'aucun pays, il s'étoit aſſemblé un peuple innombrable, pour aſſiſter à l'exécution de quatre hommes qu'il s'étoit figuré devoir être extraordinaires, & autrement faits que d'autres.

C'étoit au milieu de cette multitude que nos gardes nous conduiſoient. Pere Jean fumant ſa pipe marchoit le premier d'un pas grave & aſſuré; le Compere le ſuivoit en jurant; Diego prioit, & moi je pleurois. Nous approchions de l'endroit fatal; ſix ou huit maudits tambours préludoient déja la marche qu'ils alloient battre pendant le régal dont on ſe promet-

toit d'honorer notre Philoſophie, lorſque tout-à-coup Pere Jean renverſa quatre Grenadiers de ſa droite, fendit la preſſe, le Compere & Diego le ſuivirent, j'en fis de même, & en quatre pas nous nous trouvâmes dans une Egliſe, vis-à-vis de laquelle nous venions d'arriver (*a*), & d'où nos gardes n'oſerent nous tirer.

Lorſque nous fûmes dans ce lieu, Pere Jean s'écria : Par la vertu de Saint Adhelme ! je ſavois bien que je me tirerois de cette affaire-ci. Un homme tel que moi ne perd jamais la tête, dans quelque péril qu'il ſe trouve. Vivent les gens d'eſprit, morbleu ! Pour toi, dit-il au Compere, tu aurois juré long-temps, avant que tes imprécations nous euſſent épargné la millieme partie des coups que nous allions recevoir. Et toi, pieux bavard, dit-il à Diego, j'ai bien voulu être ton ami, ton protecteur ; je le ſerai même toujours, mais c'eſt ſous cette condition, que de ta vie tu ne compromettras la perſonne

(*a*) Dans le temps que cette aventure arriva, les Egliſes, les Couvents, les Cimetieres des Pays-Bas Autrichiens étoient des aſyles pour certains criminels. Mais il s'eſt fait depuis quelque changement à ce ſujet.

de Pere Jean avec les Commandants Allemands. — Diego recut cette mercuriale les yeux baiſſés, fit une profonde inclination, & continua ſa priere que l'événement n'avoit point interrompue.

Nous fûmes à peine une heure dans cet aſyle, que nous nous vîmes fournis de vivres au moins pour quinze jours. Dans l'après-midi, un honnête cordonnier nous apporta plus de cent quatre-vingt florins d'une quête qu'il avoit faite pour des pauvres Philoſophes qui étoient en franchiſe : il nous dit que les Confréries de l'Egliſe où nous étions, s'intéreſſoient pour nous auprès de Son Excellence, & qu'elles eſpéroient d'obtenir inceſſamment notre délivrance. Nous remerciâmes le cordonnier, & il partit.

Vers le ſoir, le Curé de cette Egliſe vint nous voir : comme il nous trouva cauſant, il nous dit d'un ton bruſque, que nous devrions bien reſpecter le lieu où nous étions, & nous ſouvenir que Dieu y étoit préſent. — Monſieur le Curé, dit le Compere, Dieu n'eſt pas plus préſent en ce lieu qu'ailleurs. C'eſt un Etre parfait, immenſe, que rien ne peut contenir que ſa propre immenſité ; il ne peut ſe diviſer, ni s'étendre, ni ſe reſtreindre dans aucun lieu. — Tu es donc un hé-

rétique? dit le Curé. — Je ne ſuis ni hérétique, ni orthodoxe, répondit le Compere : je n'endoſſe aucune livrée de parti; je ſuis ce que tout le monde devroit être, je ſuis Philoſophe. — D'où vient donc l'aſyle dont tu jouis, maraud? — Il vient, répliqua le Compere, de l'ignorance & de la méchanceté des hommes. L'établiſſement que Moïſe (*a*) a fait des aſyles pour des perſonnes entiérement innocentes, eſt une preuve de ce que je viens d'avancer. Si une perſonne avoit commis un homicide innocemment, devoit-il chercher d'aſyle ailleurs qu'aux pieds de la Juſtice, & d'autre protection que celle des Loix? Mais de tout temps les hommes ont été ſots, injuſtes, méchants, & les Loix tyranniques ou inſuffiſantes. Ce n'eſt pas tout : indépendamment de la cauſe vicieuſe qui a produit l'établiſſement des aſyles, ces aſyles ſont devenus eux-mêmes la ſource d'une infinité d'abus affreux : les plus grands ſcélérats y furent à l'abri de toutes pourſuites, & exempts de toute peine (*b*). N'al-

(*a*) *V.* ce que dit là-deſſus GROTIUS, *Lib. II, Cap. XXI*, §. 5, & LE CLERC *ſur les Nombres. XXXV. 6.*

(*b*) *V. l'Hiſt. de l'Acad. des Inſcript. &c. Tom. V. Edit. de la Haye, p. 52 & ſuiv.*

lons point chercher des exemples chez les Payens ; arrêtons-nous au Chriſtianiſme. Pour le peu que vous ayiez lu ailleurs que dans votre bréviaire, Monſieur le Curé, vous aurez vu que la coutume ayant, dès le regne de l'hypocrite Conſtantin, fait regarder les Egliſes comme des lieux de refuge, Théodoſe & ſes ſucceſſeurs furent obligés de reſtreindre ce privilege qu'on avoit étendu à des gens indignes de toute protection. Mais ces Loix, ni celles que Juſtinien fit là-deſſus long-temps après, ne furent point des barrieres aſſez fortes pour empêcher que vous autres Meſſieurs les Eccléſiaſtiques, ne fiſſiez ſervir le progrès d'un abus ſi énorme au deſſein d'établir votre propre domination, & d'attenter ſur le droit du Magiſtrat. Il eſt vrai que c'étoit un ſerpent qui vouloit dévorer l'autre ; mais ce ne fut pas moins un grand mal : car plus il y a de ces ſortes de bêtes ſur la terre, plus on riſque d'en être mordu. Vous aurez encore lu, Monſieur le Curé, que les Conciles ouvrirent l'aſyle à toutes ſortes de criminels, & le leur aſſurerent par les foudres de l'excommunication, qu'ils lancerent contre ceux qui les en oſeroient tirer ; que nos Souverains Seigneurs & Maîtres, les Papes de Rome, ne manque-

rent point de pouſſer auſſi loin qu'ils purent l'immunité de ces lieux, que leur prétendue ſainteté devroit faire regarder comme ſouillés par une telle protection (*a*).... Quentends-tu, interrompit le Curé, par ce fatras de rapſodies dont tu m'ennuyes? — J'entends, dit le Compere, qu'il eſt étonnant qu'on ait établi des aſyles pour recevoir un homme, qui, après avoir commis innocemment quelque crime, fuit les pourſuites de la Juſtice, comme celles d'une bête féroce; qu'il eſt encore étonnant de ce que ces lieux deſtinés à être le refuge des malheureux, ſoient devenus celui des plus grands ſcélérats; j'entends enfin qu'il eſt ſurprenant que des Magiſtrats, aſſez ignorants ou aſſez méchants pour confondre l'innocent

---

(*a*) *V.* JACQUES GODEFROI *ſur le Code Théodoſien*, *L. IX. Tit. XLIV & XLV. Tom. III. pag.* 356 *& ſeqq.* — BUDDÆUS, *Juriſp. Hiſt. Specim.* §. 15 *& ſeqq.* — THOMASIUS, *Not. in* LANCELOT, *Lib. II. Tit. XX. pag* 1038 *& ſeqq.* — HERTIUS, *Diſſ. de Superiorit. Territor.* §. *n.*

Ceux qui voudront voir ce qui concerne le Droit d'Aſyle, que les Ambaſſadeurs s'attribuent, pourront conſulter THOMASIUS, *Diſſ. de jure aſyli*, *Legat. Ædibus Compet.*, *& le Traité de* BYNKERSHOEK, *du Juge compétent des Ambaſſadeurs*, *Chap. XXI.*

avec le coupable, ſoient aſſez ſots, aſſez foibles, pour reſpecter le vain aſyle d'un lieu qui n'a par lui-même, & qui ne peut recevoir de Dieu ni des hommes, l'impertinent privilege de mettre l'innocence à couvert d'être traitée comme le crime, & le ſcélérat à l'abri de la punition de ſes forfaits. — Je l'avois bien penſé, s'écria le Curé en s'en allant, que tu étois un maudit hérétique !

Lorſque le Curé fut parti, Pere Jean dit au Compere : Sais-tu bien, mon neveu, que tu déraiſonnes, & que le galimathias dont tu viens de régaler ce Prêtre pourroit, en certaines occaſions nuire à notre Philoſophie ? — Je le ſais auſſi bien que vous, mon oncle, répondit le Compere : mais comme je me ſuis apperçu d'abord que ce Curé n'eſt qu'un ignorant, je n'y ai point regardé de ſi près. Je réſerve à raiſonner en forme, lorſque j'aurai affaire à des perſonnes raiſonnables. — Hélas ! dit Diego en s'adreſſant au Compere, eſt-il poſſible que les grands hommes ayent auſſi leurs moments de foibleſſe & d'aveuglement ! Vous venez de dire que Dieu n'habite point ici préférablement à d'autres lieux ; à la bonne heure, c'eſt que vous ne l'y voyez pas. Mais les Saints ! mon cher Maître, les Saints ! pourriez-

vous dire auſſi qu'ils ne ſont point ici plutôt que dans d'autres lieux ? Ne voyez-vous pas là-haut S. Laurent avec ſon gril, S. Crepin avec ſon tranchet, Ste. Anne avec ſa quenouille, Ste. Apolline avec ſa mâchoire, S. Pierre avec ſes clefs, St. Paul avec ſon ſabre, S. Antoine avec ſon cochon, & S. Martin qui fait l'aumôme au Diable ? Ne voyez-vous point là-bas S. Corneille, au cou duquel pend une hardellée d'*ex voto*, qu'on prendroit pour les breloques d'un opérateur, ſi l'on ne ſavoit qu'il y a une terrible différence entre les opérations miraculeuſes d'un Saint, & les preſtiges d'un charlatan ? Ah, mon maître! mon cher maître ! ſi ce Curé que vous venez d'irriter, s'aviſoit de nous excommunier tous, que deviendrions-nous ? nous deviendrions abominables aux yeux de Dieu, en horreur aux bons Catholiques, & auſſi maigres (*a*) que des chats dans la ſaiſon des grenouilles. — Auras-tu bientôt fini ? dit Pere Jean à l'Eſpa-

(*a*) C'eſt une croyance aſſez généralement reçue parmi ceux de la Communion de Rome, que les perſonnes excommuniées deviennent pâles, maigres, languiſſantes, étiques, cacochymes, & qu'ils périſſent miſérablement au bout d'un certain temps.

gnol : je croyois que cette affaire-ci t'auroit rendu plus raiſonnable ; mais à ce que je vois, c'eſt de mal en pis avec toi. — En conſéquence de l'ordre de Pere Jean, Diego ſe tut.

Lorſque la nuit fut venue, nous ſoupâmes ſur les proviſions que l'on nous avoit fournies, & nous fûmes nous coucher dans une vieille Chapelle, où les marguilliers nous avoient fait apporter quelques bottes de paille. Le lendemain de grand matin, nous apprîmes que notre grace étoit accordée, & que nous pouvions partir. Un Sergent & huit fuſiliers qui nous attendoient à la porte de l'Egliſe, nous entourerent à notre ſortie, nous conduiſirent hors de la ville ; & le Sergent nous ſignifia, en nous lâchant, que M. le Commandant nous défendoit, ſous peine de la vie, de remettre le pied dans Mons.

Lorſque nous fûmes libres, le Compere Mathieu nous dit en ſoupirant : Je partirois content de cette ville, ſi J'avois eu le temps de dire ma penſée à ce Commandant Allemand : j'euſſe volontiers paſſé la moitié de la Rouſle qu'on nous deſtinoit, pour avoir pu lui faire une diſſertation en regle ſur le droit de la nature, & ſur le prétendu droit des gens ; & lui prouver qu'il n'eſt qu'un ſot, qu'un bru-

tal, un vil instrument de la tyrannie du plus fort. Mais il nous fit retirer au moment que j'allois lui débiter tout ce qui me venoit dans l'esprit là-dessus. Ah, mon cher oncle ! si nous sommes dans le cas de trouver souvent des animaux semblables sur la route de Russie, il vaut mieux retourner en France. — Pere Jean répondit que le malheur qui venoit de nous arriver, ne devoit son origine qu'à l'imprudence de Diego ; que comme il espéroit qu'il seroit plus sage par la suite, nous pouvions hardiment continuer notre route, en laissant toutefois les villes Autrichiennes hors de notre chemin. Le Compere consentit à la proposition de son oncle : mais il témoigna quelque peine de ne point voir Bruxelles, Louvain & Anvers, avant d'arriver en Hollande. Pere Jean s'appercevant du chagrin de son neveu, dit qu'il n'y avoit point grande perte en cela : que les Brabançons, en général, ainsi que les Flamands leurs voisins, quoique fort honnêtes gens, étoient le peuple le plus sot, le plus vain, le plus superstitieux de toute l'Europe. Que pendant que l'on voyoit s'élever de temps en temps chez les autres nations, même en Espagne, quelque génie sublime, soit dans la Littérature, les Arts ou la Philosophie,

ces animaux Belgiques croupiſſoient encore dans la plus craſſe ignorance, dans une léthargie, dans une indolence qui fait honte à l'humanité : que les prétendus beaux-eſprits qui ſe trouvoient parmi eux, n'étoient que de pitoyables bavards, que le plus petit Philoſophe crotté, qui court les rues de Paris, mettroit à *quià*. Il ajouta que ſi le haſard venoit à y produire quelque bon fruit, la ſuperſtition l'étouffoit auſſi-tôt ; que les Prêtres & les Moines y étoient trop nombreux & trop conſidérés : que l'*Univerſitas Alma Lovanienſis*, au-lieu de donner à ſes éleves des principes qui puſſent élever leur eſprit au moins juſqu'au ſens commun, étoit un cloaque d'inepties & d'abſurdités, un réceptacle de mille ſubtilités ſcholaſtiques & ridicules, où un jeune homme, qui auroit les moindres diſpoſitions en y arrivant, ſe pervertiroit le jugement ſans reſſource, & deviendroit incapable du moindre raiſonnement. Que pour ce qui étoit d'Anvers, tout ce qui y reſpiroit ne méritoit point d'être vu : que ce qui pouvoit y intéreſſer un galant homme, étoient les Peintures exquiſes que l'on y voyoit, des Rubens, des Vandyck, des Jordans, de ces Peintres admirables qui, après avoir illuſtré leur ſiecle & leur patrie, ont fait

place à un tas de miſérables barbouilleurs, à des rapetaſſeurs de vieilles croûtes, à d'indignes charlatans, qui trompent impudemment le trop crédule étranger (*a*), en lui vendant de mauvaiſes copies ou quelques enſeignes à bierre, pour des tableaux originaux.... Savez-vous, mon cher oncle, interrompit le Compere, que ce que vous dites-là touchant la vente d'une choſe pour une autre, eſt contraire à la bonne Philoſophie ? — Ma foi, je n'y ſongeois pas, dit Pere Jean : or çà, que les Brabançons, les Flamands, les Anverſois aillent à tous les Diables : je n'en parle plus. Continuons notre route : nous parlerons à notre aiſe, lorſque nous ſerons arrivés à notre deſtination.

(*a*) Je n'ai pu comprendre pourquoi Pere Jean s'emportoit plutôt contre les Barbouilleurs d'Anvers que contre les Barbouilleurs des autres Pays. Il eſt vrai que dans cette ville, il y en a quinze contre un ailleurs. Mais eſt-ce aux Barbouilleurs ſeuls qu'il faut s'en prendre, s'il y a tant de tromperie dans le commerce des tableaux ? Anvers, ainſi que bien d'autres villes, ne fourmille-t-il pas d'une quantité d'autres Brocanteurs de tableaux, qui ne ſont pas Barbouilleurs ? Comme Pere Jean n'étoit point un homme à ſe laiſſer trop queſtionner, je n'oſai lui demander la raiſon de cette préférence.

Nous continuâmes effectivement notre route, & cela avec tant de diligence, qu'en trois jours & demi nous arrivâmes à Amſterdam.

CHAPITRE XIII.

Rencontre d'un ancien ami de Pere Jean. Repas chez deux Négociants François.

EN entrant dans la ville d'Amſterdam, un homme habillé de brun, portant une petite perruque ronde, accourut ſauter au cou de Pere Jean, l'embraſſa trois ou quatre fois, & lui dit : Eſt-ce bien toi, mon cher Pere Jean ! comment te portes-tu ? & qu'as-tu fait de ma femme ? A ce mot, Pere Jean s'écria : Par la freſſure de notre S. Pere le Pape ! c'eſt mon ami Vitulos : ma foi, je me porte comme le Pont-neuf : pour ta femme, le Diable ſait où elle eſt. Le Pere Prieur des Grands Carmes de Rome me l'a ſoufflée, comme je te l'avois excroquée. Que le Ciel en ſoit béni ! j'ai éprouvé dans cette occaſion la vérité du proverbe, qui dit, *que nous ſerons meſurés de la même meſure dont nous meſurons les autres :* mais j'en ſuis tout con-

ſolé. — Et moi je n'en ai jamais été attriſté, dit Vitulos : tu m'as défait d'un fardeau qui me peſoit terriblement ſur les bras. Si tu ne m'avois point enlevé cette ſorciere à tous les Diables, je l'aurois noyée un jour ou l'autre. Vive la communauté en toute choſe ! Morbleu ! le droit de propriété eſt un droit inventé par Beelzebuth pour faire enrager les hommes. La poſſeſſion d'un bien tourmente, fatigue, ennuye le poſſeſſeur, ou tente, ou fait tort à celui qui ne le poſſede pas. — Oh ! oh ! dit le Compere, Monſieur eſt Philoſophe, à ce que je vois ? — Oui-da, répondit Vitulos, & de la plus fine eſpece, même. Ce n'eſt pas ce dont il eſt queſtion pour le préſent ; où allez-vous loger ? — A la Ville de Lyon, dit Pere Jean. — Fort bien, reprit Vitulos ; j'y ſuis logé auſſi : allons, partons. Ce ſoir je vous mene tous ſouper dans la meilleure compagnie du monde, où la liberté, l'enjouement & le plaiſir le diſputent avec la bonne chere : car je ſuppoſe que ces Meſſieurs qui accompagnent mon ancien camarade, ſont de ſes amis. — Vertu de froc ! dit Pere Jean, crois-tu que je voyage avec mes ennemis ? Ce joli drôle que tu vois, eſt mon neveu ; c'eſt l'arc-boutant du bon-ſens, & le reſtaurateur de la Phi-

loſophie : voilà ſon compatriote & Compere, Jérôme : ce long flandrin efflanqué, avec ſa phyſionomie de brebis, eſt le Seigneur Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Mendoca, y Rioles, y Bajalos, Gentilhomme Eſpagnol, qui prie plus Dieu dans un jour, que nous n'avons fait tout le temps que nous avons été Capucins : en général, ce ſont mes intimes, mes bons amis, mes aſſociés, & qui ſeront auſſi les tiens, lorſque tu le voudras. — Vitulos enchanté pouſſa un cri de joie ; & ſans regarder s'il étoit au milieu de la rue, il nous félicita, & nous embraſſa tous, l'un après l'autre. Ce qui fit bien rire les gens, & ſur-tout un Boulanger, vis-à-vis de la boutique duquel nous étions.

Lorſque nous fûmes arrivés à l'auberge, Vitulos nous conta qu'il étoit à Amſterdam pour certaines affaires qui concernoient la Philoſophie : qu'il avoit des liaiſons fort étroites avec un nommé M. Dominus, qui étoit l'Agent des Révérends Peres Jéſuites dans ce pays-là : que quant aux perſonnes chez leſquelles il vouloit nous mener ſouper, c'étoient deux Négociants François, demeurant enſemble, ayant chacun une très-jolie femme, chez leſquels il s'étoit introduit ſous le manteau de la Franc-Maçonnerie, & chez qui il

avoit la liberté de mener deux, trois, ou quatre amis, toutes les fois qu'il y étoit invité.

L'heure du ſouper étant venue, Vitulos nous mena chez ces Meſſieurs, qui nous reçurent le plus affectueuſement du monde, ainſi que Mdes. leurs épouſes : trois autres conviés qui ſe trouvoient-là, nous firent auſſi beaucoup de politeſſes. Bref, l'on ſervit : & depuis long-temps je n'ai vu une table ſi délicatement fournie, ni de repas où régnât plus de gayeté, où il ſe dît plus de bons mots, plus de ſaillies, enfin où l'eſprit & l'enjouement ſe trouvaſſent ſi parfaitement réunis.

Lorſque le deſſert fut ſervi, l'un de nos hôtes nous dit : Meſſieurs, je vous prie de nous excuſer ſi vous n'avez point fait meilleure chere. Cependant je remercie le Ciel de ce qu'il ne nous a point fait naître trois mille ans plutôt ; car, ſi l'on en croit le bon homme Homere, le meilleur Cuiſinier de ce temps-là n'étoit point capable de faire une fauſſe-Robert. Tout ce que nous euſſions pu vous donner alors, eût été un taureau bouilli, ainſi que fit Ajax à Agamemnon ; ou deux cochons rôtis, comme fit Eumée lorſqu'il régala Ulyſſe. — Monſieur a bien des bontés, dit Diego, je prie Saint Barth.....

Monſieur a bien des bontés, aſſurément, interrompit Pere Jean; mais ſi nous en voulons croire le bon homme Homere, il nous en contera bien d'autres. Où diable auroit-il appris ce qui ſe ſervoit ſur la table des Grands? lui qui étoit un Poëte, &, par conſéquent ſi gueux qu'il n'a peut-être jamais mangé que des oignons, des feves & des piſtaches. — Tout beau, mon confrere, dit Vitulos, ayez meilleure opinion de Meſſieurs les Poëtes; s'ils peuvent ignorer par état ce qui ſe ſert ſur la table des Grands, ils ont le privilege de le ſavoir par inſpiration : l'enthouſiaſme dont ils ſont poſſédés quelquefois, les éleve au rang de ces intelligences céleſtes, qui connoiſſent mille choſes ſans le ſecours des ſens, & dont les lumieres étendues ont quelque choſe de divin. Homere, par exemple, a parcouru toute la Méditerranée, & je ne ſache point qu'il ait jamais vu de tempête : voici toutefois de quelle façon il en décrit une, au 20e. Livre de ſon *Iliade.*

Comme la Compagnie n'entend point le Grec, je me ſervirai de la traduction de ce paſſage.

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton ſort de ſon trône, il pâlit, il s'écrie!

Il a peur que ce Dieu dans cet affreux ſéjour
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne faſſe voir du Styx la rive déſolée,
Ne découvre aux vivants cet Empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

Si du Gué-Trouin vivoit encore, je lui défierois de peindre du moindre de ces traits les orages qu'il a eſſuyés dans le cours de ſes expéditions. (*a*). Toute-

---

(*a*) Et moi je défierois *Homere* & ſon prôneur *Vitulos* de décrire, ſoit par *inſpirations* ou autrement, non pas une tempête, mais certains petits morceaux de chair qui nous pendent ſous le nez, auſſi admirablement que *Lazarelli* les a dépeints dans le Sonnet ſuivant.

Gran ſoſtegni del Mondo, almi Coglione
Del Celeſte Fattore opre ingegnoſe:
Da caricare i piccioli Cannoni,
Ond armato va l'huom, Palle focoſe,
Robuſti, ancorche teneri, Palloni,
Con cui giuocan trà lor Mariti, è Spoſe,
Del corpo human ſpermatici Embrione,
Dé Venerei, piacer Fonti amoroſe
Magazzeni vitali, ove Natura
L'human ſeme ripoſto, à i figli ſuoi

fois, mon cher camarade, les vers que je viens de réciter, ne ſont qu'un foible échantillon du paſſage original.

Mais ne reculons point juſqu'à Homere; n'allons point ſi loin, de crainte de nous fatiguer. Ne voyons-nous pas parmi les Poëtes de nos jours, (*qui, par parentheſe, ne ſont que des Poëteraux en comparaiſon des Anciens*,) ne voyons-nous point, dis-je, parmi nos Poëtes, les uns perchés

---

D'aſſicurar la ſucceſſion procura :
Ma la gloria maggior, che tutti obſcura
Gl'incliti pregi voſtri, è l'eſſer voi
Del mio Don Ciccio Archetipo, è figura.

Cicceid. Sonn. 185.

Homere dans la deſcription qu'il fait de la mer en furie, n'a eu beſoin, comme le dit fort bien *Vitulos*, que *d'inſpiration*, ou plutôt de ſon imagination vive & impétueuſe. Mais le Poëte Italien réunit ici l'imagination la plus brillante à ce que l'eſprit a de plus profond, de plus exact, de plus poétique, de plus fin & de plus élégant. Ceci ſoit dit ſans faire tort à ce que *Vitulos* entend prouver à *Pere Jean*. Mais je veux faire voir en paſſant, que l'imagination eſt un foible avantage pour un Poëte, ſans l'eſprit ou le ſentiment.

Note du R. P. Gardien des Capucins de Néaufle.

perchés au coin d'un mauvais grenier, décrire en vers pompeux, l'ordonnance, la régularité, la magnificence, la majesté d'un palais qu'ils n'ont jamais vu? la distribution, la proportion, le goût, la richesse des appartements où ils ne sont jamais entrés? la perspective riante, les chefs-d'œuvres de marbre, de jaspe, de bronze; les bosquets, les terrasses, les canaux, les fontaines, &c. qui embellissent les jardins, dont ils n'ont jamais approché? N'en voyons-nous pas d'autres, tapis dans leur galetas, & plus poltrons que le Sosie d'Amphitrion, tracer d'un crayon terrible, l'ébranlement de deux armées prêtes à se charger; la violence de leur choc, le bruit des armes, le henniſſement des chevaux, les cris des combattants joints au tonnerre du canon & de la mousqueterie; l'assemblage épouvantable de fumée, de pouſſiere & de feu; le spectacle horrible des morts, des mourants, des corps & des membres palpitants; en un mot, l'acharnement des vainqueurs, la rage, le déſespoir des vaincus, toutes les horreurs du carnage, & la suite d'un combat dont l'effroyable tableau tracé par des vers dignes d'un tel sujet, fait autant d'effet sur notre ame émue, que si nous étions les spectateurs de l'ac-

tion même. D'autres couchés sur un grabat, plus transis qu'amoureux, nous peignent d'un pinceau léger, mais plein de feu, les tendres discours, les baisers amoureux, les plaisirs vifs & doux, les ravissements délicieux de deux jeunes amants, à qui le hasard vient d'accorder, pour la premiere fois, une nuit tranquille, une nuit favorable à leurs desirs & à leurs amours. En voilà assez, je crois, pour prouver à l'univers entier, qu'en vertu du privilege de la Poésie, l'Auteur de l'*Iliade* pouvoit savoir, par une espece d'inspiration, ce qui devoit avoir été servi sur la table d'Eumée & d'Ajax, quoiqu'il vécût plus de trois cents ans après ces Héros. — L'ami, dit Pere Jean, tu ferois bien de boire un coup, car tu vas t'enrouer. Après quoi tu me diras si, dans ces temps-là, la nature n'avoit point aussi abondamment pourvu qu'aujourd'hui les champs, les rivieres & les bois, de tous les animaux, de toutes les productions de la terre, dont nous savons si bien garnir nos tables?

Vitulos, au-lieu de boire un coup, en but deux, & continua ainsi:

La nature a été de tout temps aussi abondante, aussi variée en ses productions, qu'elle l'est aujourd'hui. Il y a eu de tout temps des gens riches, & même

des gourmands, puiſqu'Eſaü vendit ſon patrimoine pour un plat de lentilles : indépendamment des gens riches & des gourmands, il y eut auſſi des cuiſiniers. Mais ces cuiſiniers étoient tout au plus des marmitons, en comparaiſon des cuiſiniers François d'aujourd'hui, ſur-tout de ceux des Eccléſiaſtiques & des Maltôtiers ; race de gens qui ne vivent que du malheur d'autrui, ainſi que les Médecins, les Apothicaires, les Avocats, les Procureurs, & tant d'autres, qui ont la conſcience aux talons, & les ongles crochus comme les éperviers.

La cuiſine des anciens n'approcha donc jamais de la nôtre. Pour le prouver, je commence par Abraham, qui n'étoit certainement point pauvre, puiſqu'avec ſon monde ſeul, il battit le Roi Chordorlahomor & ſes trois Confreres, qui avoient eu l'audace de s'emparer des biens & de la perſonne de Loth ſon neveu ; or ce Patriarche ne donna pour tout régal aux trois Anges, qui vinrent lui rendre viſite dans la vallée de Mambré, qu'un veau grillé, cinquante-ſix livres de pain cuit ſous la cendre, & quelques pintes de Boter-Melk. De tels hôtes méritoient certainement bien un régal plus honnête & plus délicat ; mais Abraham, tout hoſ-

pitalier, tout généreux qu'il étoit, ne put faire l'impoſſible (*a*).

Les Egyptiens n'étoient vraiſemblablement point gueux, puiſqu'un de leurs Rois fit délivrer pour près de quatre millions de florins d'ails, d'oignons & de poireaux, aux ouvriers qui bâtirent la grande pyramide que l'on voit encore aujourd'hui à quelques lieues du Grand Caire : à en juger par une dépenſe ſi extraordinaire pour un ſujet ſi peu important en ſoi, je répete donc que les Egyptiens devoient être des gens à leur aiſe, mais qui faiſoient très-mauvaiſe chere. Ils avoient fait des Dieux de pluſieurs animaux mangeables, ainſi que des légumes les plus néceſſaires à la marmite (*b*). D'où il réſulte

---

(*a*) Les Iſraëlites, poſtérieurs à ce Patriarche, ne furent point meilleurs cuiſiniers que lui. L'on ne voit dans leurs repas ni ſauſſes, ni ragoûts. Leurs plus grandes délices étoient le lait & le miel.

(*b*) *Quis neſcit* ——— *qualia demens*
Ægyptus portenta colat ? Crocodilon adorat.
Pars hæc : illa pavet ſaturam ſerpentibus Ibin.
Effigies ſacri nitet aurea Cercopitheci,
Dimidio magicæ reſonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

encore une grande diminution ſur la variété, ſur la multiplicité des mêts. Car les animaux & les plantes qui avoient le bonheur d'être inſcrits dans le Catalogue de ces Dieux, étoient ſacrés, & l'on n'y pouvoit toucher. Il s'eſt même vu des occaſions, au rapport d'Hérodote & de Diodore, où la diſette fut ſi grande, que les Egyptiens ſe mangerent les uns les autres, plutôt que de mettre une de leurs Divinités au pot. De ſorte que dans ce pays-là il valoit mieux être un bœuf qu'un homme.

Pour les animaux dont les Egyptiens pouvoient manger, ils en rejettoient la tête : autant de diminué encore. Le cochon étoit réputé immonde. Delà point de hure pour eux, point de jambons, point d'oreilles; delà ni langues fourrées, ni boudins, ni ſauciſſes, ni andouilles,

---

Illic cæruleos, hic piſcem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam.
Porrum & cæpe nefas violare, aut frangere morſu.
O ſanctas gentes, quibus hæc naſcuntur in hortis
Numina! lanatis animalibus abſtinet omnis
Menſa. Nefas illic fatum jugulare capellæ.

Juv. Sat. XV.

ni cervelas; point de pieds de cochons à la ſainte-Menoud, point de carré au petit lard, point d'échinées en côtelettes, point de poulets piqués, bardés, lardés, point de mêts, enfin, ſoit rôtis, ſoit à la braiſe, ſoit en ragoût, où le lard entre aujourd'hui pour le tiers de l'aſſaiſonnement.

Après avoir parlé du Patriarche Abraham & des Egyptiens, je viens aux Aſſyriens. Ces peuples paſſoient leur vie dans la ſenſualité & les délices de leurs ſerrails. Pour peu que l'on ait lu, on ſe reſſouviendra des galanteries de Semiramis, de la molleſſe de Ninias & de ſes deſcendants. Leurs bâtiments étoient de la derniere magnificence; le faſte, le luxe les environnoient de toutes parts: pour leurs repas, il y régnoit plus de profuſion & de confuſion dans le ſervice, plus d'emportement & de diſſolution parmi les conviés, que de délicateſſe & de civilité: témoin ce qu'en rapportent pluſieurs Auteurs, & nommément le Prophete Daniel, lorſqu'il parle du feſtin que Balthazar donna à toute ſa Cour.

Quant aux Medes, l'on voit dans la Cyropédie de Xénophon, que leur table reſſembloit aſſez à celle des Babyloniens.

Pour les Grecs, il eſt prouvé que dans

les ſiecles héroïques, ils n'avoient ni cuilleres, ni fourchettes, ni nappes, ni ſerviettes : ils mangeoient avec les doigts comme le bon Pere Adam, & s'eſſuyoient à leur barbe comme Mathuſalem. Il n'étoit point queſtion dans ce temps-là de gibier, de volaille, ni d'œufs. L'on n'en voyoit pas même paroître ſur la table des amants de Pénélope, qui étoient bien les plus friands coquins du temps. Il en eſt de même des fruits & des légumes. Quant aux poiſſons, ils les mépriſoient tellement, que dans l'*Odiſſée*, Ménelas s'excuſe d'en avoir mangé ſur ce qu'il étoit réduit à la derniere néceſſité. Aujourd'hui l'on fait gloire d'avoir ſur ſa table un bon eſturgeon.

De tous les Grecs poſtérieurs à ces temps héroïques, il n'y eut que les Athéniens qui débarbouillerent un peu l'art de faire la cuiſine. Tout ce qu'on nous conte de leurs feſtins, conſiſtoit toutefois plus dans l'appareil du ſervice, que dans le choix & la délicateſſe des mêts. Si quelque choſe pouvoit faire deſirer à un galant homme de ſe trouver à leurs repas, c'étoit les converſations enjouées & ſavantes, qui occupoient les convives. Mais par malheur, il ne s'y trouvoit point de femmes. Eh! peut-on trouver un re-

pas agréable, s'écria tout-à-coup Vitulos, où ce ſexe enchanteur ne préſide pas! Convenez, mon cher Pere Jean, que, quelque délicatement compoſé que ſoit un plat, il n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'il devient, lorſque ce qu'il contient eſt ſervi par une main telle que celle de l'une ou de l'autre de nos deux charmantes Hôteſſes. Que de graces! que de charmes dans la diſſection, le choix, l'arrangement des morceaux, & la maniere de les préſenter! O main blanche! main mignonne & dodue! continua-t-il en ſe jettant ſur celle de la Dame qui étoit à côté de lui, que votre vue eſt ſéduiſante! lorſque ce qu'elle daigne nous ſervir eſt accompagné d'un doux regard, d'un ſourire aimable, de ces mots obligeants, de ces graces enchantereſſes, qui ſont la ſauſſe de toutes les ſauſſes, l'élixir & la quinteſſence des ragoûts les plus exquis, que l'art des cuiſiniers ait inventés depuis le Déluge juſqu'à nos jours. Oui, charmante Hôteſſe, c'eſt de vous que l'on pourroit dire :

Le gratie, l'accoglienze, i riſi è quanti
Modi ſon di vaghezza, e leggiadria,
Il ſuave parlar, gl'alti ſembianti,
La beltate, il valor, la corteſia,

Il ſenno, e li coſtumi honeſti è ſanti,
E tutto quel che di laudato ſia
Con quanto di valor piovano i dei
S'accoglie à fà ſol'una lode in lei.

Et vous, dit-il, en s'adreſſant à l'autre Dame, n'eſt-ce point de votre divine perſonne qu'Ottavio Rinuccini parloit autrefois lorſqu'il diſoit :

L'oro del crin, la maeſtà del viſo ;
La porpora de' labbri; il ſol degli occhi;
De la fronte le roſe, e'l bel narciſo;
L'arco del ciglio, che ſaete ſcocchi ;
La voce, e'l geſto, e'l portamento, e'l riſo ;
Il guardo, che feriſce ovunque tocchi ;
La grazia ſua, la ſua virtu divina,
Fan dell' anime altrui dolce rapina.

Or çà, dit Pere Jean, auras-tu bientôt fini ? je crois fort que ces Dames s'amuſent plus des douceurs que tu leur débites, que de tes rapſodies ſur la cuiſine des anciens ; mais ſais-tu bien que voici leurs maris, qui pourroient fort bien ne point prendre toutes ces gentilleſſes ſur le même ton ? — Nos Hôtes ayant dit à Pere Jean qu'ils connoiſſoient le pélerin depuis longtemps, qu'ils ne s'effarouchoient point de

tout ce qu'il pouvoit conter à leurs femmes ; & ces Dames ayant témoigné que cela leur feroit plaisir de l'entendre continuer à raisonner sur les anciens, Vitulos reprit son premier sujet, & dit :

Puisque ces Dames veulent bien me permettre de continuer, je passe à la cuisine des Lacédémoniens. Cette nation mangeoit en public : les tables étoient distribuées par quinze personnes, auxquelles on donnoit tous les deux jours un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de monnoie pour l'apprêt & l'assaisonnement. Ce ne seront certainement pas encore ces gens-là, qui donneront gain de cause à ceux qui voudront soutenir que la cuisine des anciens l'emportoit sur la nôtre. Des Lacédémoniens je retourne aux Athéniens, pour vous dire qu'après ceux-ci, les Romains sont venus qui renchérirent de quelque chose sur la cuisine des premiers ; mais encore n'étoit-ce rien que la cuisine des Romains en comparaison de la nôtre.

Savez-vous bien, Monsieur Vitulos, dit le Compere Mathieu, que vous pourriez bien vous tromper dans votre calcul, & que l'on ne doit point tout-à-fait juger de la façon de manger d'une nation

par quelques traits que l'on en rapporte? Non plus que l'on ne devra juger un jour de la table des Rois de Suede du dix-ſept & du dix-huitieme ſiecle par celle de Charles XII.

Je ſais cela auſſi-bien que vous, Monſieur le Philoſophe, répondit Vitulos; il y a trente ans que j'ai lu dans Lampride, dans Ammien Marcellin & autres, que des Empereurs Romains, tels qu'un Trajan, un Adrien, un Alexandre Sévere, un Julien, ſe contentoient ſouvent à leurs repas, lorſqu'ils étoient à l'armée, d'un plat de pois ou de bouillie, & je n'ai point jugé pour cela que l'on ne mangeât alors que des pois & de la bouillie, non plus que je n'ai jugé de la bonne chere des Italiens du ſeizieme ſiecle, par le Pape Adrien VI, qui ne mangeoit que du Stokvich.

De tout cela, enfin, je reviens à dire qu'il y a trois mille ans, ainſi qu'auparavant, l'on ſe contentoit de groſſes pieces, & de bon appetit pour ſauſſe (*a*). Mais pour gagner ce bon appetit, l'on tra-

(*a*) Le cochon rôti dont Vitulos a parlé ci-devant, étoit un cochon de cinq ans, & le régal de cinq perſonnes. HOMER. *Odyſſ.*

vailloit, & aujourd'hui tous ceux qui mangent ſplendidement ne travaillent pas. Je ſens que l'on va me demander ſi les anciens riches travailloient ? Je répondrai qu'oui : & cela depuis le Sceptre juſqu'à la Houlette. Rebecca alloit fort loin chercher de l'eau dans une cruche qu'elle portoit ſur ſes épaules ; & cette Rebecca étoit la belle-fille de cet Abraham dont j'ai parlé tantôt, & qui étoit un Maître-Gars, comme diſent les Normands. Les enfants du Roi Priam tirerent eux-mêmes de la remiſe, le char qui devoit porter ce Prince au camp des Grecs, y attelerent les mulets & les chevaux, & chargerent deſſus le coffre qui contenoit la rançon d'Hector. L'on voit encore les fils d'Alcinoüs, Roi des Phéniciens, dételer les mulets du char de la Princeſſe Nauſicaa, leur ſœur, & celle-ci partir de-là avec ſes femmes pour aller laver ſes robes à la riviere. A ces trois exemples, j'en pourrois joindre trois cents autres (*a*) ; mais j'eſpere que

(*a*) Tels que celui de Saul, qui reçut la nouvelle du péril où étoit la ville de Jabes en Galaad, lorſqu'il étoit occupé à conduire une couple de bœufs. *Reg. XIV.* 5.

Celui de Jacob, qui fut de Bethſabée à Haran, (diſtance de plus de 200 lieues) ſeul à pied, un

ce que je viens de dire ſuffira pour cette fois.

Bois un coup, Robin-mignon, dit Pere Jean, tu as de l'eſprit comme un ſorcier, aujourd'hui. Où diable as-tu prêché la Litanie que tu viens de nous débiter ? Si tu étois demeuré Capucin, tu ſerois aujourd'hui Général de l'Ordre.

Il me ſemble, dit une des Dames, que Monſieur Vitulos a dit tantôt que les Poëtes d'aujourd'hui n'étoient que des Poëteraux en comparaiſon des anciens. J'ai toutes les peines du monde à croire cela ; je voudrois bien entendre le Grec pour en juger.

Madame, dit Vitulos, il ne faut point entendre le Grec pour cela : il ne faut que comparer quelques traductions des pieces qu'ils nous ont laiſſées, avec ce que nos Poëtes ont fait de meilleur ; & vous verrez la différence. Sans parler du

---

bâton à la main : qui couchoit où la nuit le ſurprenoit, & mettoit une pierre ſous ſa tête pour lui ſervir d'oreiller. *Gen. XXXII.* 11.

Celui d'Eumée qu'Ulyſſe trouva faiſant des ſouliers, & qui avoit bâti lui-même les étables pour les troupeaux quil nourriſſoit. *Odyſſ.* 14.

Celui de Gédéon, de Ruth, d'Eliſée, d'Ulyſſe, &c. &c. &c.

fameux Epithalame qui fait partie des Livres ſaints. Sans parler de quantité d'autres morceaux qui valent cent fois mieux; qui approche aujourd'hui du divin Anacréon dans la maniere de peindre l'amour tel qu'il eſt, c'eſt-à-dire, tel que nous ne le connoiſſons guere? Les Ouvrages de ce Poëte charmant ne ſont que des graces, ne ſont que des fleurs. Quelle aiſance! quelle délicateſſe! quel naturel dans la Poëſie de la tendre Sapho : écoutons-la exprimer la violence de ſon amour, dans la foible traduction d'un paſſage des précieux reſtes que nous avons d'elle.

Heureux! qui, près de toi, & pour toi ſeul ſoupire;
Qui jouit du plaiſir de t'entendre parler;
Qui te voit quelquefois doucement lui ſourire:
Les Dieux dans ſon bonheur peuvent-ils l'égaler?
Je ſens de veine en veine une ſubtile flamme
Courir par-tout mon corps, ſitôt que je te vois:
Et dans les doux tranſports où s'égare mon ame,
Je ne ſaurois trouver de langue ni de voix.
Un nuage confus ſe répand ſur ma vue;

Je ne ſens plus; je tombe en de douces langueurs,
Et pâle, ſans haleine, interdite, éperdue;
Un friſſon me ſaiſit... je tremble... je me meurs.
Mais quand on n'a plus rien, il faut tout entreprendre, &c. (*a*)

Quel ordre! quel admirable mêlange de circonſtances & d'incidents! quelle harmonie! quel tableau! Où eſt l'Amante de nos jours qui ſente & s'exprime ainſi? Je dis plus, qui puiſſe comprendre tout le vrai, toute la délicateſſe de ce que vous venez d'entendre. Ah, Madame! il faut avoir le cœur de Sapho pour apprécier tout le mérite de chaque mot de ce chef-d'œuvre tel qu'il eſt dans l'original.

(*a*) L'original de cette traduction eſt une des plus belles Odes de Sapho, que Longin nous a conſervée. Mais comme cette Ode a paſſé par les mains de pluſieurs Copiſtes & de différents Critiques, elle a beaucoup ſouffert des uns & des autres. Le Roi de France en poſſede un manuſcrit très-ancien, écrit ſans diſtinction de vers, ſans ponctuation, ſans orthographe. L'on eût mieux fait de nous la donner telle qu'elle eſt dans ce manuſcrit, qu'avec tous ces retranchements, additions, tranſpoſitions, changements, qu'Iſaac Voſſius & autres y ont faits.

J'y renvoye les curieux : ils le liront, ils le trouveront peut-être froid & insipide. Ne vous en étonnez pas, Madame, il faut de grands mots aujourd'hui pour exprimer de petites choses : mais de grands mots font ouvrir de grandes oreilles, & c'est assez dans le temps où nous sommes. — Monsieur Vitulos, dirent ces Dames en riant, il se fait tard; vous nous permettrez, ainsi que toute la Compagnie, de nous retirer. D'ailleurs, votre acharnement contre nos pauvres Poëtes modernes pourroit nous dégoûter de lire leurs Ouvrages; & ce seroit un plaisir de moins pour nous. Bon soir.

Lorsque ces Dames furent parties, Vitulos continua, & nous dit : Le cœur des Anciens étoit tellement fait pour sentir, qu'ils exprimoient tout le feu dont leur ame sensible & voluptueuse étoit capable, jusques dans les passions les plus injurieuses à la Nature & au Beau-Sexe. Si nous ouvrons Diogene Laërce, nous y voyons de quelle façon le divin Platon s'exprime sur ce sujet dans le fameux Distique qu'il a fait sur son cher Agathon (*a*). Comme vous entendez vraisembla-

(*a*) Τὴν ψυχὴν Ἀγάθωνα φιλῶν, ἐπὶ χείλεσιν, Ἦλθε γὰρ ἡ τλήμων ὡς διαβησομένη.

blement tous le Latin, je vais vous rapporter la Paraphraſe que l'un des amis d'Auluge le en a faite.

Dum ſemihulco ſuavio
Meum puellum ſuavior,
Dulcemque florem ſpiritus
Duco ex aperto tramite :
Animula ægra & ſaucia
Concurrit ad labias mihi
Rictumque in oris pervium,
Et labra puelli mollia
Rimata itineri tranſitus
Ut tranſiliret nititur
Tum ſi morœ quid pluſculæ
Fuiſſet in cœtu oſculi :
Amoris igni parcita
Tranſiſſet, & me linqueret :
Et mira prorſum res foret
Ut ad me fierem mortuus ;
Ad puerum at intus viverem.

Tout le monde ſait qu'à l'inſtar de ce Philoſophe, & d'autres anciens qui lui reſſembloient, certaine nation de delà les Monts, ſe pique quelquefois de s'égayer à ce jeu, & de rimer ſur ce ſujet. Mais quelle différence entre leurs Poéſies & ce que les anciens nous ont laiſſé dans ce

genre ! Voici comme Jean de la Casa, Archevêque de Benevent, & grand Péderaste, s'il en fut un, s'explique sur cet article dans son *Capitolo del forno.*

Tennero il forno già le donne sole.
Oggi mi par che certi garzonacci
L'abbian mandate poco men ch'al sole.
Spazzinlo à posta lor, nessun non vacci.
Dicon pur ch'egli è umido è mal netto,
E sono ben cagion quelle sue stracci,
Lo per me rade volte altrove il metto:
Con tutto che'l mio pan sia piccolino,
El forno delle Donne un pò grandetto,
Benche chi fa questo mestier divino
Sa ben trovar dove l'anno nascoto
Cola dirieto un certo fornellino.

Quelles grossiéretés en comparaison de l'élégante & délicate polissonnerie du Philosophe Grec. Cet Archevêque étoit toutefois un des plus polis Ecrivains de son temps, un des plus fameux Poëtes du siecle du Dante, du Tasse, de l'Arioste & du Guarini : il étoit l'émule du Berni, du Varchi, du Mauro, du Bino, du Molsa, du Dolce, ainsi que du Firenzuola, du Pulci, du Caro, du Franco, du Cardinal Bembo, & de l'Aretin mê-

me (*a*); & tel enfin que l'Europe n'en a point de pareil aujourd'hui en fait de poliſſonnerie, ſi vous en exceptez Piron. Mais auſſi, qu'eſt-ce que ce Piron? J'ai vu des Grenadiers dans leurs corps-de-garde, rougir en entendant lire certains de ſes Ouvrages.

J'aurois mille choſes à rapporter là-deſſus, Meſſieurs, ſi trois raiſons ne m'obligeoient à finir : 1. ce que je viens de dire n'étant qu'une ſimple réfutation de ce que mon Confrere Pere Jean avoit avancé ſur l'ignorance d'Homere touchant la cuiſine des anciens, & une légere preuve que les anciens étoient meilleurs Poëtes que nous (*b*); mon diſcours devien-

(*a*) Tous Poëtes plus ou moins libres & poliſſons dans certains endroits de leurs Ouvrages.

(*b*) Si j'euſſe oſé interrompre Monſieur Vitulos, je lui aurois dit que ce qu'il avançoit étoit vrai en partie, mais que les Anciens n'ont jamais approché de nos meilleurs Poëtes Dramatiques, encore moins du célebre La Fontaine, dont les Fables ſont autant au-deſſus de ce que les Anciens ont fait de mieux en ce genre, que la Henriade de Voltaire eſt au-deſſus de la Pucelle de Chapelain. Il paroît que Vitulos ſavoit cela auſſi-bien que moi : car il puiſe les exemples qu'il cite ici, dans quelques pieces, où il y a plus de ſentiment que d'eſprit, & laiſſe-là celles où il

droit, ſi je m'étendois davantage, une diſſertation ſérieuſe & en forme, ou plutôt une plate & ennuyeuſe rapſodie, une compilation indigeſte, qui vous fatigueroit ſans vous inſtruire : car, ſoit dit en paſſant, je ne ſuis ni érudit ni ſavant. 2. Il eſt indécent à tout honnête homme de trop gloſer ſur le dernier article que je viens de toucher en parlant des amours de Platon, du goût particulier de l'Archevêque de La Caſa, & de leurs ſemblables; & ridicule à moi de trop m'étendre ſur les amours plus honnêtes d'Anacréon & de Sapho : puiſqu'il y a plus de deux ans que je ne me ſuis apperçu ſi je vis ou ſi je végete. N'allez pas dire que ma modeſtie me ſert de louange; car je vous jure, en vérité, que ſi Vénus même tomboit à ma diſcrétion, je me trouverois dans le cas de cet Hermite dont l'Arioſte dit :

Gia reſupina ne l'arena giacce,
A tutte voglie del vecchio rapace.
Egli l'abbraccia, & à piacer la tocca,

---

faut l'un & l'autre. J'ignore enfin pourquoi en élevant généralement tous les Poëtes Anciens juſqu'aux nues, il ne parle d'aucun Poëte Latin.

Et ella dorme, è non puo fare iſchermo;
Hor le baccia, il bel petto, hora la bocca:
Non è chi'l veggia in quel loco aſpro & ermo,
Ma ne l'incontro il ſuo deſtrier trabocca,
Ch'al deſio non riſponde il corpo infermo,
Era mal'atto, perche havea tropp'anni,
E potra peggio, quanto piu l'affanni
Tutte le vie, tutti li modi tenta:
Ma quel pigro Ronzzon non pero ſalta.
Indarno il fren gli ſcote, è lo tormenta,
E non puo far che tenga la teſta alta.

Enfin, il eſt temps que je me taiſe; & il eſt juſte que chacun ait ſon tour à parler.

Ma foi, dit Pere Jean, voilà ce que tu as dit de plus raiſonnable depuis une heure que tu brailles, & que tu nous étourdis. J'avois cru dans le commencement que ce n'auroit été que pour quelques minutes: mais lorſque tu entreprends une fois de prouver quelque choſe, tu entaſſes fait ſur fait, preuve ſur preuve, ſottiſe ſur ſottiſe; tu parles Grec, Latin, Italien, Allemand, Eſpagnol, Hébreu, Chinois, Arabe, & tu ne ſonges point que tu aſſommes ceux qui t'écoutent. Ça, buvons à la ſanté de nos hôtes, qui nous ont ſi bien régalés.

Lorſque cette ſanté fut bue, Pere Jean dit au Compere : Et toi, mon neveu, tu ne dis rien ; tu es-là comme un hébété : régales-nous donc d'un plat de ta Philoſophie. L'un des conviés, qui étoit un Hollandois, ayant entendu parler de Philoſophie, demanda au Compere s'il n'étoit rien autre que Philoſophe, & ſi par haſard il n'étoit point auſſi Coccéien, ou Voétien (*a*) ? — Je ne ſuis ni l'un ni l'au-

---

(*a*) Ces mots déſignent les Sectateurs de deux fameux Théologiens Proteſtants, dont l'un ſe nommoit Cocceius & l'autre Voetius. Le premier fut Profeſſeur d'Hébreu à Brême ſa patrie, puis à Franeker, & finit par enſeigner la Théologie à Leyde, où il mourut en 1669. On a de lui de longs, longs, longs Commentaires ſur la Bible, & d'autres Ouvrages, imprimés en 10 vol. in-folio, qui ont fait autant de bruit en Hollande, que s'ils en euſſent valu la peine. Sa maniere ſinguliere d'interpréter l'Ecriture lui attira pluſieurs adverſaires, dont les principaux furent Voetius, & les Voétiens.

Ce Voetius étoit de Heuſden ; il aſſiſta au Synode de Dordrecht, & fut Profeſſeur de Théologie, & en Langues Orientales à Utrecht, où il étoit auſſi Miniſtre. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages, dans leſquels il dit des injures ſi atroces à ſes ennemis, & fait paroître une paſſion & une fureur ſi extraordinaires, qu'on le prendroit pour un Energumene, ſi l'on ne ſavoit que c'eſt un Théologien, qui diſpute con-

tre, répondit le Compere. Je m'embarraſſe fort peu de ces impertinentes opinions qui diviſent vos Savants, & qui répandent leur ridicule juſques dans vos écoles. Je ſuis un Philoſophe, qui, par mes profondes réflexions ſur la nature des choſes, me ſuis élevé autant au-deſſus des préjugés des autres hommes, que le ſoleil eſt au-deſſus des étoiles par ſa clarté. J'ai étendu mes regards ſur tous les objets dont je ſuis environné (*a*); j'ai pé-

---

tre un autre. Cet eſprit brouillon & opiniâtre ayant été fait Recteur de l'Univerſité d'Utrecht qui étoit Carteſienne, y fit défendre la Philoſophie de Deſcartes, & fit paroître tant d'emportement contre ce grand homme, que s'il eût eu autant de crédit en Hollande que Calvin en avoit à Geneve lorſqu'il fit brûler Servet en faiſant la grimace d'intercéder pour lui; il lui auroit fait ſubir le même ſort, & pis encore, s'il eût été poſſible.

(*a*) Quoique je ne ſois qu'un ſot, il me ſemble que Charron inſinue dans le *Liv.* 2. *Ch. II. de la Sageſſe*, qu'il a entrevu les découvertes que le Compere Mathieu a faites en Philoſophie. Ce Charron étoit un Pyrrhonien fieffé; & du Pyrrhoniſme à la ſaine Philoſophie, il n'y a qu'un pas; & lorſqu'il n'y a qu'un pas d'une choſe à une autre, l'on n'a ordinairement point beſoin de lunettes pour voir de l'une à l'autre. Ayant établi au commencement du Chapitre ſuſdit qu'il faut recevoir avec toute humilité & ſoumiſſion,

nétré dans les replis les plus cachés de l'eſprit & du cœur de l'homme ; & j'ai

---

les vérités que la Sageſſe éternelle a revéléés, ſe conformer aux uſages, aux coutumes, ſe ſoumettre aux loix, &c. en un mot, s'accommoder extérieurement à tout, *parce qu'il en faut rendre compte à autrui*, mais que les penſées, opinions, jugements ſont nôtres & libres : voici comme il propoſe les fondements de ſon ſyſtême d'Indifférence & de Scepticiſme.

Or le vray moyen d'obtenir & ſe maintenir en ceſte belle liberté de jugement, & qui ſera encore une autre belle leçon & diſpoſition à la ſageſſe, c'eſt d'avoir un eſprit univerſel, jettant ſa veue & conſidération ſur tout l'univers, & non l'aſſeoir en certain lieu, loy, couſtume, & maniere de vie (avec la modification ſuſdicte, tant au croire, qu'au faire) eſtre citoyen du monde, comme Socrate, & non d'une ville, embraſſant par affection tout le genre humain. C'eſt ſottiſe & foibleſſe que de penſer que l'on doibt croire & vivre par-tout, comme en ſon village, en ſon pays, & que les accidents qui adviennent icy, touchent & ſont communs au reſte du monde. Le ſot, ſi l'on récite y avoir autres créances, couſtumes, loix, toutes contraires à celles qu'il voit tenir & uſiter ; il les abomine & condamne promptement comme barbarie, ou bien il meſcroit tels récits, tant il a l'ame aſſervie aux ſiennes municipales, qu'il eſtime eſtre les ſeules vrayes, naturelles, univerſelles. Chacun appelle barbarie ce qui n'eſt pas de ſon gouſt & uſage, & ſemble que nous n'avons autre touche de la vériré & de la raiſon,

vu que l'univers entier étoit plongé dans l'illusion, l'erreur, la malice & le mensonge.

---

son, que l'exemple & l'idée des opinions & usances du Pays où nous sommes. Or il se faut affranchir de ceste brutalité, & se faut présenter comme en un tableau ceste grande image de nostre mere nature, en son entiere majesté, remarquer là-dedans un Royaume, un Empire, & peut-être ce monde (car c'est une grande & authentique opinion, qu'il y en a plusieurs), comme le traict d'une pointe très-delicate, & y lire une si générale & constante variété en toutes choses, tant d'humeurs, de jugements, créances, coustumes, loix, tant de remuements d'estats, changements de fortune, tant de victoires & conquestes ensevelies, tant de pompes, cours, grandeurs esvanouies : par-là l'on apprend à se cognoistre, n'admirer rien, ne trouver rien nouveau ny estrange, s'affermer & résoudre par-tout,

Pour acquérir & obtenir cet esprit universel, galant, libre, & ouvert (car il est rare & difficile, & tous n'en sont capables non plus que de sageſſe) plusieurs choses y servent : prémierement ce qui a esté dict au Livre premier de la grande variété, différence, & inégalité des hommes : Ce qui se dira, en ceſtuy-cy, de la grande diversité des loix & coustumes qui sont au monde : Puis ce que disent les anciens de l'âge, estats, & changements du monde. Les Prestres Egyptiens dirent à Hérodote, que depuis leur premier Roy (dont y avoit plus d'onze

J'ai consulté l'histoire générale de toutes les nations policées, & je n'y ai vu

---

mille ans, duquel & de tous les suyvants luy firent voir les effigies en statues tirées au vif) le soleil avoit changé quatre fois de route. Les Chaldéens, du temps de Diodore, comme il dict, & Ciceron, tenoient regiſtre de quatre cents mille tant d'ans; Platon dict que ceux de la ville de Sais avoient des mémoires par escrit de huit mille ans; & que la ville d'Athenes fust bastie mille ans avant ladite ville de Sais. Aristote, Pline & autres ont dit que Zoroastre vivoit 6000 ans avant l'âge de Platon. Aucuns ont dict que le monde est de toute éternité, mortel & renaissant à plusieurs viciſſitudes; d'autres & les plus nobles Philosophes ont tenu le monde pour un Dieu, faict par un autre Dieu plus grand; ou bien, comme Platon asseure & autres, & y a très-grande apparence en ses mouvements, que c'est un animal composé de corps & d'esprit: lequel esprit logeant en son centre, s'espand par nombres de musique en sa circonférence, & ses pieces aussi, le ciel, les estoiles composées de corps & d'ame, mortelles à cause de leur compoſition, immortelles par la détermination du Créateur. Platon dict, que le monde change de visage en tout sens: que le ciel, les estoiles, le changent, & renversent par fois leur mouvement, tellement que le devant vient derriere, l'Orient se fait Occident. Et selon l'opinion ancienne fort authentique, & des plus fameux esprits, en raison, il y a plusieurs mondes, d'autant qu'il n'y a rien un & seul en ce monde: toutes especes sont multipliées en nombre, par

qu'un mêlange bizarre de grandeur & de misere, d'orgueil & de bassesse, de pros-

---

où semble n'estre pas vray semblable, que Dieu aye faict ce seul ouvrage sans compagnon, & que tout soit espuisé en cet individu. Que l'on considere aussi ce que la descouverte du monde nouveau, Indes orientales & occidentales, nous a apprins : car nous voyons premiérement que tous les anciens se sont mescomptés, pensans avoir trouvé la mesure de la terre habitable & comprins toute la cosmographie, sauf quelques Isles escartées ; mescroyans les antipodes : car voilà un monde à peu près, comme le nostre tout en terre ferme, habité, peuplé, policé, distingué par Royaumes & Empites, garny de villes, qui surpassent en beauté, grandeur, opulence, toutes celles qui sont en Asie, Affrique, Europe, il y a plusieurs milliers d'années. Et qui doute que d'icy à quelque temps, il ne s'en descouvre encore d'autres ? Si Ptolomée & les anciens se sont trompés autrefois, pourquoy ne se peut tromper encore celuy, qui diroit que maintenant tout est descouvert & trouvé? Je m'en voudrois bien fier en lui ! Secondement, nous trouvons qu'en ces nouvelles terres, presque toutes les choses que nous estimons icy tant, & les tenons nous avoir esté premiérement révélées & envoyées du Ciel, estoient en créance & observance commune plusieurs mille ans auparavant qu'en eussions ouy les premieres nouvelles, soit un faict de religions, comme la créance d'un seul premier homme pere de tous, du déluge universel, d'un Dieu qui vesquit autrefois en homme vierge & sainct, du jour du jugement,

périté & d'infortune, de courage & de lâcheté ; je n'y ai vu qu'un assemblage

---

du purgatoire, résurrection des morts, observation des jeusnes, careſme, célibat des Preſtres, ornements d'Egliſe, ſurpelis, mître, eau beniſte, adoration de la croix, circonciſion pareille à la Juifve & Mahumétane & contre-circonciſion ; par laquelle ils tiennent ſoigneuſement & religieuſement couvert le bout de leur membre, eſtirant la peau avec des cordons, afin qu'il ne voye & ne ſente l'air. Au faict de la police, comme que les aiſnés ſuccedent à tout le bien ; que le pourveu à un beau & grand grade, prend un nouveau nom, & quitte le ſien ; ſubſides tyranniques, armoiries, ſauts de batteleurs, muſique d'inſtruments, Imprimerie. Par tous ces diſcours, nous tirons aiſément ces concluſions : Que ce grand corps, que nous appellons le monde, n'eſt pas ce que nous penſons & jugeons ; Que ny en ſon tout, ny en ſes parties, il n'eſt pas toujours meſme, ains en perpétuel flux & reflux. Qu'il n'y a rien dict, tenu, creu, en un temps & lieu, qui ne ſoit pareillement dict, tenu, creu, & auſſi contredict, réprouvé, condamné ailleurs ; eſtant l'eſprit humain capable de toutes choſes, roullant toujours ainſi le monde, tantoſt le meſme, tantoſt divers ; Que toutes choſes ſont enfermées & comprinſes dedans ce cours & révolution de nature, ſubject à la naiſſance, changement, fin, à la mutation des temps, lieux, climats, ciels, airs, terroirs. Et de ces concluſions nous apprendrons à n'eſpouſer rien, ne jurer à rien, n'admirer rien, ne ſe troubler de rien, mais quoy qu'il advienne, que l'on crie tempeſte, ſe réſoudre à ce

monſtrueux d'opinions qui ſe heurtent, d'intérêts qui ſe croiſent, de préjugés, de haines, de trahiſons, de vexations, de tyrannies, de cruautés, de guerres, de meurtres, en un mot, de tous les maux qu'on puiſſe imaginer.

L'Hiſtoire politique me montre juſqu'à quel point de fauſſeté, de ſoupleſſe, d'impoſture, de méchanceté, d'ambition, un homme ſeul ou pluſieurs hommes réunis peuvent parvenir pour commander aux autres : & à quel point d'ignorance, d'impuiſſance ou de lâcheté, ces autres peuvent être réduits pour ſe laiſſer mettre ſous le joug. Indépendamment de tous les maux qu'une telle autorité & une telle ſujétion entraînent dans l'intérieur d'une ſociété quelconque, cette hiſtoire me montre encore ceux qui découlent des diſſentions, des querelles, des guerres entr'elles & d'autres ſociétés ſemblables, pour des intérêts de prétentions, de propriété, de poſſeſſion, de commerce, ou par des motifs de point d'honneur, de jalouſie, de caprice & d'ambition.

---

poinct, que c'eſt le cours du monde, c'eſt nature qui faict des ſiennes; mais pourvoir par prudence qu'aucune choſe ne nous bleſſe par notre foibleſſe & laſcheté.

L'hiſtoire de la Juriſprudence me démontre l'inutilité, le ridicule, le nuiſible du droit de propriété. Depuis l'établiſſement de ce droit, les hommes n'ont encore pu déterminer la façon de l'entendre, ni la maniere de l'appliquer. Chaque nation a eu ſes Loix particulieres là-deſſus; chaque pays ſes coutumes; chaque Légiſlateur, chaque Juriſconſulte, ſes opinions différentes. D'où ſont réſultés les fraudes, les injuſtices, les haines, les animoſités, le dédale de la chicane, la fortune des uns ſur la ruine des autres, en un mot, une grande partie des maux que l'on connoît, dans le détail deſquels il eſt inutile d'entrer.

L'hiſtoire de la Philoſophie, j'entends ici la Philoſophie ordinaire, & non la mienne, l'hiſtoire, dis-je, de la Philoſophie m'apprend que l'eſprit humain, infatué de ſes préjugés, aſſujetti à ſe conformer aux opinions des autres, ou menacé des fureurs de la perſécution, n'eſt capable que d'enfanter des abſurdités & des chimeres.

L'hiſtoire de la Médecine me fait voir à combien d'accidents, d'infirmités, de maladies, l'homme civiliſé eſt ſujet, en comparaiſon de l'homme ſauvage; & à combien de plus grands maux il s'expoſe

encore, lorſqu'il ſe met entre les mains de cette engeance d'ignorants que l'on appelle Médecins, qui depuis trois mille ans de diſpute ſur les cauſes des maladies & la nature de leurs remedes, ne ſont point encore d'accord ſur la maniere de traiter une ſimple fievre.

Enfin, l'hiſtoire de la Religion m'ouvre en entier le cœur & l'eſprit humain; & je découvre d'un coup d'œil à quel point d'erreur, de contradiction, d'ignorance, & de barbarie même, l'homme peut atteindre, lorſqu'en ſortant de ſon état naturel, il prétend pouvoir étendre ſa curioſité téméraire ſur l'Auteur de la Nature (*a*). Les uns après ces recherches vai-

(*a*) Un fameux Ecrivain du cinquieme ſiecle, qui n'avoit en vue que la différence des opinions des Philoſophes Payens ſur la nature de la Divinité, en parle ainſi :

Nec hoc eſt admiratione dignum, cum ſciamus inter iſtos Philoſophos quanta ſit de ipſa Deorum Natura diſſenſio, quantiſque diſputationum argumentis vim totam Divinitatis conentur evertere. Cum alii Deos non eſſe dicant; alii, eſſe quidem, ſed nihil procurare definiant; alii, & eſſe, & rerum noſtrarum curam procurationemque ſuſcipere.... & tantæ ſint hi omnes in varietate & diſſenſione, ut longum & alienum ſit ſingulorum enumerare ſententias. Nam alii figuras his pro arbitrio ſito tri-

nes, impuiſſantes, ont dit qu'il n'y avoit point de Dieu : d'autres ont dit qu'il y

---

buunt, & loca aſſignant, ſedes etiam conſtituunt; & multâ de actionibus eorum vitaque deſcribunt & omnia quæ facta & conſtituta ſunt, ipſorum arbitrio regi gubernarique pronunciant. Alii, nihil moliri, nihil curare, & ab omni adminiſtrationis curæ vacuos eſſe dixerunt : afferuntque omnes veriſimile quiddam, quod auditorum animos ad facilitatem credulitatis invitet. JULIUS FIRMICUS MATERNUS, Aſtronom. Lib. I. in Præfat.

» Ce que je viens de dire n'eſt point éton-
» nant, puiſque nous connoiſſons leurs diviſions
» ſur la nature des Dieux, & les arguments par
» leſquels ils ſemblent s'efforcer d'anéantir la
» puiſſance de la Divinité. Les uns diſent qu'il
» n'y a point de Dieux ; d'autres qu'il y en a,
» mais qu'ils ne ſe mêlent de rien ; & d'autres,
» qu'ils ſe mêlent de tout ce qui nous regarde....
» d'autres leur forgent des figures déterminées,
» leur aſſignent une demeure fixe, font une
» hiſtoire de leur vie, de leurs actions, &
» ajoutent que tout ce qui exiſte, ſe regle, ſe
» gouverne ſous leur bon plaiſir..... tous enfin
» ſoutiennent leur opinion par des raiſonnements,
» qui ayant apparence de quelque vérité, ſont
» d'autant plus propres à faire impreſſion ſur
» ceux qui les écoutent ".

Si l'on eut demandé à ce Firmicus Maternus quel étoit ſon ſentiment ſur la Nature de Dieu, je crois qu'il n'en auroit pu donner une meilleure définition que ceux qu'il entreprend ici de condamner.

en avoit un, & ceux-ci devoient s'en tenir-là; d'autres ont dit auſſi qu'il n'y en avoit qu'un, mais en trois perſonnes diſtinctes : d'autres ont ſoutenu qu'il y en avoit deux, un bon & un mauvais : d'autres ont prétendu qu'il y en avoit quatre, ſix, dix, quinze, vingt, plus ou moins, mais de diverſes eſpeces & de différents grades. Tous, enflés de leur découverte, ont prétendu définir la nature de la Divinité. Les uns ont fait de Dieu un être indolent & ne ſe mêlant de rien ; d'autres l'ont fait foible & ridicule ; d'autres, avide & jaloux ; d'autres, inconſtant & capricieux ; d'autres, vain & cruel ; & tous enfin lui ont rendu un culte analogue à la nature, & aux qualités qu'ils lui attribuoient.

Mais entre tous ces gens-là, ceux qui ont admis qu'ils étoient les ſeuls qui euſſent la véritable connoiſſance de la Divinité ; que le culte qu'ils lui rendoient étoit le ſeul culte qui lui fût agréable ; que hors de leur croyance & de la pratique de ce culte, l'on étoit en abomination aux yeux de Dieu ; ceux-là, dis-je, ſont devenus fanatiques, intolérants, perſécuteurs, cruels & féroces. L'hiſtoire des Juifs, & principalement ce qui s'eſt paſſé parmi les Chrétiens depuis l'établiſſement du Chriſ-

tianiſme, juſqu'à ce jour (*a*), ſont une preuve de ce que j'avance.

En conſéquence de toutes ces conſidérations, j'ai dit en moi-même que, puiſque les mœurs, les coutumes, les uſages, les Loix, les Religions différentes, auxquels la plus grande partie du genre humain eſt ſoumiſe, cauſent de tels déſordres & de ſi grands maux, ces choſes ne ſont point dans l'ordre naturel : & j'ai conclu que pour que l'homme ſoit auſſi heureux qu'il eſt ſuſceptible de l'être, il ne devoit être ſoumis à rien de tout cela ; ne devoit ſuivre que l'inſtinct de la nature, & pouvoit fronder ouvertement tout ce qu'il y trouvoit de contraire.

Voilà le ſommaire des faits & des raiſons, continua le Compere, ſur leſquels j'ai fondé ma Philoſophie. Si Monſieur a quelque envie de devenir Philoſophe auſſi,

---

(*a*) *Inter finitimos vetus atque antiqua ſimultas.*
Immortale odium, & numquam ſanabile vulnus,
Ardet adhuc Ombos, & Tentyra, ſummaſ utrinque
Inde furor vulgo eſt, quod numina vicinorum
Odit uterque locus, & nullos credat habendos
Eſſe Deos, quam quos ipſe colit. ——
JUVEN. Satyr. XV.

je me ferai un plaiſir d'entrer avec lui dans de plus grands détails. Il peut, pour cet effet, choiſir tel jour qu'il lui plaira. — Très-obligé, dit le Hollandois, j'aime encore mieux être Coccéien.

Pere Jean, qui s'étoit enivré pendant que Vitulos & le Compere diſcouroient, dit au Hollandois : Corbieu, l'ami, tu as tort de ne point vouloir tâter de la Philoſophie. C'eſt un ruiſſeau d'eau claire & limpide, où tu débarbouillerois ton gros bon ſens ; c'eſt le ſanctuaire de la raiſon, le tombeau des opinions humaines, le fléau des préjugés du vulgaire ; l'éponge de la conſcience, & le rocher inébranlable contre lequel les flots de la honte, de la crainte & des remords ne produiront jamais que de l'écume. — Monſieur, dit le Hollandois, je vous ai dit que j'aimois mieux être Coccéien. — En diſant ces mots, il ſe leva, & partit. Comme il étoit fort tard nous remerciâmes nos Hôtes des politeſſes qu'ils nous avoient faites, & nous retournâmes à notre auberge.

CHAPITRE XIV.

Description de la Franc-Maçonnerie. Le Compere Mathieu fait sa tournée en Hollande. Ce qu'il voit dans ce pays-là.

LE lendemain matin étant tous à prendre le chocolat dans la chambre de Vitulos, le Compere Mathieu lui demanda ce que c'étoit que cette Franc-Maçonnerie, à l'ombre de laquelle il s'étoit introduit chez ces Négociants François? — Mon cher ami, répondit Vitulos, il y a plus de vingt ans que j'ai secoué le joug de toute honte & de toute pudeur; mais je t'avoue que je suis presque honteux de te dire que c'est le comble de la folie humaine. Cependant je suis Franc-Maçon, & je ne suis point fâché de l'être, parce que sous ce titre, je m'introduis chez mes benêts de confreres, où je trouve souvent à me dédommager par le jeu du sacrifice que je fais du bon sens, lorsque je suis obligé de maçonner avec eux. Voici donc ce que c'est que la Franc-Maçonnerie. Imagines-toi une société de foux, qui prétendent avoir fait renaître entr'eux l'égalité primitive de l'âge d'or, & de

raſſembler en eux toutes les vertus morales poſſibles, tandis qu'un Gentilhomme Franc-Maçon entend fort & ferme, dans le fond de ſon ame, qu'il eſt à cinq mille piques au-deſſus d'un autre Franc-Maçon, mais Marchand ou Artiſan; & que l'un & l'autre, ainſi que tout le reſte de la ſociété, ſont réellement ce qu'ils pouvoient être avant d'avoir vu la lumiere (*a*), c'eſt-à-dire, ſujets aux mêmes foibleſſes, aux mêmes défauts, aux mêmes vices, & peut-être plus hypocrites. Imagines-toi que pour parvenir à cette ſinguliere eſpece de Confraternité, il faut paſſer par cinquante épreuves plus ou moins ſottes & ridicules; faire des ſerments horribles, que l'on ne divulguera jamais ce que l'on va voir & entendre; que lorſqu'on y eſt une fois admis, il faut faire divorce avec le ſens commun, ſi on ne l'a fait auparavant; s'imaginer ou faire accroire aux autres qu'il y a quelque myſtere caché ſous certains nombres, ſous certaines figures bizarres ou groteſques; ne parler, ne ſe faire entendre que par ſignes, que par grimaces ou par hiéroglyphes; ne boire, ne manger, ne marcher qu'en

(*a*) Avant d'être reçus Franç-Maçons.

cadence ; & faire ou témoigner faire de toutes ces impertinences, une ſcience myſtérieuſe, auguſte & reſpectable. Imagines-toi encore que ces prétendus myſteres, ce prétendu ſecret, qui regnent dans cette ſociété d'inſenſés, piquant tous les jours la curioſité des ignorants, l'honneur d'y être admis eſt devenu à l'enchere ; que plus il ſe fait de réceptions, plus les Freres renouvellent leurs grimaces, & plus ils boivent & mangent en cadence & en ſymmétrie aux dépens des niais. Imagines-toi, enfin, un ſi étrange aſſemblage d'ignorance, de foibleſſe & de folie, tu auras une eſquiſſe de la Franc-Maçonnerie. — Je parie, dit le Compere, que s'il ſe formoit une ſociété de Moines Franc-Maçons, ils produiroient en peu de temps un corps complet de mille ſpéculations les plus bizarres & les plus ridicules, & feroient de la Franc-Maçonnerie une eſpece de ſociété, qui l'emporteroit en extravagance ſur les viſions de l'Aſtrologie judiciaire, ſur les chimeres de la cabale, ainſi que ſur les cérémonies myſtérieuſes & ſuperſtitieuſes de toutes les Religions de la terre. — C'eſt ce que je crois auſſi, dit Vitulos. D'ailleurs, je n'ai rien remarqué dans les aſſemblées des Francs-Maçons, qui pût donner lieu en aucune maniere à ces diſ-

cours injurieux, à ces calomnies odieuſes que le peuple débite ſur leur compte. De tout temps, ce fut le ſort des aſſemblées ſecretes, d'être ſoupçonnées de mauvais motifs & de mauvaiſes intentions : tout le monde ſait ce que les Payens imputerent aux premiers Chrétiens; ce que ceux-ci imputerent aux Juifs; & ce que bien des gens imputent encore aujourd'hui aux pauvres Hernhutters. Tout ce qui a l'air de myſtere, tout ce qui eſt hors de la portée de l'intelligence & de la conception du vulgaire, eſt à ſes yeux, ou ſacré, ou profane, ou abominable. — Il réſulte de tout ce que mon confrere Vitulos vient de dire, dit Pere Jean, que les Francs-Maçons ſont plus foux que méchants. — Hélas! tant mieux pour eux! s'écria Diego; *Beati pauperes ſpiritu, quoniam regnum Dei poſſidebunt.* (*a*)

Lorſque l'on eut fini de diſcourir ſur la Franc-Maçonnerie, Pere Jean nous dit: Savez-vous, mes amis, que j'ai eu autrefois un petit démêlé avec la Juſtice de ce pays; & que ſi elle venoit à ſavoir que

(*a*) Bienheureux ſont les pauvres d'eſprit, parce que le Royaume des Cieux leur appartient. MATTH. V. v. 3.

je ſuis ici, l'envie lui prendroit peut-être de ſe venger du dernier tour que je lui ai joué ? Il me ſemble que nous ferions bien de continuer notre route pour Pétersbourg. Si mon confrere Vitulos veut être des nôtres, il en eſt fort le maître. — M. Vitulos, ſachant que l'on maçonnoit en Ruſſie auſſi-bien qu'en Hollande, accepta le parti avec tout le plaiſir imaginable. Le Compere Mathieu dit que ce que ſon oncle venoit de propoſer, étoit juſte & raiſonnable ; mais qu'il ne partiroit point volontiers de la Hollande ſans y avoir fait quelque ſéjour, pour voir ce qu'il y avoit de remarquable. Il ajouta que ſi ſon cher oncle craignoit quelque nouveau démêlé avec la Juſtice, il le prioit de vouloir bien ſe tenir caché pendant quelques jours dans une chambre qu'il lui chercheroit ; & que lorſqu'il auroit ſatisfait ſa curioſité, il ſeroit entiérement à ſes ordres. Pere Jean qui avoit beaucoup de complaiſance pour ſon neveu, acquieſça à ſa demande. En conſéquence de quoi, l'on chercha un quartier : le Révérend Pere s'y tranſporta ; Diego fut deſtiné pour lui tenir compagnie ; un Juif leur fournit à chacun une poulette de quinze ans pour les déſennuyer ; le Compere, Vitulos & moi, commençâmes dès le lendemain notre tournée.

Nous employâmes une grande partie de la journée à parcourir Amſterdam, & à examiner les principaux édifices de cette ville. Le Compere fut enchanté de la beauté, de la propreté de tous ces édifices en général, & ſurpris de la magnificence de quelques-uns, tels que l'Hôtel-de-Ville, la Bourſe, &c. Mais il trouva ſingulier que le bois, le fer, le plomb qui y ſervent, fuſſent généralement peints. Vitulos lui répondit que cette méthode étoit néceſſaire pour préſerver ces matieres des impreſſions de l'air qui, en Hollande, eſt humide, chargé d'exhalaiſons nîtreuſes, & ſulfureuſes, & par conſéquent, propre à pourrir ou à ronger toutes les choſes ſur leſquelles il a quelque priſe : que c'étoit auſſi la cauſe pourquoi les Hollandois étoient ſi extraordinairement propres dans leurs maiſons, où la rouille & la putréfaction s'engendre en peu de temps, lorſqu'ils négligent d'aërer leurs appartements, & de laver leurs caves, leurs cuiſines, leurs fenêtres, leurs vîtres, auſſi ſouvent qu'ils le font. — Il faut donc, dit le Compere, que ce peuple ait originairement éprouvé quelque part la tyrannie du plus fort, pour avoir eu le courage de ſe refugier dans un pays qui ne paroît fait que pour les canards & les blaireaux.

Le soir nous allâmes à la Comédie. Le Compere, trouva le Théâtre vaste, spacieux, bien disposé; les décorations magnifiques, & la musique admirable : mais quoiqu'il n'entendît point la Langue, il fut choqué des gestes peu naturels des Acteurs, ainsi que de leur déclamation compassée & pédantesque. Vitulos lui dit que pour ce qui regardoit les défauts des Acteurs, c'étoit une chose qui pouvoit se corriger avec le temps : que toutefois ils n'atteindroient jamais au point de perfection auquel les plus fameux Acteurs François sont parvenus, parce que le nombre des Comédiens étant infiniment moindre en Hollande qu'en France, il étoit naturel qu'il ne s'y trouvât jamais tant d'émulation, ni une quantité considérable de bons sujets à la fois. Vitulos ajouta, qu'à l'égard des Pieces qui se jouoient sur le Théâtre Hollandois, elles étoient en partie des traductions des meilleures Tragédies ou Comédies des Théâtres François, Anglois & Italien; que le reste étoit de la composition des Auteurs du pays; que parmi ces derniers (*a*), il y en avoit de comparables à ce que les autres nations

(*a*) Tels que ROTGANS, VAN KRUININGEN, LANGDYCK, FAITMA, &c.

ont de mieux en ce genre ; mais que c'étoit dommage que la Langue Hollandoise, si riche, si féconde en expressions, si propre au genre tragique, fût si négligée & si peu châtiée. — Ne sauriez-vous point, dit le Compere, s'il se rencontre dans les Poëtes Hollandois quelques petits traits philosophiques, tels que l'on trouve dans les Ouvrages de certains Poëtes François d'aujourd'hui ? — Je ne le crois pas, répondit Vitulos. — Tant pis, dit le Compere.

Le jour suivant nous fûmes à Maarsen & à Loenen (*a*). Le Compere ne put s'empêcher de témoigner son étonnement à la vue de la quantité de maisons de plaisance dont ces endroits sont remplis. Mais ce fut bien autre chose lorsqu'il entra dans quelques-uns de ces beaux jardins qui environnent ces maisons. Il crut être dans le Paradis Terrestre. Alors Vitulos lui dit que l'excès de son admiration venoit de ce qu'il n'avoit jamais rien vu. Que si un étranger étoit obligé de fixer son séjour

(*a*) Maarsen & Loenen sont deux villages situés entre Amsterdam & Utrecht, où nombre de particuliers de cette premiere ville vont passer la belle saison.

dans des lieux qui l'enchantoient, il y ressentiroit bientôt l'ennui & le dégoût. Qu'il étoit vrai qu'on ne pouvoit assez admirer la patience, l'art, l'industrie des Hollandois, qui avoient tiré tout le parti possible des lieux qui, par leur nature, ne seroient que des marais impraticables; & que l'on trouvoit, dans la plupart de ces jardins, beaucoup de goût, d'élégance & une extrême propreté : mais que leurs décorations étoient trop monotones, trop uniformes; & que celui qui en avoit vu dix en avoit vu mille. Que la nature dans ce pays ne fourniſſoit point à l'art de quoi s'étendre ni se retourner : de quelque côté que l'on regardât, c'étoit toujours la même vue, c'est-à-dire, des prairies : que ces lieux n'étoient environnés, ni de champs, ni de vignes, dont les différentes productions offrent à la vue, dans chaque saison, mille spectacles charmants & variés : que l'on n'y rencontroit point de ces désordres pittoresques, de ces perspectives riantes ou majestueuses de la nature, qui échauffent l'imagination, & qui, par leur nombre & leur variété entretiennent l'ame dans une espece d'enthousiasme continuel, & lui procurent des plaisirs infinis. Que les parcs, les forêts, la chasse, y manquoient encore. Qu'enfin, toutes ces

maiſons, à la réſerve de quelques-unes, étoient petites, incommodes, mal diſtribuées, & avoient plus l'air de guinguettes que de maiſons de plaiſance. — N'importe ce qu'elles ſoient, dit le Compere, ſi l'on y peut philoſopher à ſon aiſe. Un vaſte palais eſt une priſon étroite lorſqu'on y eſt reſſerré par l'importunité, la crainte ou la défiance (*a*).

Delà nous fûmes à Utrecht, où il y a une Univerſité & un Mail admirable. Nous allâmes voir le Mail, & laiſſâmes-là l'Univerſité, parce que les Univerſités ſont fort peu dignes de la curioſité des Philoſophes.

D'Utrecht, nous fûmes à Rotterdam. Le Compere fut charmé de la ſituation agréable & avantageuſe de cette derniere ville, qu'il n'avoit point eu le temps de voir en ſon entier, en arrivant en Hollande. De Rotterdam, nous partîmes pour La Haye. La premiere choſe que nous fûmes voir, fut une magnifique collection de Tableaux de l'Ecole Flamande & Hollandoiſe, qu'un particulier avoit amaſſée. Nous y remarquâmes pluſieurs mor-

---

(*a*) *Qui metuens vivit, liber mihi non erit unquam.* HORAT. Lib. I. Epiſt. 10.

ceaux dignes d'admiration dans leur genre; entr'autres, un chœur d'Anges de Rubens, admirablement bien grouppé, d'une touche, d'un coloris, d'un moëlleux, d'une expreſſion, d'un effet, d'une vérité inimitable.

Le portrait d'un homme, par van Dyck, plein de grace, de fineſſe, d'expreſſion & de vie.

Un repas de payſans, par David Teniers; tableau précieux par la fineſſe, la naïveté, le naturel qu'on y remarque.

Un payſage de Wouvermans, dont les figures & les chevaux deſſinés en perfection, où le clair-obſcur, la belle touche des arbres, la richeſſe du fond, l'intelligence, l'harmonie font l'effet le plus ſéduiſant.

Un payſage de Berghem, où la richeſſe de la compoſition, le charme du coloris, les effets piquants de lumiere, la vérité, la légéreté du ciel, l'art & l'eſprit avec leſquels les animaux ſont deſſinés & peints, feront toujours l'admiration des connoiſſeurs.

Un payſage de Paul Potter, qui, dans ſon genre, n'eſt point inférieur aux deux précédents.

Un Chriſt porté au tombeau, par Rembrand; dont les figures ſont d'un relief,

d'une harmonie de tons de couleur, d'une force d'expreſſions, d'une fraîcheur de carnations, d'un caractere de vie, qui enchantent. C'eſt bien dommage que la correction de deſſin y manque.

Un petit tableau de fleurs & de fruits, par van Huyſum : le velouté, le duvet des fruits, l'éclat des fleurs, le tranſparent de la roſée, le coloris le plus brillant, le plus moëlleux, joints à une imitation parfaite de la nature, le mouvement que ce Peintre a ſu donner aux inſectes qui ſe trouvent dans ce morceau, rendent l'illuſion entiere.

Après avoir vu ces Tableaux, le Compere & Vitulos féliciterent le propriétaire de cette collection, ſur ſon goût, ſon diſcernement, & l'heureux choix qu'il avoit fait des meilleurs Maîtres que l'Ecole de ſon pays (*a*) eût produits. Enſuite Vitulos lui ayant demandé pourquoi il ne joignoit point à cette Collection quelques morceaux des Ecoles Françoiſe & d'Italie? Il répondit qu'il ſe bornoit aux Tableaux des Peintres de ſon pays, parce

(*a*) Par ces mots, de l'Ecole de ſon Pays, l'on entend l'Ecole Flamande & l'Ecole Hollandoiſe.

qu'il les croyoit infiniment au-deſſus de tous les autres. Vitulos, ſurpris d'une telle réponſe, lui demanda s'il n'avoit jamais entendu parler de Raphaël, de Michel-Ange, de Titien, de Correge, de Guide, de Pouſſin, de Le Brun, de Le Sueur, de le Moine, &c. Le Hollandois répondit qu'oui : mais qu'il eſtimoit mieux un Tableau médiocre de Van Oſtade, que le plus beau que le Correge eût fait de ſa vie; un morceau de Van der Werf, que quatre de Guide; ainſi du reſte. Alors Vitulos lui dit : Monſieur, vous me permettrez de vous dire que je ne ſuis point de votre avis. J'ai paſſé pluſieurs années en Italie, & j'ai remarqué chez les Peintres de l'Ecole Romaine, une ſource inépuiſable de beautés du deſſin, un beau choix d'attitudes, une grande fineſſe & une ſublimité d'expreſſions; chez ceux de l'Ecole Vénitienne, un deſſin coulant, nourri, moëlleux, une oppoſition ſavante de couleurs; chez tous en général, un génie vaſte, élevé, un art admirable dans leurs inventions, leurs compoſitions, leurs ordonnances. Les François poſſedent une partie plus ou moins grande de ces talents précieux: quelques-uns, tel que Le Moine, les ont réunis tous à la fois, ainſi que l'on peut en juger par l'*Apothéoſe* d'Hercule,

cule, que ce grand Peintre a fait à Verſailles. A l'égard des Peintres Flamands & Hollandois, (à l'exception de Rubens, de Vandyck, & d'un ou deux autres) j'avoue qu'il y en a qui ont quelques parties admirables; mais ces parties ne conſiſtent que dans l'intelligence du clair obſcur, dans un coloris brillant, dans une imitation ſervile & ſans choix de la nature, telle qu'elle ſe préſente à leurs yeux: l'on ne trouve dans leurs Ouvrages, ni invention, ni ordonnance, ni même aucune expreſſion au-deſſus du commun; en un mot, l'on y découvre de l'art & du travail, mais peu de génie & de jugement. Quant à votre Van Oſtade & ce Van der Werf que vous nous prônez, le premier eſt un faiſeur de magots, qui, avec quelque intelligence du clair-obſcur, s'eſt rendu célebre parmi vous, en ne traitant que des ſujets ignobles ou ridicules: le ſecond poſſede à la vérité quelques qualités; ſon deſſin eſt paſſablement correct, ſa touche eſt ferme, ſes figures ont beaucoup de relief; mais ſes carnations ſont fades, & reſſemblent plus à de l'ivoire qu'à de la chair; ſes compoſitions, & l'expreſſion de ſes figures, ſont froides, & manquent de ce feu, préférable à ce grand fini que Mieris &

lui ont affecté de répandre dans leurs tableaux. Enfin le Guide eſt le Guide ; mais Vander Werf ne ſera jamais que Van der Werf.

Le Hollandois eut beſoin de tout ſon phlegme pour laiſſer finir ce diſcours, & pour ne point nous jetter tous les trois en-bas de l'eſcalier de ſon cabinet. Mais lorſque Vitulos eut ceſſé de parler, il lui dit d'un ton menaçant : Tu n'es qu'un impudent, un incivil, un ignorant. Un homme tel que moi qui poſſede pour plus de trente mille florins de tableaux, doit ſe mieux connoître en peinture qu'un animal comme toi, qui n'as peut-être pas trente ſols dans la poche. Sors d'ici ! — Monſieur, dit le Compere, je croyois qu'il n'y eût que les gens d'Egliſe qui fuſſent intolérants ? — Sortez d'ici, tous les trois, reprit le Hollandois.

A la ſortie de chez le Collecteur de tableaux, nous fûmes chez un Amateur d'eſtampes & de deſſins. Lorſque nous eûmes parcouru les principaux porte-feuilles, tels que ceux qui contenoient les œuvres de Marc-Antoine, d'Annibal Carrache, de Calot, de la Bella, de le Clerc, de Maſſon, de Nanteuil, de Gerard Audran, ainſi que ceux de Woſterman, de Pontius, de Bolſwert, de Viſcher, en un

mot, des plus fameux Graveurs qui ont paru depuis Albert Durer jusqu'à nos jours, cet homme nous montra ses dessins. Vitulos en trouva plusieurs d'admirables: mais il ne put s'empêcher de dire qu'il y avoit parmi, quantité de copies. L'Amateur soutint fort & ferme que ses dessins étoient tous originaux; Vitulos soutint le contraire : enfin, l'arrivée de trois ou quatre personnes qui avoient à parler à l'Amateur, mit fin à la dispute. Pendant ce temps-là, Vitulos escroqua un joli dessin de Rembrant : nous prîmes congé de la compagnie, & nous partîmes.

Le lendemain, Vitulos ayant décollé le dessin de dessus un papier jaunâtre, où il étoit, le recolla sur un papier bleu, le porta à cet Amateur, & lui dit, que c'étoit un présent qu'il venoit lui faire, en considération de la complaisance qu'il avoit eue la veille à notre égard. Cet homme ayant examiné ce dessin avec beaucoup d'attention, remercia Vitulos, en disant que ce n'étoit qu'une mauvaise copie dont il possédoit l'Original. Vitulos soutint que ce dessin étoit aussi original ; l'amateur voulut parier cent ducats que ce n'étoit qu'une très-mauvaise copie, & alla chercher son dessin pour le confronter : mais ayant découvert la su-

percherie, Vitulos fut battu & chaſſé pour avoir dit la vérité.

Pour le coup, la patience du Compere s'échappa. Quoi ! s'écria-t-il, par-tout de l'ignorance, du caprice, de l'opiniâtreté & de l'intolérance ! l'on ne peut dire dans ce ſiecle ſélon qu'une choſe blanche eſt blanche, ſans riſquer de ſe faire écharper ou éreinter ? A quel abominable degré de perverſité ſont donc parvenus les hommes d'aujourd'hui ? O état de nature ! état de nature ! l'on ne court point de riſque chez vous, d'être aſſommé par des Amateurs de tableaux, de deſſins & d'eſtampes.

Le Compere déclamoit encore, lorſque nous arrivâmes devant la porte d'un Bibliophile (*a*), chez qui Vitulos voulut entrer. Le Compere lui dit : Si nous allons chez celui-là, & que vous lui diſiez encore quelque vérité, il nous jettera par les fenêtres. — Ne craignez rien, répondit Vitulos, s'il nous attaque, nous nous défendrons.

Etant entrés chez ce Bibliophile, ſon Bibliothécaire nous introduiſit dans une ſalle ſpacieuſe, remplie de Livres les plus

(*a*) Amateur de Livres.

rares & les plus recherchés. Il y avoit près de deux heures que le Compere & Vitulos feuilletoient & examinoient ces Livres, lorſque le maître arriva. Après les compliments ordinaires, Vitulos lui dit que ſa collection de Livres étoit parfaitement bien choiſie; que l'on n'y voyoit point ce fatras d'inepties que les Bibliomanes (*a*) recherchent avec tant de fureur, & dont le mérite ne conſiſte que dans l'imagination extravagante de ces ramaſſeurs de bouquins; mais que quand il vivroit trois mille ans, il ne pourroit lire tous les ouvrages que cette Bibliotheque contenoit. — Auſſi ne les ai-je point achetés pour les lire tous, répondit-il: s'il m'étoit permis de m'exprimer en Poëte, je vous dirois que je me regarde ici comme une abeille, & cette collection comme un parterre de fleurs ſur lequel je promene mon imagination, & dont je tire le miel qui me nourrit l'eſprit, me fortifie l'ame, & me réjouit le cœur. Je converſe avec les morts, j'adopte, je contredis, je loue, je blâme ce qu'ils diſent, & je ne m'en fais point

(*a*) Amateurs de Livres, ignorants & mauvais connoiſſeurs.

d'ennemis. D'ailleurs, je n'ai point acquis cette Bibliotheque pour moi seul : elle est ouverte aux Savants, aux Gens de Lettres, & à mes amis. Il est nécessaire que l'histoire, les pensées, les opinions de tous les temps nous parviennent & se communiquent : c'est une source où il y a une infinité de choses à prendre, une infinité d'autres à rejetter, & par conséquent toutes à conserver : car si, pour parvenir à la vérité, il est bon que l'on nous ait frayé quelques traces du chemin qui y conduit, il n'est pas moins utile que l'on nous montre les précipices dans lesquels l'on court risque de tomber dans la recherche du vrai. Enfin, si dans quelques-uns de ces Livres vous n'avez remarqué d'autre mérite que celui de la propreté de l'impression, c'est qu'indépendamment de la satisfaction particuliere que je ressens en admirant les belles choses, je tâche, autant qu'il est en moi, de conserver aux Imprimeurs à venir des modeles d'une perfection au-dessus de laquelle ils doivent s'efforcer de parvenir, & ne jamais décheoir au-dessous. Le progrès de tous les Arts utiles, & sur-tout d'un Art aussi nécessaire que celui-ci, doit être un des principaux objets des occupations & des amusements d'un honnête homme.

Meſſieurs, continua-t-il, vous me paroiſſez amateurs des Sciences & de la Littérature ; ſi vous faites quelque ſejour en cette ville, vous me ferez plaiſir de venir paſſer dans ma Bibliotheque les moments que vous ne ſaurez mieux employer ailleurs. Si vous y faites quelques remarques dignes d'attention, je vous prie de me les communiquer. Je ne rougis point d'avouer que c'eſt au commerce que j'entretiens avec quelques Savants, aux lumieres de quelques Etrangers qui m'ont honoré de leurs viſites, que je dois la plus grande partie de mes connoiſſances. — Nous dîmes au Bibliophile que notre départ étant fixé au lendemain, nous étions bien fâchés de ne pouvoir profiter de ſa politeſſe : & nous prîmes congé de lui.

Lorſque nous fûmes ſortis, Vitulos demanda au Compere ce qu'il penſoit de cet homme-là ? Je penſe, répondit le Compere, que pour un Amateur, il eſt doux, poli, & paſſablement raiſonnable. Mais pour ces deux autres animaux, ce ſont deux ignorants, deux entêtés, deux diables incarnés.

Nous partîmes le lendemain matin pour Leyde. On nous apprit en arrivant qu'il y avoit en cette ville un Savant du pre-

mier ordre, qui poſſédoit un cabinet d'hiſtoire naturelle des plus complets. Etant allés chez ce Savant, il nous fit voir une collection très-nombreuſe & très-recherchée de terres, de mines, de foſſiles, de minéraux, de métaux, de pierres & autres ſubſtances terreſtres; ainſi qu'une prodigieuſe quantité d'oiſeaux, de poiſſons, d'inſectes, de reptiles; les uns vivants, les autres deſſéchés ou conſervés dans des liqueurs, &c. Indépendamment de tout cela, cet homme avoit un grand jardin & deux ſerres ſpacieuſes remplies d'arbriſſeaux & de plantes rares: au bout de ce jardin, il y avoit trois ou quatre appartements contenant une infinité d'inſtruments & de machines pour les expériences phyſiques & mathématiques.

Lorſque nous eûmes conſidéré toutes ces choſes, le Compere Mathieu demanda à ce Savant s'il n'avoit point auſſi quelque collection de tableaux, de deſſins, d'eſtampes & de livres? — Vous venez de voir, répondit-il, mes livres, mes eſtampes, mes tableaux & mes deſſins. L'univers m'offre un ſpectacle continuel, dans lequel j'admire tous les jours l'invention la plus ſublime, la compoſition la plus ſage, l'ordonnance la plus riche, les objets les plus frappants, les plus variés.

C'eſt par l'uſage ou la contemplation de toutes les choſes que vous venez de voir chez moi, que je lis ſans ceſſe dans le grand livre de la nature, & dans lequel je rencontre des faits, des raiſons, des rapports, dont on ne voit preſqu'aucune trace dans tout ce que les plus fameux Philoſophes ont écrit. — Il me paroît, dit Vitulos, que ſelon le goût & les ſentiments où vous êtes, les tableaux de toutes les eſpeces ne vous manquent pas : mais il n'en eſt point de même des livres. La précieuſe collection que vous poſſédez de tant de productions différentes ; vos machines, vos inſtruments, peuvent vous former une bibliotheque d'hiſtoire naturelle & de phyſique : mais rien de tout cela ne vous tient lieu de livres de Théologie, de Morale, d'Hiſtoire & de Poéſie. — Je rencontre dans toutes les recherches & les expériences que je fais, répondit le Savant, dans tout ce que j'examine & conſidere, ſoit au-dehors de moi-même, ſoit au-dedans, une main toute-puiſſante, une main ſage, intelligente, bienfaiſante ; & cette main eſt celle de l'ETERNEL. A la vue de la toute-puiſſance, de la ſageſſe, de la bonté de cet ETRE SUPRÊME, mon ame s'éleve juſqu'au pied de ſon trône, où elle s'anéan-

tit dans des ſentiments d'admiration, de reſpect, d'amour, & de reconnoiſſance. Voilà les Traités de Théologie, dans leſquels j'apprends à connoître DIEU, & à lui rendre le culte qui lui eſt dû. Quant à la Morale, je ne poſſede qu'un livre qui en traite, & ce livre eſt mon cœur. Toutes les fois que je rentre en moi-même, j'y lis ces mots, que le SOUVERAIN LÉGISLATEUR de l'Univers y a tracés: *Tends ſans ceſſe à la perfection, & cherche ton bonheur.* Il réſulte de ce peu de paroles, bien entendues, la regle entiere de mes devoirs envers moi-même & envers les autres.

L'hiſtoire des Empires, des Royaumes, des différents Peuples qui ont exiſté depuis le commencement du monde juſqu'à ce jour, m'eſt fort inutile. Tous les événements des ſiecles paſſés ſe repréſentent journellement ſur le théâtre du monde; ce ſont toujours les mêmes cauſes qui produiſent les mêmes effets: il n'y a de différence que dans le temps, les circonſtances, les lieux de la ſcene & les acteurs.

Je ne poſſede aucuns Poëtes, ſoit anciens, ſoit modernes: je n'ai beſoin ni de ces images vraies ou fauſſes que nous préſente la Poéſie, ni de l'harmonie des

vers, pour toucher mon ame, & échauffer mon imagination. La contemplation de tout ce qui m'environne, eſt infiniment au-deſſus de la lecture du meilleur Poëme qui ait jamais paru.

Monſieur, dit le Compere, tout ce que vous venez de nous dire eſt admirable. Mais que penſez-vous de la Religion & des loix en général, de l'intolérance des méchants, & des préjugés des ſots ? — Je vous ai dit, répondit le Savant, que Dieu avoit gravé au fond de mon cœur: *Tends ſans ceſſe à la perfection, & cherches ton bonheur.* — Comme cet homme paroiſſoit n'avoir point d'autres raiſons à nous donner, le Compere ne le queſtionna pas davantage.

Lorſque nous fûmes ſortis, Vitulos dit: Voilà encore une ſinguliere eſpece de viſionnaire : cet homme voit tout, ſait tout, & ne nous a rien appris. Il vient de nous débiter avec emphaſe une eſpece de formule qu'il a débitée hier à d'autres, qu'il débitera demain encore à d'autres, & qui ne ſignifie rien. On lui fait une queſtion à laquelle un enfant de dix ans pourroit répondre, & il élude cette queſtion par un quolibet. — Cela nous apprend, dit le Compere, qu'il n'y a rien de ſi aiſé à acquérir aujourd'hui qu'un grand nom :

mais un grand nom ne fait point un grand homme. Pour parvenir à ce point de Philoſophie auquel nous avons atteint, mon cher Vitulos, il faut autre choſe que des Cabinets de curioſités, qu'une gravité Catonienne, & que la ridicule manie de ne s'exprimer que par hyperboles, à la maniere des Inſpirés.

Le Compere & Vitulos tinrent encore pluſieurs propos ſur cette matiere, qu'il eſt inutile de rapporter. Tout ce que j'ai à dire eſt qu'après avoir dîné à Leyde, nous continuâmes notre route, & nous arrivâmes le ſoir à Amſterdam.

CHAPITRE XV.

L'Eſpagnol veut épouſer deux femmes à la fois. Pere Jean le diſſuade de faire une telle folie. En conſéquence Diego fait une exhortation Chrétienne & pathétique à ſes deux prétendues, & les abandonne pour nous ſuivre.

A Notre arrivée au logis, nous trouvâmes Pere Jean qui dormoit à côté d'un broc de vin, & Diego couché entre les deux Donzelles que le Juif leur avoit procurées. Auſſi-tôt que l'Eſpagnol

nous eût apperçus, il sauta tout nud en bas du lit, & dit en se jettant au col du Compere : Ah, mon cher maître ! vous me trouvez occupé à faire un miracle. Le vénérable Pere Jean que voilà qui dort, a retiré autrefois le corps d'une religieuse des griffes de Satan qui la tourmentoit ; & moi je vais retirer des pattes de Beelzebuth ces pauvres petites filles que voici cachées sous cette couverture. Au moment que vous êtes arrivés, je leur peignois le concubinage où elles sont plongées, comme un état dans lequel il étoit très-difficile de faire son salut. Je leur proposois les exemples de Magdelaine & de Sainte Marie Egyptienne, qui, après avoir passé la fleur de leur jeunesse dans ce métier, l'abandonnerent enfin, & passerent le reste de leur vie dans la pénitence (*a*). Je leur

(*a*) Mon camarade Diego ment ici comme un arracheur de dents. La Magdelaine n'a jamais fait la gourgandine. C'étoit une femme de bien & d'honneur, qui avoit sept Diables dans le corps, que J. C. chassa : qui en reconnoissance d'un si grand bienfait, suivit le Sauveur jusqu'à sa mort, avec d'autres femmes de Galilée. Elle mourut à Ephese. Ce ne fut que depuis le 10e. siecle que l'on a imaginé qu'elle étoit allée en Provence avec Marthe & Lazare, que

disois encore que si elles ne se sentoient point appellées à une vie si austere que

---

l'on suppose faussement être sa sœur & son frere, puisque l'Evangile dit la Magdelene de Galilée & Marie, sœur de Marthe, de Béthanie. La Pêchereſſe avec laquelle on la confond, étoit une femme publique de Naïm, dont on ignore le nom, qui ne vit J. C. que la seule fois qu'elle lui oignit les pieds, & à laquelle il dit : *Allez en paix, & ne pechez plus.*

Quant à Sainte Marie Egyptienne, Diego a raison ; elle fut une fameuse débauchée, & une grande pénitente. Ayant quitté ses parents à l'âge de 12 ans, elle s'en, fut à Alexandrie, où elle se prostitua au premier venu pendant 17 ans. Elle alla ensuite par curiosité à Jérusalem avec une troupe de pélerins, pour assister à la Fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. Y étant arrivée, elle continua son métier : mais ayant voulu entrer dans l'Eglise, elle se sentit repoussée par trois ou quatre fois, sans y pouvoir entrer. Marie frappée d'un tel obstacle, prit aussi-tôt la résolution de changer de vie, & de faire pénitence : puis elle entra dans l'Eglise aussi facilement que les autres, y adora la Croix, & partit le même jour de Jérusalem, pour se retirer dans une vaste solitude qui étoit au-delà du Jourdain. Lorsqu'elle fut arrivée au bord de ce fleuve, elle ne se trouva point d'argent pour se faire transporter de l'autre côté ; le Diable croyant que cet obstacle lui feroit rebrousser chemin, se réjouissoit déja : mais. Marie, inébranlable dans la sainte résolution qu'elle avoit prise, paya le

celle que ces deux grandes Saintes menerent après leur converſion, elles pouvoient demeurer dans le monde, ſe marier, & vivre déſormais d'une maniere chaſte & honnête : j'ajoutois enfin, que ſi elles craignoient que le ſcandale qu'elles avoient donné leur apportât quelqu'obſtacle à trouver des maris, je les épouſerois toutes les deux pour leur faire plaiſir.

Mon cher Diego, dit le Compere, ſais-tu que la Religion défend la polygamie? Mon doux Maître, répondit Diego, j'ai

---

batelier de ſon ancienne monnoie, & paſſa outre. Arrivée dans le déſert, elle ſe mit à pleurer ſes péchés, & à mener une vie ſi auſtere, que le ſeul récit en fait frémir. Elle paſſa ainſi 47 ans ſans voir perſonne. Au bout de ce temps-là, un Solitaire, nommé Zozyme, la rencontra & lui donna l'Euchariſtie. Un an après, le ſaint homme retourna où elle étoit, pour la communier encore, mais il trouva ſon corps étendu ſur le ſable, avec une inſcription tracée ſur la terre, qui annonçoit à Zozyme que la ſainte femme étoit morte l'année précédente, le même jour qu'elle avoit reçu la Communion. Il s'agit alors de donner la ſépulture au corps de Marie : mais l'homme de Dieu n'avoit point de pelle pour faire une foſſe. Un lion qui étoit-là aux environs, s'apperçut de l'embarras du Saint, & vint faire un trou avec ſes pattes : Zozyme y mit le cadavre, & partit. *V. le Martyrologe Romain.*

toujours été très-bon Catholique, & j'eſpere que je le ſerai juſqu'à la conſommation des ſiecles ; mais ſur cet article-ci, je ſuis plus hérétique que Maître Jean Calvin. Car s'il a été permis au plus ſage de tous les hommes (*a*) d'avoir 700 femmes & 300 concubines, il doit bien être permis à celui qui en eſt preſque le plus ſot, d'en avoir deux. Au reſte, ces pauvres petites meres ne ſont ni Sidoniennes, ni Cananéennes, ni Ammonites, ni Moabites ; elles ne me feront point ſacrifier à Aſtarte, à Moloch, à Thamos ; & je.... Tu raiſonnes comme un animal, tel que tu es, interrompit le Compere : ne ſais-tu pas que ſi Dieu toléra autrefois la pluralité des femmes (*b*), c'étoit parce

(*a*) Salomon.

(*b*) Nous ne devons point trouver étrange que Dieu toléra la Polygamie *parmi les Iſraélites*, qui s'étoit introduite dès avant le Déluge, quoiqu'elle fût contraire à la premiere inſtitution du Mariage. Car quand il fut inſtitué dans le Paradis terreſtre, il n'y avoit point encore de concupiſcence : & depuis que par la Loi nouvelle il a été élevé à la dignité de Sacrement, il eſt accompagné de graces très-fortes. Mais dans l'intervalle, lorſque la grace étoit beaucoup moindre, & que le péché régnoit, il étoit digne de la bonté de Dieu d'uſer d'une plus

que les Juifs vivoient dans un temps où la concupiſcence étoit beaucoup plus forte qu'aujourd'hui, & la grace beaucoup moindre? — Il falloit donc, reprit Diego, que Salomon fût en but à de terribles tentations, & que la grace fût en lui preſqu'anéantie; car 700 femmes & 300 concubines!... Qu'eſt-ce que j'entends-là, s'écria Pere Jean en ſe réveillant en ſurſaut? à cette voix l'Eſpagnol reſauta ſur ſon lit, & ſe fourra entre ſes deux proſélytes.

Alors Pere Jean nous ayant reconnus, dit: Hà! voici mes amis de retour: çà, mes enfants, approchez; buvez un coup à ma ſanté, & contez-moi un peu ce que vous avez vu dans votre voyage. Le Compere m'ayant fait ſigne de parler, je dis: Le révérend Pere Jean ſaura qu'en partant d'Amſterdam nous fûmes à Maarſen &, à Loenen, deux grands villages remplis de maiſons de plaiſance aſſez jolies, & de jardins que mon Compere & moi avons trouvés magnifiques, mais qui ne plurent point autant à Monſieur Vitulos, parce qu'ayant été en Italie, il aura dit en lui-même: ce n'eſt point ici *il Giar-*

---

grande indulgence. *V.* M. Fleury, Mœurs des Iſraélites. *Chap. XIV. p.* 85.

diano del Principe Borgheſe, ni *il Belreſpiro del Sig. Pamfilio*, ni *la Villa Ludoviſi poſta nel Monte Pincio.*

De Loenen & de Maarſen nous allâmes à Utrecht, où il n'y a rien à voir qu'une Univerſité; objet très-peu intéreſſant pour des Philoſophes.

D'Utrecht nous fûmes à Rotterdam, ville très-jolie & très-bien ſituée : mais la grande quantité d'hommes que nous y vîmes avec des plumes à leurs perruques, nous fit juger que nous n'y trouverions guere à nous amuſer.

Etant arrivés à La Haye, nous fûmes chez un amateur de tableaux, qui manqua de nous avaler, parce que Vitulos lui avoit dit que les Peintres de ſon pays ne ſont point les meilleurs Peintres de l'univers.

De chez ce brutal, nous fûmes chez un amateur de deſſins & d'eſtampes, qui bartit Vitulos pour lui avoir prouvé qu'il n'étoit qu'un ignorant.

De chez ce batteur de gens, nous fûmes chez un Bibliophile qui étoit aſſez raiſonnable. Auſſi prié-je Dieu de le conſerver tel; car il court grand riſque de ſe gâter avec les autres.

De La Haye nous partîmes pour Leyde, où nous trouvâmes un Savant qui avoit

des chambres pleines de terres, de métaux, de minéraux, de fossiles, d'oiseaux, de poissons, d'insectes, de reptiles, d'instruments & de machines. Ce Savant appelloit tout cela des tableaux & des livres. Il se vantoit de voir des faits, des raisons, des rapports, que personne n'avoit jamais vus. Il disoit qu'il voyoit par-tout la main de l'Eternel; que l'univers étoit un théâtre, & ce qui l'environnoit un Poëme. Lorsque le Compere demanda à ce Savant ce qu'il pensoit de la Religion, des Loix, de l'intolérance & des préjugés, il répondit que Dieu avoit gravé au fond de son cœur; *Tends sans cesse à la perfection, & cherche ton bonheur.*

Enfin, de Leyde nous sommes revenus ici, où nous avons trouvé Votre Révérence qui dormoit, & Diego qui faisoit un miracle.

Par ma foi, dit Pere Jean, pour faire une pareille tournée, ne rien voir d'extraordinaire, n'entendre que des impertinences, attraper des coups, & ne point trouver l'occasion de faire la moindre dissertation philosophique sur la nature de l'ame, sur le bien & le mal moral, sur l'intolérance & les préjugés, ce n'étoit point la peine d'aller si loin: pour le coup, je vois que les Hollandois n'ont point l'es-

prit tourné à la Philoſophie. Nous ferons donc bien de partir demain.

Le reſpectable Pere Jean auroit-il la dureté de partir ſans ſon ſerviteur ? s'écria Diego de ſon lit. — Eh, qui t'empêche de venir avec nous, dit Pere Jean ? — L'amour, répondit Diego ; ce doux tyran des cœurs, qui fit filer Hercule avec Omphale, qui mit Achille en fureur pour Briſeïs, qui fit deſcendre Orphée aux enfers pour Eurydice, qui enchaîna Marc-Antoine à Cléopâtre, qui étend ſon empire juſques ſur les Dieux, & qui fait brûler le pauvre Diego pour ces deux petites poulettes qu'il tient ici entre ſes bras. — En voici bien d'une autre, dit Pere Jean : que veux-tu donc faire de ces deux poulettes ? — Les épouſer toutes les deux, mon Révérend Pere, — Fi : n'es-tu pas honteux de vouloir épouſer deux infâmes proſtituées à tous les diables, qui te planteront autant de cornes ſur la tête qu'il y a de ſapins dans toutes les forêts de la Livonie ? qui te pilleront, qui te voleront, qui te battront, qui te mangeront, qui te recondylomiſeront.... Le vénérable Pere Jean ne ſait peut-être pas que je viens d'opérer leur converſion, interrompit l'Eſpagnol, & qu'elles m'ont promis de vivre auſſi ſaintement avec moi

que Ste. Anne vécut avec ſon mari Joachim. D'ailleurs, s'il n'y avoit que ceux qui épouſent des proſtituées, qui fuſſent ſujets aux malheurs dont vous me menacez, à la bonne heure; mais je vois tous les jours les plus ſimples Agnès, que l'on tire d'un Couvent pour être mariées, devenir au bout d'un an pires que ces pauvres petites malheureuſes-ci ne furent & ne ſeront de leur vie. — Tu n'as peut-être pas ſongé aux autres inconvénients où un galant homme s'expoſe (*a*) lorſ-

---

(*a*) Pluſieurs grands perſonnages ont eſtimé le lien du mariage une obligation injuſte, une dure & trop rude captivité, d'autant que par mariage l'on s'attache & s'aſſubjectit par trop au ſoin & aux humeurs d'autruy. Que s'il advient d'avoir mal rencontré, s'eſtre meſcompté au choix & au marché, & que l'on aye prins plus d'os que de chair, l'on demeure miſérable toute ſa vie. Quelle iniquité & injuſtice pourroit eſtre plus grande, que pour une heure de fol marché, pour une faute faicte ſans malice & par meſgarde, & bien ſouvent pour obéir & ſuivre l'advis d'autruy, l'on ſoit obligé à une peine perpétuelle? Il vaudroit mieux ſe mettre la corde au col, & ſe jetter en la mer la teſte la premiere, pour finir ſes jours bientoſt, que d'eſtre toujours en peines d'enfer, & ſouffrir ſans ceſſe à ſon coſté la tempeſte d'une jalouſie, d'une malice, d'une rage & manie, d'une beſtiſe opi-

qu'il se marie, tels que le soin du ménage, le dégoût de sa femme, l'embarras des enfants, la perte de la liberté. — J'ai

---

niastre, & d'autres misérables conditions : dont l'un a dict, que qui avoit inventé ce nœud & lien de mariage, avoit trouvé un bel & spécieux expédient, pour se venger des humains, une chausse-trape ou un filet pour attraper les bestes, & puis les faire languir à petit feu. L'autre a dict, que marier un sage avec une folle, ou au rebours, c'estoit attacher le vif avec le mort, qui estoit la plus cruelle mort inventée par les tyrans, pour faire languir & mourir le vif par la compagnie du mort... Pour la seconde accusation, ils disent, que le mariage est une corruption & abastardissement de bons & rares esprits, d'autant que les flatteries & mignardises de la partie que l'on aime, l'affection des enfants, le soin de la maison, & l'avancement de sa famille, relaschent, destrempent, & ramollissent la vigueur & la force du plus vif & généreux esprit, qui puisse estre, tesmoins Samson, Salomon, Marc-Antoine... Plus, le mariage empêche de voyager parmy le monde & les estrangers, soit pour apprendre à se faire sage, ou pour enseigner les autres à l'estre, & publier ce que l'on sait : Bref, le mariage non-seulement apoltronit ou accroupit les bons & grands esprits, mais prive le public de plusieurs belles & grandes choses, qui ne peuvent s'exploicter demeurant au sein & au giron d'une femme, & autour des petits enfants.

CHARRON, de la Sageſſe, *Liv I. Chap. XLII.*

ſongé à tout cela, répondit Diego. — Tu n'as peut-être pas ſongé que ſi tu te maries, nous partons ſans toi, & nous t'abandonnons ici comme un malheureux? — Seroit-il poſſible! s'écria Diego en ſautant de ſon lit: non, je veux que la poſtérité apprenne qu'un Eſpagnol a ſacrifié une fois en ſa vie l'amour à l'amitié. Je vous ſuivrai par-tout, ô très-bénin, très-ſage, très-redoutable Pere Jean! & vous, mon doux Maître! le Prototype de tous les Philoſophes de la terre! je ne vous abandonnerai jamais. Si quelque Hector vous inſulte, je lui arrache la vie de ma propre main, & je traîne impitoyablement ſon cadavre d'un bout du monde à l'autre (*a*). Si je ſuis riche & que je vous ſurvive, j'ouvre Pline & Aulugelle, j'y prends le plan du tombeau qu'Arthemiſe fit bâtir à Mauſole, & je vous en fais faire un pareil: ſi je n'ai que 50 piſtoles, je fais frapper une médaille d'or, & je prie quelque Académie de la propoſer pour

(*a*) Il me paroît que Diego fait ici alluſion à l'hiſtoire d'Achille, qui, après avoir tué Hector pour venger la mort de ſon ami Patrocle, traîna le cadavre de ce Troyen autour des murs de Troye.

récompenſe au bel eſprit qui fera le mieux votre éloge : ſi je n'ai que 30 ſols, je les porte au premier Journaliſte, pour qu'il daigne faire mention de vous dans ſon Journal : ſi je n'ai que cinq ſols, je les envoye à un Gazetier (*a*), pour qu'il annonce votre mort dans ſa gazette : ſi je n'ai rien, mon cœur ſera votre tombeau ; mes plaintes, mes regrets, feront votre éloge ; & mes larmes annonceront à l'univers entier, que le Révérend PERE JEAN de Domfront, & ſon neveu MATHIEU LE PHILOSOPHE, ne ſont plus.

Et

(*b*) Mon camarade Diego ſe trompe : il en coûteroit plus de cinq ſols pour faire inſérer dans la Gazette une nouvelle comme celle-là. Car j'appris, il n'y a pas long-temps, que le docte Taylor, le célebre Wincel, le fameux Le Lievre, le ſage du Vicq, le ſavant Cottet, l'adroit Neilſon (& jadis l'empoiſonneur Aillaud) donnent cinq ſols par ligne aux Gazetiers, pour les avertiſſements dont ils étourdiſſent ſi ſouvent le public dans les Gazettes. Quant aux Journaliſtes, j'ignore ce qu'ils prennent pour dire la vérité ; tout ce que je ſais, c'eſt que lorſque nous étions à Paris, il en coûta au Compere un vieux coq, & quinze livres de lard, qu'il donna à un Faiſeur de Feuilles, pour faire décrier un bon Ouvrage & l'honnête homme qui l'avoit fait, parce que ce bon Ouvrage renfermoit quelques petits traits contre le *Traité de Cracologie.*

Et vous, ô poulettes adorables! qui avez des yeux comme des yeux de pigeons, qui avez du poil comme des chevres, des tettons qui reſſemblent à des petits chevrelots (*a*), le ventre uni comme de l'ivoire, des levres vermeilles qui diſtillent la mirrhe : j'ai repoſé comme un ſachet de fleurs odoriférantes entre vos mamelles ; mais je n'y repoſerai plus ; ma gloire m'appelle ailleurs, & je pars.

Souvenez-vous cependant que vous avez un pied hors de l'abyme, dans lequel vous avez été plongées juſqu'à ce jour ; de cet abyme effroyable, où livrées en proie aux inſatiables deſirs d'un tas de libertins infâmes, vous êtes obligées de vous prêter aux dégoûtantes careſſes d'un ivrogne ou d'un goujat ; vous ſoumettre aux caprices d'un brutal ; de ſupporter les mauvais traitements d'un emporté ; où pour prix de ces viles complaiſances, de cette lâche ſoumiſſion, de cette ſervitude odieuſe, vous n'avez à attendre que des

(*a*) Diego veut dire des chevreaux ; car chevrelots n'eſt pas françois : au moins ne l'ai-je point trouvé dans le Dictionnaire de Trévoux, qui eſt bien le meilleur Dictionnaire des Dictionnaires.

verrues, des fungus, des ficus, des thimus, des raghades, une vieilleſſe pauvre & miſérable, la mort, enfin, & la damnation éternelle qui s'enſuit.

Si le tableau que je viens de vous faire de cet abyme épouvantable, ne vous touche pas; ſi votre malheureux penchant étouffe en vous tous motifs de crainte & d'honnêteté; ſi les tentations du Diable l'emportent ſur tous mes raiſonnements, retournez à votre ancien métier, abandonnez le corps à Satan, mais ſauvez votre ame.

Cependant, comme la ſcience d'abandonner ſon corps au Diable en conſervant l'ame à Dieu, demande quelques leçons, quelque pratique, quelques expériences, avant qu'on la poſſede au point d'être utile & profitable, je vous conſeille de vous adreſſer à quelque ſage Directeur de la Compagnie de Jeſus, lequel vous inſtruira dans cet art admirable, que je croirois une chimere, ſi l'éducation que j'ai reçue chez les Jéſuites de Saragoſſe, ne m'eût prouvé le contraire.

Adieu, mes petites meres, adieu, mes petites femmes. Levez-vous, habillez-vous, partez, & n'oubliez jamais votre tendre ami, votre inconſolable ami, *Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Men-*

doça, y Rioles, y Bajalos, qui va prier S. Antoine de Padoue qu'il veuille vous faire reſſouvenir ſans ceſſe des conſeils ſalutaires que vous venez de recevoir". L'Eſpagnol ayant fini ces mots, ſe jetta à deux genoux au milieu de la chambre, & ſe mit à prier : les poulettes ſe leverent, s'habillerent, & partirent.

Fin du premier Volume.